

JACQUES CÔTÉ

REQUYEM

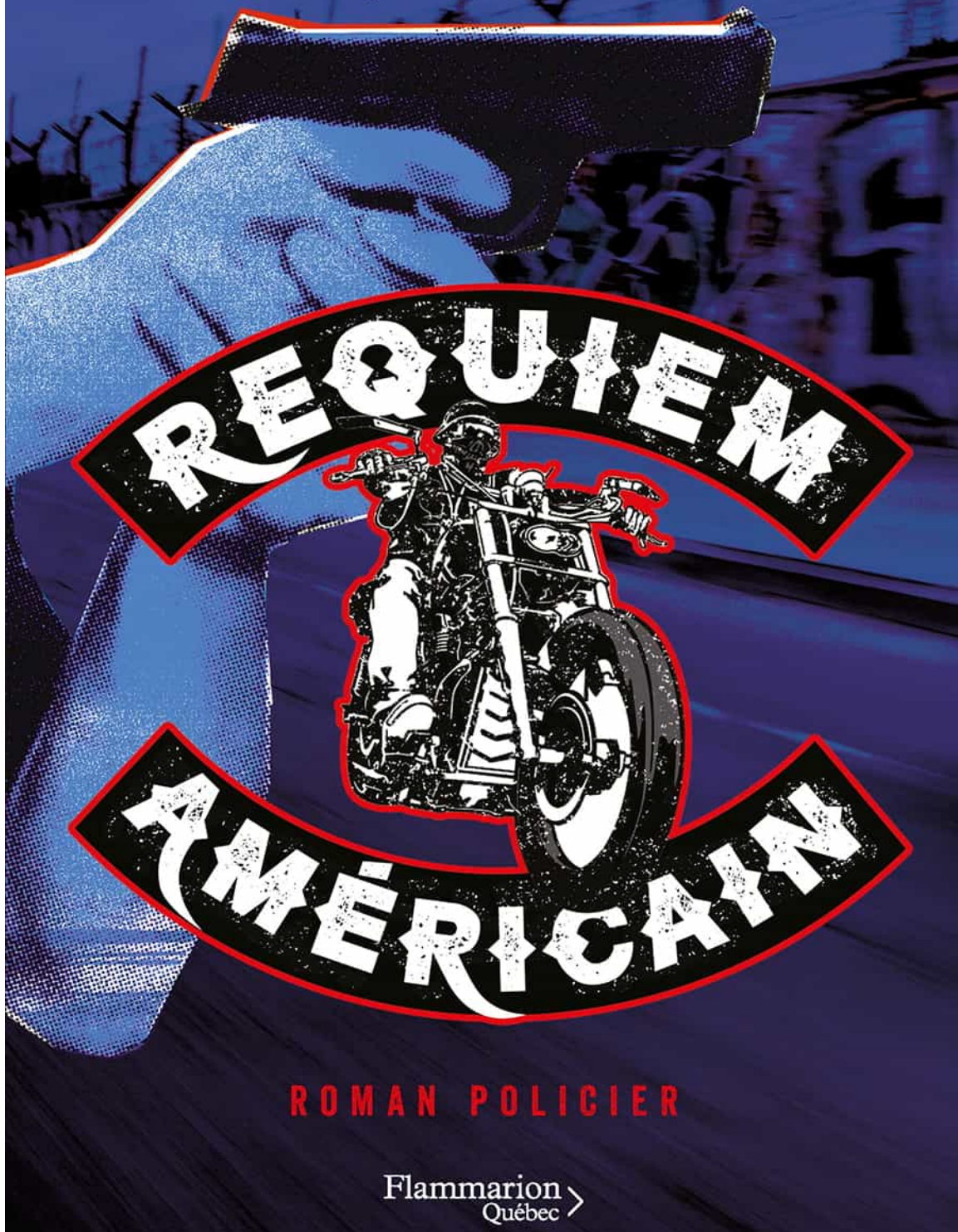


AMÉRICAIN

ROMAN POLICIER

Flammarion >
Québec

JACQUES CÔTÉ



ROMAN POLICIER

Flammarion
Québec >



[OceanofPDF.com](https://oceanofpdf.com)



Montréal, au cœur des années 1990. Fraîchement sorti de prison, Marc Hamel, tête dirigeante des Hells Angels, commande un assaut en règle contre les Rock Machine. L'enjeu : étendre son territoire et contrôler le marché de la drogue. L'affrontement des clans ennemis plonge la métropole dans la confusion et le chaos. Les fusillades s'enchaînent, les bombes explosent et les cadavres se multiplient. Afin d'enrayer cette escalade de la violence, Owen Hayden et son équipe du SPCUM doivent frapper vite et fort. Or, pour le lieutenant responsable de l'escouade antigang, la guerre des motards a un visage très intime. Son frère Tom est le bras droit de Marc Hamel. Comment l'aîné, qui s'est rangé du côté de la loi, parviendra-t-il à mater des adversaires aussi féroces, à commencer par ce « Tomgun » Hayden dont il partage le sang ?

JACQUES CÔTÉ est l'auteur de nombreux polars, dont les séries à succès *Daniel Duval* et *Les cahiers noirs de l'aliéniste*, qui ont rayonné par-delà nos frontières et lui ont notamment valu le prix Arthur-Ellis à trois reprises. À l'écran, sa biographie de l'expert en homicides Wilfrid Derome a été adaptée pour Canal D et son essai *Autopsie d'un crime imparfait* a inspiré la télésérie *Le voyeur pyromane*. Sa connaissance approfondie de la police scientifique en a fait un conférencier recherché dans les milieux judiciaires.



[OceanofPDF.com](https://oceanofpdf.com)

JACQUES CÔTÉ

**REQUIEM
AMÉRICAIN**

ROMAN POLICIER

**Flammarion
Québec**

OceanofPDF.com

DU MÊME AUTEUR

ROMANS

Les montagnes russes, VLB éditeur, 1988; VLB éditeur, 1999.

Les tours de Londres, VLB éditeur, 1991.

Les amitiés inachevées, Québec Amérique, 1994 (épuisé).

ROMANS POLICIERS

Série *Daniel Duval*

TOME I, *Nébulosité croissante en fin de journée*, Alire, 2000.

TOME II, *Le rouge idéal*, Alire, 2002.

TOME III, *La rive noire*, Alire, 2005.

TOME IV, *Le chemin des brumes*, Alire, 2008.

TOME V, *Où le soleil s'éteint*, Alire, 2017; Alire, 2019.

Série *Les cahiers noirs de l'aliéniste*

TOME I, *Dans le quartier des agités*, Alire, 2010; Babel Noir, 2017.

TOME II, *Le sang des prairies*, Alire, 2011.

TOME III, *Et à l'heure de votre mort*, Alire, 2013; Babel Noir, 2018.

Crimes à la pièce, nouvelles, Leméac Éditeur, 2021.

ESSAIS

Wilfrid Derome, expert en homicides, Boréal, 2003; Boréal compact, 2013.

Autopsie d'un crime imparfait, Éditions de l'Homme, 2020.

OceanofPDF.com

AVERTISSEMENT AU LECTEUR

Ce roman est une interprétation très libre de la guerre des motards qui a eu lieu au milieu des années 1990 au Québec. Celles et ceux qui voudront s'amuser à examiner à la loupe les liens directs et chronologiques avec les événements réels feront fausse route. Tout a été déformé intentionnellement pour les besoins de la fiction. Toute ressemblance avec des personnes existantes ou ayant existé ne serait que pure coïncidence.

COUVERTURE

Conception graphique: Antoine Fortin

Illustration: © Roman Dekan / Dreamstime.com

INTÉRIEUR

Révision: Sylvain Trudel

Correction: Marie-Claude Barrière

Mise en pages: Michel Fleury

© Flammarion Québec, 2023

Tous droits réservés

ISBN: 978-2-89811-096-2

ISBN (PDF): 978-2-89811-097-9

ISBN (EPUB): 978-2-89811-098-6

Dépôt légal: 1^{er} trimestre 2023

Imprimé au Canada

www.flammarion.qc.ca

OceanofPDF.com

*À Céline Bonnier, parce qu'il y a longtemps tu m'as donné envie de
jouer avec les mots et d'inventer des histoires.*

OceanofPDF.com

PREMIÈRE PARTIE

OceanofPDF.com

Chapitre 1

Vendredi 18 octobre 1996

La circulation stagnait autour des rues Notre-Dame et Saint-Antoine. Les coups de klaxon rageurs faisaient des contrepoints assourdissants; montée des frustrations urbaines à l'heure de pointe. Des piétons gelés se faufilaient entre les calandres et les pare-chocs, obliquant dangereusement dans les angles morts des conducteurs. D'autres coups de klaxon qui défoulent. Doigts d'honneur. Invectives.

Dans son Ford Explorer noir, Owen Hayden tournait autour du palais de justice sans pouvoir se garer. Aveuglé, il abaissa le pare-soleil. Tout autour du quadrilatère, les cars de reportage, avec leurs antennes satellites déployées, et les caméramans attendaient le verdict. Dans l'habitacle, la radio passait *What Is Life*, de George Harrison, et il augmenta le volume, tapant le rythme sur le volant. *What is life?* «Ma vie, pensa-t-il, c'est du temps perdu dans le trafic.» Il avait calculé qu'il passait trois cents heures par année dans les embouteillages. Par coups d'œil, il cherchait un espace de stationnement qui se dégagerait. «*Tell me, who am I without you by my side?*» Cette chanson le forçait à regarder en face ses quarante ans: sa vie, son labeur, ses enfants, son divorce et le lent retour de Selma dans sa vie.

L'agenda mental qui rend fou lui faisait tourner la tête comme un carrousel: prendre des nouvelles de son père dont la fin approchait; appeler son fils cadet en immersion linguistique au Mexique; parler au courtier pour l'achat d'une résidence à Montréal – et ce, tout en zieutant les voitures garées au cas où l'une d'elles aurait la brillante idée de se tirer. Il ne devait

surtout pas oublier d'aller prendre sa fille à dix-huit heures pour l'amener à l'aéroport. Il l'avait écrit sur le dos de sa main pour s'en souvenir. Fiona irait passer les six prochains mois en Australie. Un autre petit deuil de plus à vivre. La vie est une série de détachements, et la guitare de George Harrison lui donnait juste envie d'être au chaud et d'écouter de la musique. Un cafard soudain le tenailla à l'idée du verdict.

Il aperçut alors une voiture s'extirper lentement d'entre deux véhicules et il s'inséra en vitesse. Il déposa sur le tableau de bord un permis de stationner du SPCUM. Le port d'armes étant interdit à la cour, il détacha son holster qu'il glissa sous le siège. Il descendit, verrouilla les portières et courut vers le palais. Il y entra rarement en jeans, t-shirt, veste de cuir et souliers de sport. Mais comme il avait déjà témoigné dans ce procès et qu'il avait été vertement varloqué par l'avocat de la défense, qui lui reprochait son ton rude et mesquin à son égard – tout ce que ce trou de cul méritait –, il n'avait aucun compte à rendre au protocole.

Devant l'entrée principale, une armada de photographes et de caméramans faisaient le pied de grue au cas où le chef sortirait à cet endroit s'il était libéré au lieu d'être renvoyé en prison. La présence de deux limousines blanches était un pari sur le sort réservé par la justice à la star des gangsters québécois. Elles témoignaient de la confiance ou de l'arrogance des motards criminels. Soudain, à quelques mètres des portes tournantes, Hayden entendit une clameur sauvage, des hurlements de joie, des éructations animales, des voix qu'il reconnaissait. Il avait sa réponse. Il marmonna: «Fuck! Fuck! Fuck!» Les projecteurs derrière lui s'allumèrent dans un grand halo médiatique. Les journalistes commencèrent leur reportage en direct. Le chef des Hells Angels, Marc Hamel, et les hommes de sa garde rapprochée sortirent bras dessus, bras dessous, à grandes enjambées. Hayden reconnut son frère, Tom, accroché à Hamel, qui avait

assuré l'intérim durant l'emprisonnement du chef du chapitre de Montréal. Leurs regards se croisèrent, et Tom le toisa avec insolence, le menton fier. Hamel paraissait flotter sur un nuage, et son clan autour de lui jubilait. Hayden entendit le surnom dont les motards l'affublaient: «Hé! Bitch! Oh you, Bitch! You suck, Bitch!» Au moment où il passa près de Tom, ce dernier lui adressa un sourire crasse, tout en mâchant sa gomme. Il semblait dire: «*I got you, bro! Hey! Hey! Catch me if you can...*» Owen eut une attitude professionnelle: il ne regarda pas son frère outre mesure et ne réagit pas. Jimmy Stanton, le *road captain* du club, lui expédia un clin d'œil. Manuel Vargas, qui avait la corpulence d'un lutteur de foire, fermait le cortège. Il planta ses yeux de bœuf dans ceux du lieutenant, et son sourire vainqueur, couronné de deux dents en or, exprimait toute sa haine. Devant les caméras, Hamel en profita pour se livrer à un petit numéro de relations publiques et de singeries qui plaisait tant aux médias. Le gangster multimillionnaire, entouré d'une aura mythique, faisait vendre des journaux, suscitait la sympathie malgré un casier judiciaire qui aurait dû éloigner de son chemin tout être doté de raison. Ces images passeraient en boucle pendant des jours. Les chauffeurs ouvrirent les portières sur de longues paires de jambes fuselées en bas résille. On entendit sauter joyeusement les bouchons de bouteilles de champagne. Les motards se glissèrent dans les limousines, qui allèrent se perdre dans la circulation.

Dépité, Hayden resta un instant à regarder le cortège s'éloigner. Puis il se résigna à poursuivre son chemin jusqu'à la salle d'audience.

Devant la porte du tribunal, l'avocat de la défense parlait à une nuée de reporters, tout comme Me Selma Flores, la procureure de la Couronne, qui l'aperçut. Elle semblait atterrée par la tournure des événements. Il connaissait bien la gamme des émotions de cette femme sans peur, qui

faisait trembler le crime organisé et avec qui il partageait son lit. Ce frêle corps d'oiseau dissimulait les serres d'un rapace.

Il l'entendait expliquer aux journalistes que «nous vivons dans un drôle de système» où les criminels n'ont pas à justifier le fait qu'ils possèdent des biens d'une valeur de plusieurs millions, alors qu'ils déclarent des revenus de quatre-vingt-dix mille dollars par année.

«Pourquoi ne doivent-ils pas révéler à la cour la façon dont ils acquièrent leur fortune? Il y a l'argent légal, bien sûr, mais c'est surtout l'argent criminel qui leur procure une telle richesse», résuma-t-elle sur un ton professoral. À un journaliste qui lui demanda si elle interjetterait appel, elle refusa de répondre.

— Allez-vous demander la tenue d'un nouveau procès? demanda la chroniqueuse judiciaire de *La Presse*.

— ...

— Avez-vous une idée de l'identité du commanditaire qui a pu corrompre le jury?

— ...

— Est-ce une défaite pour l'État de droit?

— ...

Elle était comme un joueur de football au milieu d'une mêlée monstrueuse.

Un reporter, qui reconnut Hayden, voulut lui poser une question, mais, d'un geste de la main et de la tête, il refusa. Toujours les mêmes questions, toujours les mêmes réponses. Et il y aurait encore un crétin de journaliste pour lui demander s'il était heureux pour son frère...

Vingt ans qu'il ne lui avait pas parlé, non sans regret, car un frère demeure un frère. Pour certains, il serait toujours de la famille du sergent d'armes Tom «Tomgun» Hayden, un des dirigeants des Hells, puissante

machine à faire de l'argent, à tuer et à semer le chaos. Il espérait qu'aucun reporter n'avait remarqué leur contact visuel. Qu'il n'y aurait pas de photos dans le journal des deux Hayden à quelques mètres l'un de l'autre sur le parvis du palais de justice de Montréal. Parce qu'on en ferait toute une histoire, et ce, même si Owen luttait contre ce groupe criminel depuis plus de quinze ans.

Du coin de l'œil, Hayden vit un collègue sortir de la salle d'audience. Le sergent Olivier Oigny, que tout le monde appelait «Oli», portait un élégant costume noir taillé sur mesure. Massif, il avait une carrure de garde du corps avec une tête repoussoir et des cheveux ras, une mâchoire carrée, le nez cassé, des cicatrices, des yeux noirs intimidants, mais un cœur d'or, selon ses collègues.

Oigny avait la mine longue. Leurs regards se croisèrent. Hayden alla aux nouvelles.

— Belle pub pour les motards que ce glorieux acquittement! Qu'est-ce qui s'est passé?

— Le délateur a été minable, l'avocat l'a fait se parjurer au moins trois fois. Puis le juge a reçu une note selon laquelle le juré numéro trois avait essayé de contaminer la décision du jury. Selma a été excellente, mais c'était comme un match de hockey où tu sais que ton club ne pourra pas remonter, qu'il y a une malédiction sur la partie...

Subornation de juré. Qui était ce «numéro trois»? Cette question était sur toutes les lèvres. Tout ce travail était à recommencer une fois de plus. Tant d'énergie dépensée à constituer des dossiers laissait bien des intervenants judiciaires désabusés. Le système avait ses failles, et les crapules en abusaient avec leurs avocats à cinq cents dollars l'heure.

— On se voit tantôt à la réunion, dit Oigny. Je dois aller acheter un cadeau de Noël.

— Déjà?! On est seulement en octobre!

— Ma femme y tient. Au moins, je ne serai pas pris dans le rush du 24 décembre.

— As-tu les billets de boxe?

— Oui. De très bons billets, gracieuseté du MSPQ...

Selon la rumeur, les motards se donnaient rendez-vous le soir même au nouveau Centre Molson à l'occasion d'un gala de boxe, et l'escouade antigang du SPCUM avait pu compter sur un cadeau du ministère de la Sécurité publique pour aller voir comment se comporteraient les motards et les autres factions du crime organisé.

À côté de Hayden, un journaliste de Radio-Canada faisait son topo en direct:

«Le procès de Marc Hamel vient tout juste d'avorter, alors que nous nous attendions à une condamnation pour voies de fait graves. Nous avons tous été pris par surprise en apprenant qu'un vice de procédure visait le juré trois, qui aurait avoué en toute candeur aux jurés cinq et six que son oncle, un policier, lui aurait dit que Marc Hamel est une véritable racaille à la tête d'une organisation criminelle et meurtrière, qu'il blanchit de l'argent et pratique la traite des Blanches. Cette conversation aurait influencé le jury, et le juge Ellis n'a eu d'autre choix que d'annuler le procès. Ce juré, qui a trahi son engagement de ne pas avoir de préjugés contre l'accusé, pourrait à son tour faire face à la justice. Il semble bien qu'un ange gardien veillait sur Marc Hamel. Car oui, ce soir, les Hells Angels sont aux anges. Ici Antoine Bélisle, en direct du palais de justice, pour Radio-Canada.»

Chapitre 2

La cohue autour de M^e Flores était si intense qu'elle avait peine à se décrocher de la meute de journalistes. Elle semblait dépassée par le safari médiatique, elle qui pourtant en avait vu d'autres. D'un signe de tête, entre des visages brandissant des micros, elle signala à Hayden de la rejoindre à leur endroit habituel.

Elle remercia d'un ton sec les chroniqueurs judiciaires et tourna les talons. Hayden put lire une grande fatigue sur le visage de la jeune procureure. Elle avait été à la hauteur, tout le monde le disait, mais elle avait perdu devant l'avocat des Hells, une hyène qui ne lâchait jamais le morceau sans déchirer les chairs, et ce, pour le plaisir de la galerie et du juge. Mais la jeune procureure avait aussi son mordant. Elle étayait son argumentation par gradation, passant du général au particulier, lançant des questions suggestives, puis, brusquement, enfonçait les crocs jusqu'à l'os. Comme un pitbull, elle n'en démordait plus, et le juge devait la rappeler à l'ordre. Elle laissait alors s'écouler quelques secondes pour que le malaise soit ressenti partout dans l'enceinte de la cour. Et puis elle hochait plusieurs fois la tête avec un sourire assuré et moqueur, écartant les bras. Mais dans ce procès, la preuve avait été appuyée par un témoin repent, non fiable, qui avait été piégé par la logique implacable d'un avocat habile à vous faire passer pour un menteur compulsif. Le juge en avait eu assez.

— T'as rien à te reprocher, Selma. Il y a eu un vice de procédure qui sent mauvais.

— Même avant... J'arrivais pas à comprendre comment il réussissait à prévoir notre stratégie d'attaque. Je n'avais jamais le temps de le coincer, de le mettre dans l'embarras. Il avait toujours réponse à tout avec aplomb. C'est comme si quelqu'un lui soufflait les réponses.

— Quand j'ai témoigné, avant-hier, j'ai senti que le vent ne tournait pas pour nous. Le juge s'est impatienté souvent devant le témoin principal.

— Le délateur était un vrai juke-box. On pouvait lui faire chanter n'importe quelle mélodie.

— Il faut cette loi antigang. Tu dois continuer à en faire la promotion.

— Tu y crois encore, toi?

— Oui. Plus que jamais. Je ne suis pas naïf, mais jusqu'à nouvel ordre les lois sont votées par nos élus, et, si la pression politique est assez forte, ils modifieront le Code criminel.

Selma ôta ses lunettes, frotta ses yeux cernés, presque burinés par les longues heures de lecture et d'écriture et par les courtes nuits. Owen la trouvait belle malgré la fatigue. Ils s'entendaient bien, elle et lui. Ils s'étaient fréquentés jusqu'à tout récemment et étaient parvenus tant bien que mal à maintenir leur amitié avant de succomber de nouveau à la tentation, une fois Owen divorcé.

— Cette histoire de juré... C'est le comble...

Il sentit qu'elle allait pleurer. Ses yeux bleus se voilèrent, puis une larme roula sur sa joue, et une autre, des larmes de colère et d'impuissance. Il la prit dans ses bras pour la réconforter.

— Oh, Owen, j'ai échoué... Je me suis plantée comme une tarte...

Elle donna des coups de poing légers sur les épaules du colosse.

— Non, la SQ a mal fait sa job pendant l'enquête. Ç'a été bâclé. Le juge l'a dit. Il ne t'a pas réprimandée. Le délateur était un menteur compulsif

avec qui la justice n'aurait pas dû négocier. Et t'es pas responsable de ce juré.

— J'ai mal, j'ai honte, tu ne peux pas savoir.

— C'est pas le dernier round.

— Je préférerais qu'on en parle plus tard... On soupe ensemble?

— Non, je dois conduire Fiona à l'aéroport. Elle part en Australie. Sa mère n'est pas en état de prendre le volant à cause de sa dépression et des médicaments. Ensuite, je dois rejoindre Oigny pour le match de boxe, question de refaire l'album de famille.

— Tu veux que je l'amène à l'aéroport?

— C'est gentil, mais je m'en occupe. Elle voudra me voir avant de partir.

Lorsque Selma était entrée dans sa vie, trois ans auparavant, Fiona n'avait que seize ans. Leur relation avait été éprouvante, l'adolescente n'acceptant pas de voir sa mère souffrir à cause de cette femme. Après avoir boudé pendant longtemps, elle s'était fait une raison et avait compris que son père avait droit au bonheur. Mis à part le fait que Selma avait brisé le couple de ses parents – c'est du moins ce que Fiona croyait –, la jeune femme avait eu du mal à lui trouver des défauts. Puis la séparation avait clarifié la situation. Elles avaient fini par entretenir une relation correcte, mais sans effusion d'affection.

* * *

La pancarte À VENDRE devant chez lui rappela à Owen qu'il était dans un tournant dsce sa vie, pour ne pas dire dans un virage dangereux. Cinquante pour cent est le nombre qui revenait dans sa tête. Divorcer lui coûtait cher. La moitié de la vente de la maison, de son salaire et de son fonds de pension irait à son ex-femme.

En entrant, il aperçut près de la porte le sac à dos plein à craquer de sa fille. Elle y avait cousu un petit drapeau du Québec. Fiona était assise dans

la cuisine, la tête penchée sur son baladeur CD, le visage caché par ses longs cheveux, les joues tavelées comme son père. Un visage doux qui pouvait se fermer pour exprimer la dureté. Et des yeux brillants comme des agates.

Elle redressa la tête lorsqu'il referma la porte. Il s'approcha pour l'embrasser et ressentit, la mort dans l'âme, qu'elle quittait le nid familial.

— Pas trop nerveuse?

— Un peu.

Lui qui n'avait jamais traversé les océans n'en revenait pas qu'elle parte si loin à son âge. Il posa une main sur son épaule.

— T'as mangé?

— J'ai pas faim. Je vais manger dans l'avion.

Owen sortit du frigo une bière et un restant de pâté au saumon. Il décapsula la bouteille et but une longue rasade. Il mit le plat dans le micro-ondes, appuya machinalement sur la touche «Réchauffer». Il s'assit au comptoir et posa sur sa fille le regard attendrissant d'un père qui passera six mois sans voir son enfant. Elle sourit, ferma les yeux en poussant un long soupir.

— Arrête de me regarder comme ça. C'est pas comme si je partais pour toujours...

— C'est comme si tu quittais la maison. Elle sera vendue quand tu reviendras.

— Il faut passer à autre chose.

Il hocha la tête. Elle lui sourit. Ces deux-là se comprenaient sans beaucoup se parler. De l'affection silencieuse. Comme lui, elle n'était pas des plus prolixes. Tout semblait pris à l'intérieur.

Sans l'avouer, il était soucieux. Son imagination l'assaillait de drames, d'inquiétudes: qu'elle disparaisse, qu'elle décide de rester là-bas, fasse de

mauvaises rencontres, qu'elle soit violée, volée, enlevée, qu'elle perde son passeport, etc. Il avait trop vu d'histoires d'horreur. Son métier lui avait montré la laideur de l'homme. Pour lui, la vie était un aller vers le pire.

Avec le cadet, Brandon, pensionnaire au Collège de Montréal, et Patrick, l'aîné, parti vivre en colocation en ville, la maison serait vide. Hayden appréhendait le silence, la solitude. Selma venait de temps à autre, mais cette résidence, qui avait vu vivre cinq personnes, était devenue trop grande. De toute façon, le jugement de divorce spécifiait que la moitié devait revenir à Annick. C'était pour lui comme une histoire qui se termine trop vite, sans avoir épuisé toutes ses possibilités.

— J'ai vu mon oncle Tom à la télévision...

Owen hocha la tête.

— J'étais là.

— Il était content.

— Nous, un peu moins.

— Il t'a vu?

— Oui, il m'a fait un sourire qui m'a rappelé quand on se disputait et que notre père me remettait à ma place. Ç'a pas été une bonne journée pour nous. Là, c'est la justice qui nous ramène à nos devoirs.

Fiona ne portait aucun jugement. Son père faisait son métier et son oncle, le sien. Un jour, son cousin, le fils de Tom, lui avait dit que leurs pères ne se parlaient plus depuis des années, mais qu'ils s'aimaient bien. Tom racontait à son fils des histoires qui se déroulaient au bord du canal Lachine, où jouaient les deux frères quand ils étaient jeunes.

Au bout de trois minutes, la clochette du micro-ondes tinta. Hayden aspergea de ketchup le pâté bombé d'humidité, trop chauffé.

Il alla s'asseoir au bout de la table, à côté de sa fille, et avala son repas en vitesse.

— Tu n’oublies rien?

— Non.

— Passeport?

Elle le dévisagea.

— OK. Allons-y.

* * *

La circulation était fluide et *Interstate Love Song*, des Stone Temple Pilots, passait dans le lecteur de CD, choix musical de Fiona. Elle tapait des mains sur ses cuisses, le regard au loin, perdu dans le paysage. Il pouvait sentir la fébrilité de l’enfant qui part pour la première fois vers l’inconnu. Cette étape avait une dimension initiatique.

— Tu comptes reprendre tes études au retour?

— Oui, je me suis inscrite à l’UQAM en enseignement.

— Tu vas avoir plusieurs histoires à raconter à tes amis après un voyage pareil.

— Ils vont tous me demander si j’ai vu des kangourous et des koalas!

Il baissa le volume, elle le remonta.

— J’adore cette chanson.

Quarante minutes plus tard, il emprunta la voie d’accès à l’aéroport de Dorval. Il vit des avions à sa droite, sur le tarmac. Il sentit son cœur battre plus fort. Il avait des papillons dans l’estomac.

Il se gara et, avant de descendre de voiture, glissa cinq billets de vingt dollars dans la main de Fiona, mais elle les refusa.

— Ça pourrait te dépanner, prends-les.

Elle maugréa avec enjouement et accepta.

— Merci.

— Tu vas me donner des nouvelles?

— Oui.

— Tu vas appeler ta mère avant de partir?

— C'est déjà fait.

Il ouvrit le hayon, prit le bagage qu'il déposa sur le trottoir. Fiona enlaça son père qui la serra très fort. Il la regarda dans les yeux.

— Je te souhaite de faire le plus beau des voyages! Sois prudente!

— Je te le promets.

Il l'aida à enfiler son sac à dos et la regarda s'éloigner. Elle ne se retourna pas.

OceanofPDF.com

Chapitre 3

La montre d'Owen indiquait dix-neuf heures quarante-cinq lorsqu'il arriva en vue du Centre Molson. Les mains enfoncées dans les poches de son blouson de cuir, il marchait vite dans la rue Peel. Le temps humide sciait les os et poussait les jambes à s'activer. Il y avait une grande effervescence autour du nouvel établissement. Toutes les places avaient été vendues en quelques heures. Les spectateurs pariaient déjà sur la victoire de Murdoch. «En dix», s'écria l'un d'eux. Les boxeurs du Québec avaient le vent en poupe grâce à plusieurs titres mondiaux, et la boxe revivait à Montréal. Ce soir-là, sur la carte principale, le champion du monde des mi-lourds, le Montréalais Alex Murdoch, affrontait l'Américain Ellis Adams.

Hayden aperçut son collègue Oligny dans les gradins. À partir des informations fournies par un indicateur, le bureau leur avait réservé de bons sièges, ni trop près ni trop loin des gangsters. Ils pourraient prendre d'excellentes photos. Il se serait passé de cette soirée, mais elle permettrait à son escouade antigang d'observer les nouvelles constellations qui se dessinaient dans le ciel criminel.

Il descendit encore quelques marches, puis s'excusa devant les premiers spectateurs de la rangée, qui se levèrent pour le laisser passer. Oligny prenait déjà des photos d'un groupe d'individus, ajustant l'objectif, appuyant plusieurs fois sur le déclencheur.

— Salut.

— Salut. Il va y avoir de l'action sur le ring, mais aussi en dehors.

— Hamel est arrivé?

— Pas encore. Sans doute qu'il veut faire de l'esbroufe avec une entrée spectaculaire. Ton frère n'est pas là non plus, mais tu vas reconnaître le gros barbu à deux sièges de Castagna et juste à côté de Vargas.

— J'ai pas d'aussi bons yeux que toi, Oli.

Oligny lui passa une petite lunette d'approche.

— Bradley Ferguson. Le caïd ontarien.

Il y avait deux sièges libres entre l'Ontarien et les têtes dirigeantes de la mafia montréalaise. Sans doute réservés à Hamel et à Tom. Ce qu'il fallait comprendre de la présence des Hells, de la mafia et du chef du chapitre ontarien se résumait en quelques mots: expansion avec la mafia. D'ailleurs, Manuel Vargas, un dur à cuire, qui servait de garde du corps à Castagna et qui avait gravi les échelons jusqu'à s'asseoir à la droite du parrain tout-puissant, servait maintenant de «démarcheur» entre la mafia et les motards. D'après les analystes, il se faisait de plus en plus présent en Ontario et menaçait les Calabrais que les Siciliens de Montréal voulaient déloger pour accroître leur part de marché au Canada.

Une vraie scène d'anthologie se jouait quelques mètres en contrebas. De père en fils, le clan Castagna s'était toujours entouré de Canadiens français, contrairement aux Calabrais, qui n'acceptaient pas d'outsiders. Vargas, qui n'était pas Sicilien, jasait avec Ferguson. S'y trouvait aussi Vito Scalese, homme de main du clan Castagna, habillé comme un gangster de Chicago du temps des années folles. Autant les mafieux soignaient leur image avec des tenues très classe, autant les motards s'habillaient de façon négligée avec beaucoup de bling-bling.

Oligny lui donna un léger coup de coude.

— Puis? Pas trop difficile d'aller reconduire ta fille à l'aéroport?

— C'était correct.

Il allait ajouter qu'il se retrouvait bien seul chez lui, mais refusa de s'apitoyer sur son sort.

Sur ce, une vive clameur retentit, et les deux policiers se retournèrent. C'était comme l'entrée de deux rock stars. Marc Hamel et Tom Hayden, avec leurs vestes affichant leurs couleurs, descendaient les marches, acclamés par les spectateurs et bien entourés par Jimmy Stanton et le trésorier du club, Denis «Sauvage» Viau. Hamel accepta de se laisser prendre en photo avec une jeune femme au décolleté affriolant et signa un autographe sur la poitrine d'une autre. L'ascension de Marc Hamel avait été graduelle. Il avait gravi méthodiquement tous les échelons du club-école, jusqu'à devenir, une dizaine d'années plus tard, le chef suprême d'un chapitre appelé «Vikings». Il était désormais admiré de tous et n'était jamais contesté.

Hamel et Hayden attiraient les regards comme deux vedettes de cinéma. Les spectateurs voulaient les toucher, leur donnaient des tapes amicales dans le dos. Ces manifestations de sympathie irritèrent Owen, qui se tourna vers Oli, tout aussi dépité, hochant la tête d'indignation.

— Si c'étaient nous, deux policiers, on serait hués à mort.

— Battus, tu veux dire! dit Owen en s'esclaffant.

Les deux gangsters se tournèrent pour saluer la foule. Son frère détonnait dans l'univers des motards. Avec ses cheveux courts et ses vêtements chics, il ressemblait plus à un mafieux. Il est vrai qu'il s'était marié avec une Italienne, Maria Ricci, dont le père était membre de la Cosa Nostra montréalaise, affiliée au clan Bonanno de New York. Maria lui avait enseigné le bon goût, les belles manières et l'art de se vêtir. Ils descendirent près du ring, et la garde rapprochée de Frank Castagna les accueillit avec de chaudes poignées de main. Ils se faisaient assez de *high fives* et d'accolades pour que l'on comprenne que les liens entre bikers et Siciliens étaient

excellents. Mais la cordialité peut changer très vite dans ce milieu: une transaction mal ficelée, une dette de drogue, des ennuis avec un fournisseur, un manque de loyauté et tout est à recommencer. Le sang se remet à gicler.

Hayden sentit une main taper doucement sur son épaule. C'était son collègue Salvatore Montanero de l'escouade antimafia de la police de Montréal. Il venait aussi faire du repérage et prendre des photos.

— Hé! man! fit Hayden.

— Salut, les gars.

— Hé! Sal. Ça va?

— Avez-vous de bons contacts pour les paris? demanda Montanero.

— Murdoch en six, prédit Hayden.

— Crisse, ça va être court! Moi qui pensais veiller et prendre une couple de bières...

Montanero avait un visage aux traits fins, légèrement hâlé, un nez aquilin et des yeux noirs aux sourcils bien accentués. Vêtu d'habits confectionnés sur mesure, il aurait tout aussi bien pu jouer dans l'autre clan. Il était né dans la Petite Italie, près du parc Jarry. Ses parents faisaient partie de la vague d'immigration italienne du début du xx^e siècle.

L'Italo-Québécois sortit sa lunette d'approche.

— Il y a du beau monde! C'est ce qu'on pensait. Les clans cherchent de nouveaux marchés. On sait déjà que la pègre va laisser les Hells prendre le contrôle de l'île de Montréal, s'affilier aux vendeurs indépendants, ça saigne déjà, et que les motards vont aider les Siciliens à conquérir Toronto et que ça va saigner encore plus. Il se prépare de quoi de très gros. Vargas est là pour servir de courroie de transmission.

— Et cette brute-là fait peur à tout le monde, ajouta Hayden.

— Pour arriver où il est, il a fallu qu'il soit très fort, dit Montanero.

Qui disait gala de boxe au Québec disait mafia. Elle s'était infiltrée dans ce milieu comme jamais auparavant. Le crime organisé s'était assuré de la mainmise sur les combats, négociant certains contrats pour les boxeurs qu'il parrainait. Murdoch avait été pris en charge par le clan sicilien depuis deux ans. Castagna versait un salaire à Murdoch, qui était aussi garde du corps et chauffeur. Il le tenait en haute estime, comme si c'était un de ses fils. Les liens entre le monde de la boxe et le crime organisé étaient si étroits que le gouvernement avait décidé de mettre sur pied une commission d'enquête. Sa conclusion: chaque boxeur avait son parrain, et le milieu était sous la férule du crime organisé. «Comme si on ne le savait pas, avait pesté Hayden, comme si on ne nous l'avait pas rabâché cent fois!» À la suite du rapport du commissaire, le gouvernement avait créé la Régie de la sécurité dans les sports du Québec pour veiller à la propreté des contrats.

L'arbitre monta sur le ring. Avant l'affrontement pour le Championnat du monde se tenaient d'autres combats dans différentes catégories. La vue des pugilistes grimant dans l'arène rappela à Hayden de mauvais souvenirs. Son père l'avait forcé à suivre des cours de boxe au lieu de le laisser jouer au hockey comme la plupart de ses amis. Il était devenu un très bon boxeur, et très vite on s'était mis à le provoquer dans la cour d'école. Il y avait eu des lendemains fâcheux: il avait été renvoyé deux fois en un mois. Son visage en portait encore les stigmates: joues fracturées, nez cassé, cicatrice du menton à la lèvre et plusieurs fois les arcades sourcilières éclatées. Mais puisque la nature l'avait doté de traits fins, son visage avait une double identité: bon cop, bad cop.

Pendant que Hamel signait des autographes tout en parlant avec Vargas, Owen observait son frère rigoler avec Frank Castagna. Le fils du parrain, Francesco, alias «Frank junior», s'entretenait avec Stanton et Viau, le banquier du gang. Frank Castagna fils était un important fournisseur

d'héroïne à Montréal, qu'il faisait aussi transiter sur le marché américain, avec des visées ambitieuses sur l'Ontario, territoire contrôlé jusqu'alors par la mafia calabraise. Il y avait aussi un type aux cheveux longs, assez jeune, que les enquêteurs n'avaient jamais vu et qui n'arborait pas de couleurs.

— C'est qui, ce nobody? Un *dude* de Toronto? demanda Montanero en prenant des photos.

— Plus motard que mafieux, ça, c'est sûr, dit Hayden.

— Les relations semblent bonnes, remarqua Oligny.

— Oui. Pas mal du tout, dit Owen.

— Tout le monde se fédère, alors, pourquoi pas eux! Pendant ce temps-là, nous autres, nous ne partageons pas nos renseignements entre corps policiers, pesta Montanero.

— Le crime organisé se réorganise comme l'économie se mondialise, conclut Oligny en croquant une poignée d'arachides.

Hayden acquiesça sans perdre de vue les motards. Plus jeune, il aurait rêvé d'infiltrer la mafia comme l'avait fait Joe Pistone (Donnie Brasco) à New York. Au lieu de cela, il avait été, à vingt-six ans, promu officier de l'escouade antigang au milieu de l'opération Haro, l'enquête sur l'élimination du chapitre nord des Hells par les Hells eux-mêmes. Cinq motards avaient été exécutés de sang-froid dans le repaire de Lennoxville, et les cadavres avaient été jetés dans le fleuve, enroulés dans des sacs de couchage et lestés de blocs de béton ou d'haltères.

— Tiens, tiens, de la grande visite..., annonça Montanero.

Giuseppe DeLorio, un capo du clan Bonanno, arriva au bras d'une fille qui avait l'air d'une escorte. Il fut accueilli avec toute la déférence que l'on doit à un homme de son rang. La mafia montréalaise avait toujours été sous la tutelle du clan Bonanno et du parrain Joseph, dit «Joe Bananas», surnom qu'il détestait.

La scène entre Hells et Siciliens disait clairement: «Nous sommes ensemble. Nous sommes puissants comme jamais. Unis.» Avis aux Rock Machine qui tenaient à protéger leur territoire en s'en prenant aux visées expansionnistes des Hells sur l'île de Montréal! Avis aux Calabrais de Toronto! Avis aux policiers! Avis au MSPQ! Avis à l'OPP!

Pendant qu'Oli notait ce qu'il voyait, Owen photographia la triple bise de DeLorio à Castagna père.

— Je pense qu'ils ne vont pas parler juste de boxe ce soir, jugea Hayden.

— Il doit avoir au moins trente ans de plus qu'elle, coupa Montanero.

— Tu connais cette fille? demanda Hayden.

— Non, mais c'est un hostie de beau pétard et moi, je suis célibataire! s'exclama Sal.

Owen commanda un hot-dog et une bière au garçon qui remontait l'escalier. Oligny et Montanero prirent une bière.

* * *

Les quatre premières rondes du combat principal avaient été chaudement disputées, mais, au début de la cinquième, Alex Murdoch fonça comme un ouragan et terrassa Ellis Adams d'une gauche, puis d'une droite sous le menton qui sembla décapsuler la tête de l'Américain qui pissa sang et sueur et cracha son protège-dents avant de s'écraser comme un sac de sable. La foule déchaînée hurlait pendant que l'arbitre terminait le compte.

— Je vous l'avais dit, les gars. Cinq rondes...

— T'avais dit en six! le corrigea Oligny.

— Ah oui?

— Ah oui!

Hamel, Castagna et leur suite jubilaient. Murdoch grimpa sur les câbles, envoya une bise discrète à son parrain. Hayden, Oligny et Montanero se levèrent. La journée de travail était terminée.

Chapitre 4

Lundi 21 octobre

Le poste du SPCUM était situé dans un complexe appelé Place Versailles, qui comprenait un immense centre commercial construit dans les années soixante, ce qui donnait parfois aux policiers l'impression d'aller magasiner au lieu d'aller travailler. On était cependant à des années-lumière de Versailles et de ses grands jardins. C'était plutôt un monstre de béton et d'asphalte en bord d'autoroute.

Les enquêteurs Hayden, Oligny, Guevara et Yelle entrèrent dans la salle de réunion en rigolant. Leur fort gabarit les faisait ressembler à des membres d'une équipe sportive. Si Hayden acceptait le surnom péjoratif de «Bitch» que lui avait attribué le crime organisé, personne n'osait l'appeler ainsi dans l'escouade. C'était «chef». Chacun des membres avait son diminutif: «Oli» pour Olivier Oligny; «Che» pour Alberto Guevara; et «Yello» pour Anthony Yelle, la recrue. Plusieurs enquêteurs de l'escouade antimafia étaient déjà assis, d'autres se servaient du café, commentaient la défaite des Canadiens de Montréal contre les Sénateurs d'Ottawa et, bien sûr, l'acquittement de Marc Hamel et le match de boxe de vendredi soir.

Hayden portait le poids d'une mauvaise nuit dans son corps et sur son visage. Il n'avait pas cessé de penser à sa fille, au procès, et s'était aussi demandé combien de temps il faudrait pour vendre sa maison.

Guevara ouvrit une boîte de beignes, et des mains voleuses la prirent d'assaut.

— Hé! les pique-assiettes! Laissez-moi mes beignes! cria-t-il en serrant sa boîte contre lui, les lèvres poudrées de sucre.

— On dirait que t’as pris de la coke, Che, lança Olinny. Essuie-toi le bec!

Guevara passa le dos de sa main sur ses lèvres. Yelle en profita pour lui piquer un beigne au chocolat.

— Bande de vautours! Allez vous en acheter!

Guevara était un fils d’immigrants argentins. Ses parents avaient fui le régime sanguinaire du général Videla et obtenu le statut de réfugiés au Canada. Che avait passé quinze ans à Buenos Aires et vingt ans à Montréal. Il portait les cheveux longs peignés vers l’arrière, une vague noire brillante enduite de gel. Ses grands yeux et son sourire ravageur d’une blancheur irrésistible faisaient de lui le *latin lover* tout désigné dans les activités sociales. Son interprétation d’*Amor, Amor, Amor*, à la manière de Julio Iglesias, au karaoké de Noël, lui avait valu un grand succès auprès de la gent féminine à qui il aimait bien chanter la pomme.

En allant prendre sa tasse aux couleurs des Bruins de Boston, près de la machine à café, Yelle se rendit compte qu’on y avait apposé un autocollant des Canadiens de Montréal. Il soupçonna tout de suite Guevara, qui aimait taquiner ses collègues.

— Che, tu perds ton temps et ton argent...

— Qu’est-ce que tu vas faire avec ton ancienne tasse des Canadiens?

— Tu peux la crisser aux poubelles!

L’allégeance de Yelle aux Canadiens de Montréal avait changé le printemps précédent lorsque son fils avait été repêché par Boston. Un dur à cuire de six pieds six pouces surnommé «Rebel» Yelle dans la Ligue de hockey junior majeur du Québec. Le père éprouvait une grande fierté, lui qui avait passé tous ses week-ends hivernaux, pendant douze ans, à accompagner son fils à l’aréna.

Yelle avait un visage aux traits doux et une peau lisse et imberbe comme celle d'un bébé. Il avait les cheveux avoine, très fins, d'où son surnom «Yello». Il avait une grande connaissance du milieu de la drogue, car il avait passé cinq ans dans la brigade des stupéfiants, et Hayden appréciait son jugement.

Au bout de la longue table de conférence, le patron, Paul Chalifour, classait ses documents. Ce fort en gueule au visage rougeaud, atteint d'urticaire et de calvitie, se présentait chaque matin frais rasé avec une odeur d'eau de Cologne Old Spice. Il était estimé autant de ses escouades que des journalistes.

Chalifour commença la réunion en montrant la une des journaux du samedi.

— Ça, ça ne passe pas ce matin à Québec! On peut pas menacer le système de même, tabarnak! Le ministre de la Sécurité publique veut qu'on prenne tout de suite des mesures. C'est de ça qu'il sera question pendant le briefing.

— Il a téléphoné? demanda Owen.

Le patron hocha la tête pour dire oui.

L'acquittement de Hamel et sa déclaration occupaient toute la première page du *Journal de Montréal*: «Si le système veut nous écœurer, on va sortir nos canons. Watch out la police, les procureurs pis les screws.» La photo le montrait, triomphant, en compagnie de sa garde rapprochée. Le gros plan de sa tête de citrouille, ses yeux encavés avec cette étincelle de malice, ses oreilles décollées avaient de quoi faire peur.

— En termes de menace, dit Guevara, c'est direct.

— Mets-en! fit Oligny. C'est une déclaration de guerre!

— Écoutez ça, dit Yelle en lisant un article: «Après que se fut propagée la rumeur de la présence du chef des Hells dans la foule, lui qui avait été

libéré de prison le jour même, le public du Centre Molson l'ovationna lorsqu'il le reconnut.»

— On était là, on a tout vu, rappela Oligny.

— Méchant monde de malades! se dégoûta Yelle.

— Tu peux toujours postuler à l'escouade des vols qualifiés, expédia Guevara sur un ton badin.

— Ta gueule, Che!

Ce dernier s'éloigna pour éviter le coup de poing dans les côtes que Yelle lui décocha.

— S'il vous plaît, messieurs, insista Chalifour, tel un enseignant devant sa classe dissipée.

Autour de la table, les enquêteurs de l'escouade antimafia, Montanero, Massarelli, Donato et Reggiani, avaient la même appréhension. La guerre des gangs prenait un tournant décisif et dangereux. Comme ils le faisaient partout en Amérique du Nord, les Hells prenaient de l'expansion sur le terrain des trafiquants indépendants. À Montréal, leurs rivaux venaient de former l'Alliance – renommée «Rock Machine» – pour répondre à cette agression en regroupant ceux qui ne voulaient pas laisser le chapitre de Hamel, les Vikings, prendre tout le marché d'Hochelaga-Maisonneuve. Le chef avait décidé que tout devenait un marché ouvert et que la force allait infléchir les volontés. Les autres chapitres des Hells s'étaient rangés derrière Hamel dont l'ascendant et le charisme avaient fait pencher la balance. La guerre avait été déclarée. Il restait à voir quand le sang coulerait. L'arrestation et l'emprisonnement du caïd avaient déclenché de sérieux avertissements. Les règlements de comptes se multipliaient dans la lutte pour le contrôle des bars légaux et clandestins de l'île de Montréal, mais sans toucher au secteur du gang de l'Ouest. À Québec, des tenanciers

de bar qui refusaient de changer d'allégeance étaient exécutés ou victimes de graves représailles.

Oigny, qui tapotait nerveusement son bureau de son crayon à mine, s'emporta:

— Mais eux, à la Sécurité publique, est-ce qu'ils vont prendre des mesures concrètes pour nous aider? Ça fait des mois qu'on doit être entendus!

Chalifour frappa du poing sur la table pour clore la discussion.

* * *

Dans l'après-midi, un analyste apporta à Owen une sélection d'écoutes électroniques, un montage vidéo et des photos de l'après-soirée de boxe des motards qui avait eu lieu chez Tom. La police avait perquisitionné au domicile de son frère deux ans plus tôt parce qu'on soupçonnait la présence d'armes illégales. On en avait saisi trois. Il en possédait une collection qui aurait fait l'envie de n'importe quel musée. Les techniciens en avaient profité pour planter des micros un peu partout.

— Est-ce que les membres de la mafia les ont accompagnés? demanda Hayden.

— À part le frère de M^{me} Ricci, non, répondit l'analyste. Mais on parle de vous...

Tom vivait à Laval dans une *monster house*. Le garage à trois portes permettait de loger huit voitures, des motos et un bateau. Avec ses pignons, ses tourelles et ses pierres grises, la maison avait une sombre allure, un style gothique qui s'harmonisait bien avec la vie d'un criminel.

Le vendredi soir, après le gala de boxe, des voitures de luxe et des VUS étaient garés devant la résidence. Deux hommes montaient la garde. À l'intérieur, on entendait sauter les bouchons de champagne les uns après les autres sur les écoutes électroniques. Owen pouvait imaginer sur le manteau

de la cheminée les photos des trois enfants de Tom et de Maria Ricci, trois garçons de douze, quatorze et dix-huit ans, Jimmy, Sam et Michael, avec leur uniforme du Collège de Montréal. Le plus vieux, Michael, venait d'entrer en sciences pures au cégep Dawson et aspirait à devenir médecin.

À un moment donné, un micro capta une conversation entre Tom Hayden, Hamel, Viau et le frère de Maria Ricci.

— Eille, fit Hamel, c'est ton frère qu'on a croisé en sortant?

— Oui. As-tu vu la face qu'il faisait? s'esclaffa Tom.

— Tu t'es même retourné pour le baver, dit son beau-frère, Gino Ricci.

— Y va peut-être finir par se rendre compte qu'il devrait changer de service, dit Tom.

— Surtout avec ce qui s'en vient! pouffa Viau.

Le trio éclata d'un rire tonitruant, mais les discussions sur les affaires s'arrêtaient là. La crainte des micros rendait les motards méfiants et paranoïaques.

Dans un autre extrait sonore obtenu grâce à un micro caché dans le garage, on entendit Tom s'adresser à ses comparses au moment où ils offrirent un présent à Marc Hamel: une Harley-Davidson modèle sport du début des années cinquante, que Tom avait fait restaurer.

— Ah ben tabarnak! s'exclama Hamel. Que c'est beau, ça! Plus beau que la plus belle des chicks icitte à soir!

— C'est de toute nous autres, Marc. C'est ton cadeau d'acquittement pour te dire que tu es notre chef et que les affaires vont bien.

Il y eut des applaudissements. Owen et l'analyste présumèrent que Tom et Hamel se donnèrent une accolade et s'embrassèrent, puisque le chef lança ensuite:

— Si t'étais une femme, tu serais mon genre, mon beau Tom!

C'est alors que les motards scandèrent:

— Un discours! Un discours!

— Merci, les gars, hostie! fit Hamel. Je sais pas quoi vous dire, pis je suis pas fort sur les speechs. Je vous aime, tabarnak! Pis on va gagner, calvaire!

Il fut chaudement acclamé.

— Je m'en irais ben m'éventer. C'est ça qui m'a manqué, partir avec mon bike, avec vous autres, quand j'étais en dedans pis innocent!

Tout le monde éclata de rire.

— Ça, y en a pu un crisse qui va m'empêcher de faire ça. On se comprend...

* * *

Owen retourna à la table de ses collègues qui triaient des pièces de nombreux dossiers.

— Je propose qu'on reprenne ça demain, dit-il en soulevant une pile de documents.

— As-tu le temps d'aller prendre un verre? demanda Oli.

— Non, mon fils vient à la maison.

Avant de partir, il consulta sa boîte vocale. Selma lui demandait de la rappeler.

— Ciao!

Il était content que son Patrick vienne souper à la maison. Dans le tunnel Louis-Hippolyte-La Fontaine engorgé par le trafic de l'heure de pointe, il en profita pour écouter une chanson que son fils et son groupe avaient composée. Il voulait le faire depuis longtemps et avait pensé, avant de partir le matin, à prendre le CD. La chanson de type hard rock metal s'intitulait *Broken Wings*, et il reconnut la voix grave de Patrick. Le père savait qu'il y avait des blessures personnelles dans ce texte, que le chemin de son enfant n'était pas le plus facile. Chaque jour depuis trois ans avait été une lutte contre le décrochage scolaire. Fiston détestait l'école et le laissait savoir.

Après la séparation de leurs parents, Patrick, Brandon et Fiona avaient voulu se rapprocher de Montréal où leur mère venait d'acquérir un condo près des écoles et de la vie mouvementée de la métropole. Ce n'était pas un désaveu du père, bien qu'il l'ait mal pris au départ, mais les enfants voulaient quitter Mont-Saint-Hilaire qu'ils considéraient comme une campagne d'un ennui mortel.

Annick avait débarqué vingt-deux ans plus tôt dans sa vie. Elle avait grandi dans le quartier du marché Atwater, tout près d'où Owen avait passé son enfance. Ils s'étaient mariés jeunes.

Cinq ans avant l'arrivée de Selma dans sa vie, sa relation avec Annick battait déjà de l'aile. Il n'y avait plus d'atomes crochus ni de désir. Le silence rongait tout autour d'eux, et les enfants en souffraient. Puisque Owen n'était pas des plus communicatifs, cela créait un malaise énorme dans la maison. Le poids du silence faisait son œuvre de destruction.

Selma était apparue pendant qu'il travaillait sur le dossier d'un délateur, et la magie de l'amour avait opéré. Tout avait été naturel, mais résoudre le dilemme était difficile. Devait-il rester avec Annick pour maintenir la fibre familiale ou prendre un nouveau chemin avec Selma et provoquer l'éclatement du foyer? Il tenta de sauver son mariage par une thérapie de couple qui ne fit que confirmer que rien n'allait entre eux. Puis Selma se fit de plus en plus présente et lui, de plus en plus absent de la vie d'Annick.

Owen se sentait si déboussolé qu'il avait ensuite consulté un psychologue qui intervenait auprès de beaucoup de policiers. Celui-ci lui avait suggéré de ne pas se culpabiliser et de prendre une décision éclairée. Il lui avait surtout posé cette question: «Voulez-vous vous détruire ou tenez-vous absolument à jouer au sauveur?» Il était resté bouche bée, mais l'homme l'avait forcé à répondre à la question. Il avait décidé de rompre les amarres.

Chapitre 5

Les lumières étaient allumées dans la maison. Lorsqu'il entra, il trouva Patrick en train de gratter sa Stratocaster avec le berger allemand à ses pieds, lequel se leva pour venir quérir sa dose de caresses. Bad lui lécha les mains; Owen toucha du nez le museau de son chien et enfouit son visage dans son pelage.

Owen avait appris à son fils ses premiers accords en bas âge. Celui-ci n'avait plus jamais décroché.

— Hey, *dad*! dit-il en concluant son morceau.

Ils se donnèrent l'accolade. Son gars était grand et le dépassait d'un front. Il avait les cheveux blond-roux et quelques taches de rousseur sur le visage, qui lui donnaient beaucoup de charme d'après les petites amies très nombreuses qu'il avait eues. Patrick avait dressé la table avec la nappe des soirs de fête. Il avait disposé trois verres à vin.

— Ça va, *dad*?

— Oui. Fiona est partie. Je suis allé la reconduire vendredi à l'aéroport. Tu peux enlever un couvert. Merci d'avoir mis la table et préparé le repas.

Il marcha jusqu'au salon, Bad sur ses talons. Il prit sa guitare acoustique sur le porte-instrument. Patrick accorda la sienne en sol, comme son père le lui avait appris. Il compta quatre pulsations, et ils lancèrent *All Down the Line*, des Rolling Stones. Patrick avait une belle voix chaude. Le père aimait ces moments avec son fils. Ils reprirent le refrain en chœur. Puisque tous les deux parlaient peu, ils trouvaient dans la musique une façon de communiquer. Elle les faisait danser, crier, sourire et se regarder

franchement dans les yeux. C'était le plus bel héritage qu'il avait légué à ses enfants.

Il regardait son fils et le sentait préoccupé. Ses fibres paternelles étaient connectées à Patrick plus encore qu'à Fiona ou Brandon.

Après la chanson, Owen replaça sa Martin sur le porte-guitare.

— Veux-tu une bière?

— OK. J'ai apporté une bouteille de vin pour tantôt, *dad*.

— Merci! Alors, tu vas dormir ici ce soir?

— Sûrement.

— Je me lève tôt demain.

— Je prendrai le train de banlieue. Réveille-moi pas.

— J'ai écouté ta composition.

Patrick cessa de jouer.

— Et puis?

— C'est très bon! La pièce est bien construite, le pont qui mène au refrain est parfait, très *catchy*.

Patrick joua le pont et entama le refrain de *Broken Wings*. Owen retourna prendre sa guitare pour broder un solo. À la fin du morceau, les deux se tapèrent dans la main. Le père hochait la tête, emballé.

— On a rencontré quelqu'un qui serait prêt à nous produire.

— Assurez-vous que le gars est sérieux!

— *Dad*, je n'ai plus cinq ans...

— Plein de bands ont perdu leurs royalties, comme les Rolling Stones, parce qu'ils avaient signé un mauvais contrat. Tu m'en reparleras, je pourrai le montrer à Selma.

L'eau bouillait sur la cuisinière. Patrick posa sa guitare pour aller s'occuper des pâtes tandis qu'Owen alla verser des croquettes dans l'écuelle

du chien. Patrick égoutta les spaghettis et les servit avec une généreuse portion de sauce tomate.

— Papa, j’ai de quoi à te dire. J’ai lâché le cégep.

Owen déposa ses ustensiles, fixa son fils d’un regard stupéfait.

— Qu’est-ce que tu me dis là?

— T’as bien compris, j’ai décidé d’arrêter les études. Je n’allais plus à mes cours depuis deux semaines et j’étais considéré comme «démissionnaire» par les profs.

Dépité, le père se frotta le front, passa une main dans ses cheveux. Son fils le regardait droit dans les yeux.

— Je n’arrivais plus à suivre en math ni en physique. C’est pas fait pour moi, ça. Je veux faire de la musique, dit-il en levant les bras en signe de désespoir.

Le père reprit ses ustensiles. Il avait réussi à garder son calme après avoir pris de bonnes inspirations.

— Donc, finies les études?

— Oui, pour l’instant.

— Comment tu vas faire pour vivre sans prêt ni bourse? Je peux pas t’aider financièrement. Tu le sais.

— Je vais faire des spectacles et je me suis trouvé une job dans un magasin de musique du Vieux-Montréal. Vingt-cinq heures par semaine.

Owen recommença à tourner sa fourchette dans les spaghettis.

— Je peux pas t’empêcher de faire ce que tu aimes. Mais c’est dur de gagner sa vie avec la musique! Tu le sais. Beaucoup d’appelés, mais peu d’élus.

— Je sais tout ça, *dad*, mais c’est ce que je veux faire.

— Ta mère est au courant?

— Ça va lui faire trop de peine si elle sait que j’abandonne l’école.

— Moi aussi, ça me fait de la peine...

Il y avait trop de changements dans sa vie: Fiona en voyage pour six mois en Australie, Brandon pensionnaire chez les Sulpiciens et parti au Mexique, et Patrick qui délaissait l'école en espérant percer dans la musique.

— Il va bien falloir que tu lui dises. Si elle apprend que je le sais et que je ne lui en ai pas parlé, on va se chicaner. Et je n'ai pas envie de ça.

— Je vais lui dire, mais c'est pas évident avec maman. Elle réagit mal aux médicaments. Elle est tellement déprimée...

— Écoute, Pat, je suis derrière toi. Mais je veux te dire que je me suis sorti de la rue par les études. Je n'ai pas beaucoup d'éducation, mais je sais que je serais foutu si je n'avais pas trouvé ce que je voulais faire dans la vie. Je veux que tu gardes en tête que la musique, c'est un pari, et que la vie, c'est long. Alors, laisse les portes du cégep entrouvertes. Ta sœur est partie en voyage, mais elle a fini son cégep. À son retour, elle va entrer à l'université.

— Oui, *dad*, c'est exactement de même que je vois ça.

— Et pour l'argent?

— Ça va, je vais avoir ma première paye du magasin de musique. J'ai une réduction sur les prix courants, si ça t'intéresse.

Owen, qui n'avait pas encore touché à son verre de vin, le leva.

— À ta santé, mon fils. Je sais que tu as du talent et je te souhaite de réussir.

Patrick choqua son verre contre celui de son père.

— Tchou, *dad*! Tu me comprends bien.

OceanofPDF.com

Chapitre 6

Mardi 22 octobre

Pendant qu'il roulait sur l'autoroute 20 en direction du bureau, Hayden reçut un appel de Chalifour lui ordonnant de se rendre immédiatement à une adresse du quartier Rosemont. En apprenant la nature du cas, son visage se troubla.

— Je te crois pas!

— Tu devrais.

— Voyons, tabarnak, ça se peut pas!

— Guevara est en chemin. L'Identité judiciaire est sur place.

Sans qu'il s'en rende compte, sous le choc de cette nouvelle, Owen avait accéléré au-delà de la limite autorisée. Il voulait croire que c'était une méprise. Il devait s'agir d'une erreur.

L'événement s'était produit dans une ancienne manufacture transformée en lofts. Des murs de briques, de vieilles structures en bois et de grandes baies à carreaux jaunis, poisseux. Lorsque l'ancien ascenseur industriel se hissa dans l'appartement, Owen ouvrit la porte accordéon en losanges métalliques. La scène lui souleva le cœur. Sur une chaise gisait un homme assis, décapité. Sa cervelle avait été projetée au plafond avec une grande quantité de sang. La cartouche avait explosé sous le menton. Un fusil de chasse se trouvait à deux mètres devant le corps, à côté d'une caméra VHS fixée sur un trépied.

Puisque l'homme était un enquêteur de la SQ, on avait fait appel au SPCUM pour investiguer. Le Service d'identité judiciaire (SIJ) procédait

aux prélèvements d'usage sur la caméra et sur l'arme. Le photographe prenait des clichés sous tous les angles.

Le biologiste surgit dans sa combinaison blanche avec son impayable sourire, beau temps, mauvais temps.

— Ça va, Owen?

— Oh! Duke! J'arrive pas à y croire.

— Je pense que sa mère ne le trouvera plus très beau. Tu sais c'est qui?

— Oui. Bergeron... Méchante claque sur la gueule ce matin.

Le biologiste judiciaire Duchesne, alias «Duke», était un boute-en-train jusque sur les scènes de crime, mais aussi un redoutable expert dans les meurtres maquillés en suicides. Au début de sa carrière, les autres enquêteurs le regardaient de haut. Pourtant, ses compétences allaient causer bien des blessures d'orgueil, mais aussi inciter certains à faire plus souvent appel à lui. Parfois, l'instinct des policiers et l'interprétation des preuves scientifiques de Duke distinguaient le meurtre du suicide.

Sa présence rassura Hayden. Avec sa tignasse épaisse, sa barbe et ses lunettes à monture noire, il ressemblait à un professeur d'université.

La porte accordéon de l'ascenseur s'ouvrit. Guevara parut avec une grimace de dégoût, sidéré par l'atrocité de la scène.

— C'est vraiment Bergeron? demanda-t-il avec une pointe d'hésitation.

— Il n'est plus très reconnaissable, dit Duke.

— Même s'il a encore sa carte d'enquêteur sur lui, on fera quand même une analyse d'ADN pour s'assurer que c'est bien lui.

Owen désigna la caméra du menton.

— Pas besoin d'ADN. On va le savoir assez vite en regardant la vidéo.

Il hochait la tête, dépit.

— Il m'a enseigné à l'Institut de police...

Le lieutenant Jean Bergeron de la Sûreté du Québec, qui gisait sans tête sur cette chaise, était une autorité dans le milieu. Il était la bible du renseignement en matière de crime organisé. Owen avait suivi ses cours et le tenait en très haute estime. Il avait tout appris de lui ou presque. Bergeron l'avait incité à connaître sur le bout des doigts les dossiers de centaines de motards.

— Les gars du SIJ ont fini de prélever les empreintes sur la caméra, dit Duchesne. Vous pouvez la manipuler.

Pour que ses collègues n'aient pas à marcher dans le sang, la matière grise et les éclats d'os, Duchesne la rapprocha d'eux. Guevara et Hayden se regardèrent comme pour se souhaiter bonne chance: ils savaient que les images qu'ils verraient les hanteraient longtemps.

Oigny et Yelle arrivèrent sur ces entrefaites. Personne ne broncha. Ils s'approchèrent à leur tour du petit écran. L'index sur la bouche, Owen leur demanda d'être moins bruyants.

À cinq heures quarante-trois, Bergeron s'adressa à sa maîtresse avec des mots tendres, puis à sa femme avec des mots durs – l'accusant de l'avoir acculé à la faillite. Ses propos étaient décousus.

— Ma belle Djou, on aurait dû se rencontrer sous d'autres cieux. Finalement, notre affaire, c'est comme Roméo et Juliette. Je t'aimerai toujours, Djou. Fais attention à toi. Va-t'en. Reste pas là. Tout aurait été plus facile autrement. L'amour a été plus fort que la trahison. Sors de ce monde-là.

Puis, avec tendresse, il parla à ses enfants comme s'il leur léguait son testament. Il s'adressa ensuite «aux policiers qui récupéreront cet enregistrement». Il pleurait, gémissait. Il avoua avoir transmis des informations confidentielles à Denis Viau en échange d'argent, mais «les crisses m'en demandent toujours plus». Il lui avait fourni des

renseignements lors du procès de Marc Hamel. Il marqua une pause, s'excusant encore auprès de ses collègues qu'il avait trahis, les implorant de ne pas suivre son exemple, de demander de l'aide, ce qu'il s'était refusé à faire. Il se leva une première fois, se rassit, mit le canon de l'arme sous son menton, mais il hocha la tête, se releva, tourna autour de la chaise et recommença le manège une deuxième fois, puis une troisième. Chaque fois, angoissés, Hayden, Duchesne, Guevara, Oigny et Yelle appréhendaient la séquence qui allait suivre. Bergeron tourna autour de la chaise, se rassit, appuya la crosse par terre, le canon sous le menton, et regarda la caméra. Ensuite, il ferma les yeux et dit:

— Je vous demande pardon.

À cinq heures cinquante-huit, la tête explosa, et le fusil de chasse fut catapulté. Pendant de longues secondes, le cœur, qui battait toujours, éjecta du sang. La caméra continua de filmer la scène, jusqu'à ce que cette fontaine rouge se tarisse. Et dire qu'il leur faudrait revoir la scène à plusieurs reprises pour documenter le dossier!

— Shit! murmura Guevara.

— Fuck! cria Yelle en fermant les yeux, au bord de la nausée. C'est épouvantable!

— Tu imagines tout ce que les gens vont raconter maintenant et qui va nous retomber dessus, dit Oigny.

— À quoi il a pensé? dit Guevara.

— Qu'il était dans la marde et qu'il n'en sortirait pas, conclut Duchesne.

Hayden se gratta la tête, incrédule. Cette mort serait une bombe dans les milieux judiciaire et criminel. Le système s'en trouverait fragilisé, mis à mal, à un bien mauvais moment.

Jean Bergeron qui vendait des renseignements aux motards, c'était impensable! Cet homme était le bouclier anticorruption par excellence et il

avait cédé, séduit par l'argent facile et quoi encore. Un peu plus tôt, sur la même cassette, il expliquait l'avoir fait pour des raisons d'endettement lié à son divorce, ce qui rappela à Owen sa propre vulnérabilité. Il ressentit alors une soudaine empathie envers son collègue. Bergeron mentionnait aussi le nom d'un actuel ministre libéral fédéral, Antonio Gallo, qui avait été aussi député provincial. Ce dernier avait des liens très étroits avec la mafia et le milieu de la construction. Des membres du comité directeur de la Ville de Montréal étaient aussi visés, ainsi que le maire. Il n'y avait pas de fumée sans feu, et si Bergeron révélait ces informations avant de mourir, c'est qu'il avait de bonnes raisons de croire à l'implication de politiciens dans le milieu interlope, ce qui n'avait rien de nouveau, mais qui était souvent difficile à démontrer.

Owen demanda à tout le monde de ne rien dire aux médias, de ne jamais mentionner la méthode qu'avait choisie Bergeron pour se tuer et de ne surtout pas révéler qu'il avait filmé sa mort.

— On garde ça secret, dit-il. Pour sa famille et ses enfants. Les ramasse-crottes n'ont pas besoin de le savoir.

À ces mots, Hayden glissa la funeste vidéocassette dans un sac en papier qu'il scella.

Les deux employés de la morgue, arrivés entre-temps, attendaient le signal pour emporter le cadavre et les restes. Hayden leur fit signe qu'ils pouvaient procéder.

— Et vous ramassez tout, merci. Il ne faut pas qu'on puisse deviner ce qui s'est passé ici.

— Le plafond?

— Appelez la compagnie de nettoyage.

Avant de partir, les quatre enquêteurs examinèrent les lieux de fond en comble.

— Yello et Che, vous écoutez tout ce que Bergeron dit sur la cassette.

Les visages de Yelle et Guevara grimacèrent, comme si on leur demandait de passer une nuit en enfer.

— Je veux aussi savoir à qui appartient l'immeuble. Et vous allez demander un mandat de perquisition chez Denis Viau à Sorel. Ça prend ça d'ici la fin de la journée.

— Oui, chef! répondit Che.

— Nous, on doit aller voir la veuve de Bergeron.

— Hostie que ça me tente pas, grogna Oligny.

— Et moi, tu penses?

— Toi qui cherches un appartement dans Rosemont, tu pourrais racheter celui de Bergeron...

— Tu parles...

* * *

Estelle Bergeron habitait une tour d'habitation laide et brune sur l'avenue Papineau, devant le parc La Fontaine. Les deux enquêteurs s'engouffrèrent dans l'ascenseur. Hayden appuya sur le bouton du douzième étage. Il détestait ces moments-là. Il avait déjà rencontré la femme de Bergeron à quelques occasions, mais il ne lui avait jamais parlé seul à seule. Sans doute qu'elle ne le reconnaîtrait pas.

Oligny hocha la tête, encore incrédule.

— J'arrive pas à croire que Bergeron ait pu devenir un ripou. Ça me dépasse... Un peu comme si Nelson Mandela ouvrait une école ségrégationniste.

— Ou comme si le pape fondait une clinique d'avortement ou que tu devenais végétarien...

Oligny gloussa.

Les portes de la cabine s'ouvrirent. Ils allèrent à droite. Le tapis rouge était sinistre et les odeurs de cuisson, répugnantes.

— C'est toi qui annonces, Owen?

Hayden roula les yeux et fit oui du bonnet.

Devant l'appartement 1215, Owen sonna. Quelques secondes plus tard apparut une femme au visage bouffi, rougi par l'alcool, cigarette aux lèvres.

— Madame Estelle Bergeron, l'épouse de Jean Bergeron?

Elle fronça les sourcils.

— Je suis le lieutenant Owen Hayden et voici mon collègue, le lieutenant Oigny, de la police de Montréal. Nous devons vous annoncer avec tristesse que votre mari s'est enlevé la vie.

Le visage, un instant perplexe, se changea en un masque impassible. Elle ne joua pas la comédie de la veuve éplorée. Peu d'émotions à offrir.

— Oh, shit! J'y avais pensé. On sort d'un divorce difficile, pis ça brasse.

— On peut entrer?

— Oui, entrez.

L'appartement comportait quatre pièces. La cuisine, la salle à manger et le salon étaient dans le même prolongement. Les fenêtres donnaient sur la canopée des arbres aux couleurs vives, ornés de jaune et de rouge. Le lieu semblait parfumé à la nicotine. À la télé, un coach de vie dispensait ses conseils pour garder ses amis. Pause publicitaire de nourriture pour chiens.

Elle leur fit signe de s'asseoir sur l'un des canapés et s'installa dans l'autre, croisa les jambes, replaça son toupet. Elle saisit la télécommande, éteignit la télé.

— De quelle façon il a fait ça?

— Par balle, répondit succinctement Hayden.

Elle ferma les yeux, secoua la tête.

— Quand avez-vous parlé à votre mari pour la dernière fois?

— Il y a deux jours. Il m’a téléphoné. Il voulait qu’on revoie notre arrangement financier. Cinquante-cinquante, c’était trop pour lui, mais c’est la loi du patrimoine. J’ai dit non. No way. Je lui ai coupé ça vite. Je voulais pas discuter. C’était fini, discuter.

— Comment il a réagi?

— Comme d’habitude. Il m’a dit des bêtises, m’a crié dessus. Je crois qu’il avait pris des médicaments ou qu’il avait bu.

— De quoi il a été question, sinon?

Elle fixa Hayden droit dans les yeux.

— Que d’argent... Il était toujours en manque de cash, et là le divorce lui coûtait cher. Il refusait d’obéir aux clauses du contrat de mariage, il contestait tout, et les frais d’avocat devenaient lourds.

— Vous a-t-il parlé de personnes qui faisaient des pressions sur lui?

— Il m’a juste dit qu’il était dans la marde et qu’on le faisait chanter.

— Des détails? intervint Oligny.

— No way! Je ne voulais pas en savoir plus.

— Vous a-t-il dit s’il avait été menacé? demanda Hayden.

— Il disait qu’il avait des problèmes au travail.

— Quel genre de problèmes?

— Il n’a pas détaillé, mais il croyait qu’il était fini, que sa carrière était terminée.

— Sans spécifier pourquoi?

— Non, dit-elle en aspirant longuement la fumée de sa cigarette.

— Est-ce qu’il était dépensier? demanda Oligny.

— Il a fait plusieurs voyages dans le Sud avec sa maîtresse, une jeune poulette. Ç’a dû lui coûter une méchante beurrée. Puis sa relation avec elle est devenue difficile, mais il ne voulait pas m’en parler et je voulais rien entendre de toute façon. Il devait avoir un bon crédit.

— Le nom de son amie?

— Aucune idée. Ça devait être une p'tite poule jeune pis ben sexy... Il aimait ça me répéter qu'elle était plus jeune que moi.

— Il ne vous a jamais dit qu'il se sentait menacé par quelqu'un?

— Vous le connaissiez, c'était un tough. Il faisait face à des durs et il a toujours bien dormi. Je peux pas vous dire de qui venaient les pressions. Mais il a été un temps sur une grosse balloune, pis elle a dégonflé.

Hayden pensa que Bergeron avait pu bénéficier de prêts usuraires. Il regarda Oligny et lui fit signe qu'il en avait assez entendu.

— Votre mari avait-il un signe distinctif sur le corps qui nous permettrait de l'identifier? demanda Oligny. Ça vous éviterait de le voir dans cet état.

— Jean avait une tache en forme de cœur au milieu du dos. Et un tatouage sur le bras gauche, un aigle noir à tête blanche.

— D'accord, j'aviserais le pathologiste.

— Je vous remercie de nous avoir accordé du temps en de telles circonstances, dit Hayden en se relevant. Je préfère vous avertir qu'on va beaucoup parler de Jean dans les médias, vous devriez protéger vos enfants. Merci, madame, et nous vous offrons nos condoléances.

Estelle Bergeron resta impassible une fois de plus devant les marques de sympathie.

Une fois dans l'ascenseur, Hayden dit:

— Il faut découvrir au plus vite qui est la maîtresse de Bergeron. Et qui le poussait à dépenser autant. On fait sortir ses relevés de téléphone.

* * *

Hayden et Oligny retournèrent au loft de Bergeron pour réunir des éléments de preuve. La chaise était toujours à la même place, au milieu de la mare de sang. Ça semblait être un appartement de fortune, loué en désespoir de

cause. Un vaste espace à peine meublé. Un lieu pour mourir, d'une désolation totale.

Hayden alla dans la salle de bain. Il y avait une vieille baignoire sur pattes, en fonte, une pomme de douche entartrée, des rideaux à motifs de coquillages. Sur la tablette sous le miroir se trouvaient deux flacons: du lithium et du Prozac. Hayden regarda la date à laquelle ces médicaments avaient été délivrés: 2 octobre 1996. Il lui était pénible de découvrir la vie privée de celui qu'il avait tant estimé. Il glissa les capsules dans un sachet.

— Il prenait des médicaments contre la dépression, dit Hayden.

Oigny désigna du doigt un tas de comptes impayés, des lettres d'un cabinet d'avocats.

— Il y a de quoi rendre quelqu'un malade. Rien que cette facture est de seize mille sept cents dollars.

Hayden jeta un coup d'œil à la paperasse. Il y trouva des prospectus, des relevés de banque et de cartes de crédit, des missives de deux autres cabinets d'avocats, une invitation à un colloque du FBI à Quantico, un début de message dans lequel on lisait: «Ma chère Djou, il semble bien que tout nous sépare... que la vie nous interdit d'*être ensemble*...» Ensuite, des ratures.

Au milieu de ce foutoir, Oigny trouva une photo sur laquelle on voyait Jean Bergeron et une beauté blonde sur une plage, à l'abri d'un palmier.

— Il a l'air bien là-dessus, remarqua Hayden.

Oigny lut la date inscrite à l'arrière de la photo: 30 avril 1996.

— Ça pourrait être sa maîtresse, dit-il.

— Les choses ont mal tourné en peu de temps.

Oigny ramassa tous les documents pour mieux les examiner au bureau.

Sur la table basse du salon se trouvaient un téléphone sans fil et un répondeur. Owen appuya sur une touche, et une voix synthétique dit: «Vous

avez deux nouveaux messages et cinq messages archivés.» Son cœur se serra quand il entendit: «Papa, appelle-moi, c'est Marie.» Puis, une autre fois encore: «Papa, c'est Marie. Louise et moi, on aimerait t'inviter à souper. Ça va te faire du bien. On va te faire un bon spag.»

Les deux hommes entendirent ensuite un message qui datait du 15 octobre:

«Salut, mon beau, c'est Djou. Vaut mieux ne plus se voir. C'est trop risqué. Reprends une vie normale. Sois l'homme droit qui marchait sur les pas de son père, comme tu aimes à le dire. Retourne sur ce chemin-là, mon Jeannou.»

Elle roulait ses r, peut-être une fille d'un quartier populaire de Montréal.

— Le père de Bergeron était lui aussi un policier, dit Hayden.

Suivirent trois courts messages, une voix grave non identifiée: «Quessé tu fais!»; «Quessé t'as décidé?»; «Ça commence à niaiser, là.»

Il y avait un dernier message de Djou, du 16 octobre, sur un fond de musique tropicale:

— On est allés trop loin, mon beau bonhomme. L'amour nous a rendus aveugles et sourds. Donne-leur ce qu'ils veulent, accepte ce qu'ils t'offrent et reprends ta vie. Ça donne rien de les confronter. Ils ont le gros bout du bâton. Moi, je vais essayer de me trouver autre chose à faire. Retourner sur la Côte-Nord. Écoute pas ceux qui diront que je suis une salope. Le gros poisson que j'ai attrapé, je l'ai remis à l'eau. Il doit reprendre la mer astheure.

Hayden regarda Oligny en plissant les yeux. Il y avait beaucoup d'informations implicites dans le message de Djou.

— Il faut regarder de nouveau la vidéo de Bergeron et retrouver cette Djou au plus crisse, déclara Hayden.

C'est alors qu'il reçut un appel de Yelle.

- Tu devineras jamais à qui appartient le loft!
- Si tu me le dis pas, je pourrai pas deviner...
- À Marc Hamel.

OceanofPDF.com

Chapitre 7

Au poste, la réunion durait depuis des heures, et l'atmosphère était à trancher au couteau. Chalifour, qui avait souhaité une méprise, était sous le choc. C'était comme si un mantra tournait dans sa tête:

— Bergeron, tabarnak, ça se peut pas! Pas Bergie! C'était le meilleur! À quoi il a pensé? Bergeron, une taupe! Bergeron, corrompu! C'est le boutte!

— Plus les dettes et une double vie, dit Hayden.

Il pensa: «Si on était mieux payés, ça n'arriverait pas, on serait moins soumis à la tentation.» Mais il garda ses réflexions pour lui-même.

Yelle poursuivit:

— Le labo est formel. C'est lui. On aurait pu penser à une substitution de corps, mais c'est pas le cas. On a tous vu sa tête éclater. Pire que Kennedy à Dallas.

— Puisque les motards sont au courant, dit Hayden, il va falloir annoncer nous-mêmes la nouvelle du suicide de Bergeron et révéler qu'il était une taupe.

— Il dit vraiment qu'il avait transmis des informations sur le procès de Hamel? demanda Chalifour.

— Oui. Il parle d'éléments de preuve. Il savait que le juré numéro trois était là pour corrompre les autres. On va mener l'enquête, mais c'est la SQ qui aura la patate chaude entre les mains.

— Pas sûr. Des soupçons vont peser sur tout le monde. On va chercher des taupes partout, après ça! déplora Chalifour. Pas un hostie de mot aux journalistes!

Yelle et Guevara entrèrent en agitant le mandat de perquisition.

— On l’a! On peut aller chez Viau, l’interroger et le mettre au chaud pendant vingt-quatre heures.

Hayden eut un mauvais pressentiment. Cette nouvelle allait le mettre sur la sellette. Si Bergeron, un supposé intouchable, avait pu être acheté, alors il pouvait en être de même pour lui, surtout compte tenu de son lien familial avec Tom. Les insinuations allaient proliférer comme des punaises de lit. Il entendait déjà la meute de journalistes émettre des doutes quant à son statut au sein de l’escouade. Le patron perça son inquiétude.

— Je sais à quoi tu penses, Owen. Je vais te soutenir jusqu’au bout. Tu m’entends, jusqu’au boutte, câlce! Ton dossier sur le plan éthique est blindé. Y auront beau sortir tous les crimes de ton frère, je leur répondrai à chaque fois que t’es pas responsable de lui. Ta feuille de route est vierge et tu as fait tes preuves.

— Merci, chef.

Le patron pointa du doigt l’horloge murale.

— La conférence de presse de la SQ est à dix-sept heures. Je vais l’écouter en direct.

Owen pensa à la perquisition et décida qu’il serait préférable de surprendre Viau à sa résidence très tôt le lendemain matin. «Un effet de douche froide», comme il aimait à dire.

— Avez-vous l’adresse de la maîtresse de Bergeron?

— Non, répondit Oigny. Pas de nom de famille, seulement un surnom.

— Ça nous prend son nom. Il faut aussi un mandat pour qu’on puisse avoir accès aux courriels et aux appels téléphoniques de Bergeron depuis six mois. Son compte de banque aussi. Che et Yello, occupez-vous de ça.

Sur ce, Hayden alla s’emmurer dans la salle de vidéo. Il mit deux heures à transcrire et à minuter toutes les informations capitales que Jean Bergeron avait révélées avant de se suicider. En plus de fournir des renseignements à

la partie adverse lors du procès de Hamel, il avait divulgué des éléments clés des conventions collectives des deux principaux corps de police du Québec, la SQ et le SPCUM. Très vite, Hayden vit les avantages que pouvait en tirer le crime organisé. Il n'avait pas envie de revoir la séquence fatale, mais il n'eut pas le choix, car il devait en noter la durée. Pas besoin d'être pathologiste, croyait-il, pour supposer que la mort cérébrale avait été immédiate même si, pendant deux minutes trente-six secondes, le cœur avait continué à chasser le sang par le tronc cérébral transformé en fontaine.

Il écrivit le nom de Djou. Mais quel était son prénom? Julie, Juliette, Julianne? Une Québécoise francophone. Elle était un témoin important, et il avait hâte de la rencontrer. Hayden nota aussi que, avant que Bergeron appuie sur la commande d'enregistrement, il y avait pendant cinq secondes une image de station balnéaire avec à l'arrière-plan une très belle maison et des baigneurs affalés sur leurs chaises longues.

Lorsque Hayden retourna dans son bureau avec son rapport sous le bras, Oigny, Guevara et Yelle se tordaient de rire en écoutant le ministre de la Sécurité publique qui prétendait que la justice québécoise avait les moyens de mettre à l'ombre les individus qui menaçaient les assises de l'État de droit. Yelle nargua le ministre à la télé:

— Alors, fais-le, toi, si tu t'en crois capable!

Hayden esquissa un sourire malgré le choc qu'il avait encaissé dans la salle de vidéo. Il savait que, pour retenir une bande de policiers au tempérament bouillant et agressif, il faudrait au sein même de cette escouade des hommes capables de temporiser.

Il se planta derrière ses trois collègues dont les regards passaient de l'écran à leurs fiches.

L'opération Octopus aurait pour objectif de resserrer l'étau sur les réseaux de vente de drogue dans les bars. De plus en plus de propriétaires se

voyaient forcés d'admettre dans leurs établissements des revendeurs exclusifs, sous peine d'être tabassés ou tués. Ils se retrouvaient entre l'arbre et l'écorce, entre deux groupes qui se faisaient la guerre. Il s'agissait donc de montrer au crime organisé qu'il ne pouvait impunément étaler ses tentacules sur des commerces légaux. Entériner la sélection des trente membres de la nouvelle escouade n'était pas une tâche facile. Hayden craignait de se retrouver avec des électrons libres, mais, en même temps, il était nécessaire de frapper fort dans tous les sens du terme. Il s'agissait après tout d'une épreuve de force.

Il posa une main sur l'épaule d'Oligny.

— Tu vas coordonner cette équipe-là. Tu vas en avoir la responsabilité.

— Pourquoi moi?

— Parce que tu es le plus bétail de nous quatre. Ils vont t'écouter.

Les deux autres s'esclaffèrent.

— Je suis juste un fils de cultivateur..., argua Oligny d'une voix plaintive.

— Remettez ça à la secrétaire pour qu'elle convoque tout ce beau monde à notre réunion de demain en début d'après-midi, dit Hayden. On se retrouve chez Viau à sept heures demain matin.

— Oui, chef.

Owen regagna son bureau. Sa boîte vocale contenait pas moins de douze messages dont quatre de journalistes et un de son ex-femme. Elle disait que Brandon avait été malade au Mexique, que ce n'était pas grave, mais surtout elle lui annonçait avec découragement que Patrick abandonnait le cégep et que Fiona était partie en voyage avec trop peu d'argent. Il appuya sur la touche de suppression. Suivait la voix énergique de Selma qui lui fit du bien. «Hey, big man! Il faudrait bien aller manger ensemble: sushis, indien, portugais, québécois...?»

Alors qu'il décrochait son manteau, il se retrouva face à Chalifour qui avait une mine de déterré. Il remit à Hayden la note interne qu'il venait de recevoir.

C'était un message du service des renseignements qui indiquait les noms des policiers, procureurs, gardiens de prison, juges, journalistes et sous-ministres inscrits sur la liste noire des Hells. Ils ne partaient pas en guerre seulement contre leurs ennemis qui avaient formé une alliance, mais aussi contre tout le système judiciaire. Hayden lut les noms et blêmit en voyant celui de Selma.

* * *

De retour à la maison, il écouta de la musique, gratta un blues sur sa guitare. Toujours aucune nouvelle du courtier immobilier qui devait vendre sa maison et lui trouver un condo plus près du bureau. Puis il eut au téléphone Brandon, qui se remettait de son intoxication alimentaire. Il s'ennuyait de son père et de sa mère. Il faisait soleil tous les jours. Il y avait partout des lézards, des tortues et des poissons multicolores. Il parla aussi en espagnol. Son père n'y comprit rien, mais sut que son fils faisait des progrès et il en fut heureux. «Et je vais vous envoyer des photos des pyramides qu'on a visitées. J'ai pris un serpent dans ma main, un gros serpent plus long que moi!» Après leur divorce, Owen s'était senti coupable d'avoir envoyé son fils au pensionnat du Collège de Montréal, mais cette école était fréquentée par l'élite. Ce n'était quand même pas le goulag, s'était-il convaincu. Et Brandon serait à l'abri des disputes de ses parents.

Toute la soirée, Owen éprouva un sentiment d'inquiétude. Devait-il aviser Selma tout de suite qu'elle était sur la liste noire des motards?

Pour se changer les idées, il dépoussiéra les objets sur les étagères, dont certains avaient appartenu à Maurice Richard. Il avait connu le «Rocket» très jeune, après lui avoir écrit une lettre. Comme le célèbre numéro 9 lui

avait répondu, Owen lui en avait écrit d'autres. Un jour, beaucoup plus tard, il avait aidé Richard à se débarrasser d'un extorqueur, et, depuis, le hockeyeur lui donnait de temps à autre des souvenirs: une rondelle, deux bâtons et un chandail autographiés, des photos dédicacées. Il pouvait dire, mais il ne s'en vantait jamais, qu'il était un ami du Rocket.

Après l'époussetage, il laissa un message à Selma pour lui dire qu'il aimerait beaucoup aller manger avec elle vendredi soir.

OceanofPDF.com

Chapitre 8

Mercredi 23 octobre

Six heures dix. Le temps était frais et la route, quasi déserte. Le soleil n'était pas encore levé. Owen bâilla un bon coup, puis se rendit compte que la jauge d'essence était très basse. Il s'arrêta dans une station libre-service, fit le plein et, en allant payer à l'intérieur, il grimaça en voyant le visage souriant de Jean Bergeron à la une du *Journal de Montréal*. «Un haut gradé ripou se suicide», disait la manchette. Au-dessous, en médaillon, il vit sa propre photo à côté de celle de Tom: «L'étoile montante des Hells. Son frère, enquêteur du SPCUM, chargé de l'enquête.» Il rageait. Cet amalgame inciterait les gens à penser que ses liens du sang avec Tom engendraient un risque de corruption. Ou qu'il était, comme Bergeron, un ripou.

Il n'avait eu que très peu de contacts avec son frère depuis la fin de ses études collégiales. Il avait rompu tous les ponts dès que Tom s'était engagé dans des gangs de rue pour devenir cinq ans plus tard un homme riche et influent. Pourtant, Tom et lui avaient toujours été très proches jusqu'à la mort de leur mère. Owen avait alors dix-sept ans et Tom, trois de moins. Leur père avait vite rencontré une autre femme. Owen ne s'accordait pas avec elle et s'était placé en retrait, en proie à une certaine rébellion. Tom, par contre, l'adorait, et la belle-mère n'hésitait pas à afficher sa préférence.

À cette époque, Owen avait toujours son frère sur les talons. Après la mort de leur mère, il s'était mis à lui dire de s'occuper de ses affaires et d'arrêter de le suivre: «Tu es une vraie tache, toujours dans mes bottes!» Mais Tom se désespérait de ne plus pouvoir accompagner son frère le long

du canal Lachine, ni dans les rues de Saint-Henri, ni dans les gares de triage, à escalader les wagons comme ils le faisaient depuis leur plus jeune âge. Tom admirait l'aplomb d'Owen. Personne ne l'intimidait. Il dégageait une assurance et une force qui le faisaient craindre des plus endurcis du quartier.

Owen, lui, souhaitait maintenant rencontrer des filles, vivre sa vie d'adolescent et assumer son tempérament solitaire. Un jour d'été, alors qu'ils marchaient aux abords du canal, près du marché Atwater, Owen poussa son frère à l'eau. Tom ne savait pas nager. Il le laissa se débattre un peu, puis finit par plonger pour le ramener sur la berge. Pendant que Tom récupérait, hors d'haleine, l'écume à la bouche, Owen le prévint: «La prochaine fois, je te laisse couler.»

Ce jour-là, ils prirent des directions différentes: Owen marcha vers l'est en direction de la minoterie Five Roses, et Tom retourna à Pointe-Saint-Charles où il ne tarda pas à se faire de nouveaux amis peu recommandables. Très vite, il prit du muscle et se mit à grandir, jusqu'à devenir un colosse prêt à se défendre et à imposer sa force. Il commença par faire de petits cambriolages, puis s'adonna à la revente de drogue, à des tabassages à la solde des motards, et bientôt il devint tueur à gages. La police le soupçonnait de deux meurtres sans faille, qui lui rapportèrent vingt mille dollars et lui valurent le surnom de «Tomgun».

À vingt et un ans, Owen, lui, obtint un DEC en techniques policières et fit des stages à l'École nationale de police de Nicolet. Quand il revenait chez ses parents, il voyait bien que Tom, jeune homme sans instruction, menait un train de vie de riche. Il avait un appartement dans une tour du centre-ville, roulait en Porsche 911 et possédait deux Harley-Davidson. Les rares fois où ils se voyaient chez leur père, ils n'avaient rien d'autre à se raconter que des souvenirs d'enfance.

Owen sentait que son père et sa belle-mère admiraient la réussite financière de Tom plus que ses deux diplômes et il commença à espacer ses visites. Leur père, qui avait grandi dans Griffintown, avait participé à toutes sortes de combines dans sa jeunesse et ne semblait pas se formaliser de la provenance de la fortune de Tom. Chez les Irlandais du Sud-Ouest, la petite délinquance était pour certains un moyen de survie.

Depuis l'épisode du canal, Owen avait souvent ressenti de la culpabilité. Il se posait toujours la même question lancinante: «Si j'avais laissé Tom me suivre, serait-il devenu un meilleur être humain?» Il savait très bien qu'il ne pouvait y répondre, mais ses études de criminologie lui avaient appris que le milieu laisse son empreinte sur l'homme. Alors, pourquoi sur Tom et non sur lui? Lorsque son frère était retourné ce jour-là vers Pointe-Saint-Charles, les cartes étaient jouées.

— Pourquoi avez-vous choisi un autre chemin que celui de votre frère? lui avait demandé le psychologue.

— Je voulais avoir de l'autorité, porter un uniforme et un calibre .38 Smith & Wesson pour imposer la loi. Et je voulais être différent de mon frère, différent de mon père.

— L'avez-vous fait par opposition?

— Non, mais je savais que la vie allait de nouveau m'opposer à mon frère. Le jour où j'ai appris qu'il avait tué pour le compte des motards, qu'il vendait et distribuait de la drogue, il est devenu un ennemi.

— Vous n'avez pas l'impression que c'est la parabole de Caïn et Abel?

— Quoi? avait fait Owen. Même si je suis Irlandais, mes connaissances de la Bible sont limitées...

— Dans la Bible, Caïn tue son frère par jalousie.

— Ah ça... Je ne suis pas jaloux de Tom et je ne veux pas le tuer. Si je le coince, c'est parce qu'il n'aura pas respecté la loi. Je n'aurai aucun

problème à lui passer les menottes. Mais il reste mon frère. Mes sentiments sont partagés envers lui. C'est variable.

Le psychologue avait fait une pause, esquissé un sourire discret et demandé:

— Et si vous deviez tuer votre frère dans le cadre de votre travail?

— Je n'ai jamais envisagé cette perspective.

— En êtes-vous certain?

— Oui.

— Mais c'est pourtant réellement possible.

* * *

Six heures cinquante-sept. L'auto de la police de Sorel se déplaça pour laisser passer le Ford Explorer, puis reprit sa place. Au bout de la rue, une autre voiture de police bloquait l'entrée. Yelle et Guevara attendaient dans une auto banalisée. Owen se gara derrière eux. Oigny arriva deux minutes plus tard. Les voitures étaient en retrait. Le bungalow gris et blanc de Denis Viau ne payait pas de mine. Seules sa Mercedes-Benz argentée flambant neuve et sa Harley-Davidson étaient des signes de la richesse que confère l'appartenance au crime organisé. Le camion du Service d'identité judiciaire franchit le barrage.

— Je serais resté couché ce matin, dit Yelle.

— Tu vas voir, ça va te réveiller, railla Oigny.

Hayden s'assura que chacun portait son gilet pare-balles. D'un geste, il indiqua à Yelle et Guevara la marche à suivre.

— Yello et Che, vous allez couvrir derrière.

Les mandats dans une main, et l'autre posée sur la crosse de son pistolet, Hayden se dirigea avec Oigny vers la porte d'entrée. Yelle et Guevara, eux, passèrent sous l'abri de voiture.

Oigny sonna une fois, deux fois, trois fois. Un gros carillon style Westminster tintinnabulait. Hayden entendit blasphémer à l'intérieur. Il donna plusieurs autres coups de sonnette pour exaspérer le motard. Les jurons parvinrent encore plus distinctement à ses oreilles lorsqu'une ombre immense apparut derrière la fenêtre en verre dépoli de la porte. Celle-ci s'ouvrit violemment, et Viau reconnut tout de suite la visite. Ses yeux englués dévisagèrent les enquêteurs. Il portait bien son surnom de «Sauvage» à en juger par son visage bosselé par les bagarres, osseux et anguleux comme ceux des hommes primitifs. On aurait dit que la tête était plantée directement sur le tronc, sans cou apparent, tellement Viau était corpulent. Le visage boursoufflé, souligné de plis adipeux, encadré par ses longs cheveux noirs striés de gris, était tout fripé par la nuit trop courte.

— On se connaît, je crois, dit Hayden en brandissant les mandats. On assiste aux mêmes combats de boxe... Denis Viau?

— Oué, c'est moé. Quessé vous voulez?

Hayden le détailla.

— On a un mandat de perquisition.

— Voyons, câlce! Vous pouvez pas!

Viau sortit la tête par l'encadrement pour regarder les effectifs policiers dans la rue. Apparut une fille dans une nuisette noire, qui n'avait pas plus de dix-huit ans.

— Cé qui, Denis? demanda-t-elle d'une voix endormie.

Viau se retourna et hurla comme une bête:

— R'tourne dans chambre, toé, câlce!

— Il faudra vérifier l'âge de la petite, dit Hayden à son collègue.

— T'es en train de former des escortes? demanda Oigny à Viau.

Le dur à cuire répondit par un grognement. Hayden le dévisagea.

— Là, tu vas devoir nous laisser faire notre job. On va mettre un peu d'ordre dans tes affaires.

Hayden dit aux hommes du SIJ, qui venaient d'entrer dans la maison, de faire leur travail. Tout ce qui servirait à envoyer Viau à l'ombre pendant quelques semaines ou quelques mois de plus était à ramasser: drogue, cigarettes et armes illégales, joints dans les cendriers, toutes les notes manuscrites dans les poubelles, les ingrédients et le matériel qui pouvaient servir à fabriquer une bombe, etc. Même si Viau n'était pas connu pour ses talents d'artificier, il pouvait conserver chez lui des produits chimiques dangereux.

Après être allé ouvrir derrière à Yelle et Guevara, Oligny interpella la fille maintenant habillée qui se préparait à sortir furtivement.

— Hé! Comment tu t'appelles?

Elle s'immobilisa au bout du couloir.

— Audrey Paiement, répondit-elle, la lèvre chevrotante.

— As-tu une carte d'identité?

Elle sortit ses papiers de son sac à main. Oligny écarquilla les yeux.

— Seize ans! Biquette, qu'est-ce que tu fais ici?

— Je l'héberge, répliqua Viau. C'est ma nièce.

— Oui, oui, railla Oligny. T'es une famille d'accueil, maintenant. On va t'envoyer les enfants de la DPJ, si ça continue!

— Tu conteras ça au juge, dit Hayden en se réjouissant.

Pendant que les techniciens emportaient l'ordinateur et le disque dur externe de Viau, Yelle trouva un sac d'herbe entre deux matelas. Il y avait six onces environ, assez pour ajouter un chef d'accusation et procéder à l'arrestation de Viau. On chercha aussi le CD-ROM dont avait fait mention Bergeron dans son «testament», mais on ne le trouva pas. Il était à souhaiter que les renseignements soient dans l'ordinateur que le SIJ acheminerait au

service informatique du labo. Même si Viau était le trésorier du groupe criminel, il ne fallait pas s'attendre à trouver des colonnes de chiffres dans les fichiers, mais Hayden espérait découvrir des traces de la transaction entre lui et Bergeron.

Hayden alla aviser Viau qu'il était en état d'arrestation pour possession simple de cannabis et exploitation sexuelle d'une mineure. Viau se mit à protester et Hayden s'emporta.

— Ferme ta gueule et mets-toi contre le mur.

Voyant qu'il n'obéissait pas, Hayden répéta:

— Je viens de te dire de te mettre face au mur.

Lentement, Viau pivota, mais comme il prenait un temps fou à obtempérer à l'ordre de Hayden, ce dernier le plaqua contre le mur et, de sa jambe droite, écarta sans ménagement celles de l'homme. Il le fouilla, puis lui passa les menottes pendant qu'Oligny lui lisait ses droits. Viau se retourna. La frustration se lisait sur son visage.

— Ça fait mal de voir un de vos chums changer de bord?

Hayden serra davantage l'étreinte sur le nerf radial, comme il l'avait appris dans les cours de ninjutsu. Viau grimaça.

— C'est à toé que ça va faire mal. Je vais tout faire pour te garder en dedans, mon tabarnak!

— T'as le droit de parler ou de garder le silence, dit Oligny. Tu connais le refrain. Tout ce que tu vas dire pourra être retenu contre toi.

— Laisse-moé te dire que je vais appeler mon avocat. J'ai rien à me reprocher.

* * *

À dix heures trente-cinq, les enquêteurs rentrèrent au bercail. Quelques minutes après, Viau fut incarcéré sous bonne garde dans une cellule au sous-sol du poste de Place Versailles.

Dans le hall, Chalifour, qui semblait à cran, s'adressa aux journalistes lors d'un point de presse sur l'affaire Bergeron. Hayden eut juste le temps d'entendre un commentaire qui le concernait. Le patron, dans sa colère, parlait assez fort pour que son policier l'entende.

— J'ai lu ce matin dans un journal que je ne nommerai pas qu'on établit un lien entre l'affaire Bergeron, Owen Hayden et Tom Hayden. Je veux tout de suite rectifier quelque chose. Le lieutenant Hayden est propre, même si son frère est de l'autre bord de la clôture. J'ai la plus grande confiance en lui, et personne ici ne peut remettre en question son engagement. Y en a un qui a un casier judiciaire épais comme un roman et l'autre, un dossier vierge. Moi, si je décidais d'aller fouiller dans vos vies – je le ferai pas, ça m'intéresse pas pantoute –, je pourrais faire sortir ben des cochonneries du placard juste par association. Rien de plus facile.

Tous les journalistes voulurent poser leurs questions en même temps, comme des élèves dissipés. L'un d'eux réussit néanmoins à se faire entendre.

— Est-ce que Bergeron a mentionné d'autres personnes des forces de l'ordre qui auraient été achetées?

— Pas d'autres noms. Et on ne dévoilera rien de ce qu'il a dit.

En entrant dans son bureau, Hayden aperçut la note interne, qu'il lut attentivement.

«Je comprends l'admiration que vous aviez pour Bergeron avant les événements et la sympathie que vous pouvez ressentir, mais, dans le contexte actuel, il vaut mieux adopter un profil bas. Vous devez bien comprendre cette décision et la nécessité de ne pas la transgresser. Donc, voilà: vous ne pourrez pas assister à ses funérailles. Merci. Nous avons décidé de taire pour l'instant le fait que l'immeuble appartient à

Marc Hamel. La police est déjà dans le collimateur, n'en rajoutons pas.»

Malgré la bonne influence qu'avait exercée Jean Bergeron sur tous les policiers, il aurait les obsèques d'un paria, et Hayden s'en désola pour ses enfants. Cet homme s'était donné à la justice, et toute sa carrière s'écroulait, sans pitié. La famille aurait à porter la honte posthume d'un policier corrompu.

Cependant, Hayden était d'accord. Il fallait éviter de donner des munitions aux médias et surtout aux tribunes téléphoniques, ces usines d'équarrissage d'opinions, à l'affût chaque jour de pièces de viande avariée.

Si la SQ avait confié l'enquête sur l'affaire Bergeron au SPCUM, c'était par souci de transparence et parce qu'un service de police ne peut faire la lumière sur ses propres agissements. Hayden, de son côté, épluchait peu à peu les comptes de Bergeron. Des recoupements de transactions et des frais de déplacement indiquaient que Bergeron s'était rendu trois fois au Panama pendant que Viau s'y trouvait. La villa louée par Bergeron était à cent mètres de celle louée par un autre motard.

Yelle entra dans le bureau avec les relevés bancaires de Bergeron à la CIBC.

— Bergie était dans le rouge foncé. Il n'avait même plus de crédit. Zéro! Pas une cenne!

Hayden examina les documents avec Yelle. Il n'y avait aucune rentrée d'argent notable, à part sa paye du MSPQ qui ne couvrait jamais les dépenses mensuelles. Il fallait en conclure que Bergeron avait bénéficié d'argent liquide, ce qui n'était pas surprenant dans les circonstances. Il faudrait vérifier chez lui ou auprès de sa maîtresse ce qu'il en restait. «Sans doute pas grand-chose», pensa le lieutenant en songeant à la finalité de

l'affaire. La thèse se confirmait: cet argent avait servi à payer des dettes, notamment à la femme de Bergeron.

Che, qui était scotché à son ordinateur, se retourna vers eux.

— Ça y est, j'ai l'identité et les coordonnées de la maîtresse de Bergeron grâce aux relevés téléphoniques! Bergie communiquait régulièrement avec Julie Saint-Laurent.

— Excellent! On va aller la rencontrer. Ça prendrait un télémandat.

— J'appelle le juge.

Oigny rapporta un message de la section informatique du labo.

— Ils sont en train d'exploiter l'ordi de Viau et vont nous envoyer les fichiers d'ici la fin de la journée.

— Si l'Identité judiciaire n'a pas retrouvé le CD-ROM dont parle Bergeron, dit Hayden, c'est qu'il a été mis en lieu sûr. Ce sera difficile de mettre la main dessus. Par contre, vouloir corrompre un membre des forces de l'ordre et modifier le cours d'un procès par des moyens illégaux sont des crimes.

— Encore faut-il le prouver...

Viau avait, comme tous les membres en règle des Hells Angels, un lourd passé criminel. Il avait fait ses classes, des Vandales de Pointe-aux-Trembles jusqu'aux Hells. Cela allait de l'extorsion de fonds au cassage de jambes, en passant par les tentatives de meurtre – tatouage *filthy few*. Viau était monté en grade, jusqu'à devenir trésorier. C'est lui qui gérât les revenus du groupe.

Hayden décida de laisser poireauter Viau quelques heures dans sa cellule avant de l'interroger. Il rédigea le rapport sur le décès de Jean Bergeron. Cette situation était étrange pour lui. Tout ce qu'il savait du crime organisé, il l'avait d'abord appris de son mentor, et puis il était devenu à son tour un policier chevronné qui formait des jeunes comme Oli, Che et Yello. Comme

tout le monde, Hayden était atterré à la pensée que Bergeron soit tombé dans la corruption. Il était aussi déçu que personne à la SQ n'ait constaté que cet homme avait des problèmes. Le service d'aide aux employés avait encore une fois failli à la tâche. Bien des policiers n'étaient pas du genre à se confier. Il pouvait lui-même en témoigner: il avait mis un temps fou à demander de l'aide avant son divorce. Qu'un as enquêteur puisse finir sa carrière dans une telle disgrâce montrait bien la force du crime organisé et les moyens dont disposaient ces gens-là. Personne n'était à l'abri.

* * *

Alors que ses trois compagnons venaient de rencontrer plusieurs gars susceptibles de se joindre à l'opération Octopus, Hayden reçut un appel de Chalifour.

— Une dizaine de motards avec leurs patchs sont en train de dîner au resto, en bas. Je pense qu'ils ont pas aimé qu'on arrête Sauvage.

— Quoi?!

— Ils ont décidé de nous intimider. On va pas tolérer ça.

— Rien ne les empêche légalement de venir dîner à Place Versailles, mais ils ont du culot de le faire dans le contexte actuel, pesta Hayden. La bonne nouvelle, c'est qu'on peut refaire l'album, ramasser des preuves. Peux-tu envoyer l'IJ?

— Pourquoi?

— T'es au courant qu'on est passé de l'ABO des groupes sanguins à l'ADN, ironisa Hayden.

— Te suis pas, là...

— Y vont manger, y vont boire. On enverra les preuves au labo. On saura vite s'il y a des mandats contre eux.

— Excuse-moi, je suis pas vite aujourd'hui...

Owen se tourna vers ses collègues, concentrés devant leur écran.

— Venez, on va luncher. Les barbus sont venus nous faire une surprise.

Che se leva, prêt à en découdre. Yello feignit de se cracher dans les paumes, se frotta les mains. Oli gonfla à la blague ses biceps.

Owen sourit devant la témérité assumée de ses hommes. Il aimait leur sens de l'humour.

— On va ramasser des pièces à conviction pour le laboratoire de biologie. Ça va les décourager de revenir.

Les quatre enquêteurs apparurent dans l'aire de restauration, sûrs de leur autorité. Ils furent vite remarqués par les motards, lesquels appartenaient pour la plupart à un club-école: les Dark Knights. Ceux-ci faisaient le sale boulot, la distribution de drogue, l'intimidation et l'élimination de rivaux. Owen reconnut tout de même quelques visages du grand club, dont Jimmy «The Bridge» Stanton, six pieds deux pouces, le visage mangé de barbe, coiffé d'un bandana. Une autre équipe de policiers s'installa à deux tables des motards. Ils avaient créé le vide autour d'eux, et l'on sentait la nervosité ambiante.

Après avoir commandé leur repas – un pad thaï pour Guevara, un curry rouge pour Yell, un riz frit pour Hayden et un poulet Général Tao pour Oligny –, les quatre collègues allèrent s'attabler. Motards et policiers se regardaient maintenant en chiens de faïence. Un des bikers, particulièrement dégoûtant avec sa tignasse énorme, Marius «The Beast» Milot, régurgita sa nourriture dans son assiette en regardant les enquêteurs. Guevara l'applaudit avec ironie, et Hayden intervint:

— On ne réagit pas, ordonna-t-il.

Un des motards se leva pour aller jeter à la poubelle les restes de son repas. Il éructa en passant à côté d'eux.

— T'es prêt pour le concours de rots? lui demanda Oligny en le toisant.

Pour un peu, la bagarre aurait éclaté. Pendant ce temps, un photographe de l'Identité judiciaire croquait la scène. Quelqu'un ânonna trois fois le surnom d'Owen – «Bitch, Bitch, Bitch» –, ce qui déclencha des rires graveleux.

Robert «Malou» Malone, un gorille des Dark Knights, agita les coudes pour imiter un poulet.

— On peut penser que c'est le début d'une guerre psychologique très brutale, ironisa Che.

— Arrête, dit Yelle à Malone, tu vas pondre un œuf et te reproduire.

— Les gars, je vous ai dit de ne pas en rajouter.

Hayden savait que son frère était le stratège de Marc Hamel, le bras droit des opérations sur le terrain, l'adjudant général en matière de casse, le sergent d'armes. Tom Hayden décidait de la vie ou de la mort. Il n'exécutait pas, mais ordonnait les règlements de comptes. Sans doute avait-il quelque chose à voir dans ce dîner de cons. Hamel n'avait pas l'intelligence de diriger l'offensive que Tom menait depuis un an. Les Dark Knights et les Hells avaient amorcé une expansion qui ne s'arrêterait plus. Certains pensaient même que le règne de Hamel était menacé, mais la loyauté de Tom était telle que cette éventualité était improbable. Ce fidèle général savait rester à sa place.

Lorsque les motards furent partis, des techniciens de l'IJ récupérèrent les verres de styromousse pour y prélever de l'ADN. Même s'il fallait une bonne quantité de cellules pour établir un profil, on pouvait espérer en tirer quelque chose et faire comprendre aux motards qu'il y avait un prix à payer pour leurs hâbleries. Une fois les résultats intégrés dans la nouvelle Banque nationale de données génétiques, il serait intéressant de voir qui regretterait d'être venu manger à Place Versailles ce midi-là.

De retour au bureau, les enquêteurs prirent la mesure des rumeurs qui ne cessaient de s'amplifier à propos du lieutenant Bergeron. À la radio, sans cesse les mêmes propos. À la télé, les mêmes images en boucle. On voyait Bergeron, bien fringué, arpentant les couloirs du palais de justice. Défilaient aussi des images de Hamel lors d'un procès.

Chalifour les attendait dans la salle de conférence. Tiré à quatre épingles, le toupet ratissé pour masquer sa calvitie et rasé de près, il avait un air grave. Les nouveaux renseignements confidentiels dont il disposait n'avaient rien de réjouissant pour la réputation des policiers.

— Je viens de parler à Tousignant de la SQ. Bergeron lui a écrit une lettre d'adieu pour lui expliquer certains faits. Tousignant était au courant que Bergeron était ruiné, qu'il devait des milliers de dollars à son avocat pour les frais de divorce. Il ne payait plus son loyer ni sa voiture. Il avait perdu l'usage de sa carte de crédit. Sa femme réclamait la moitié de son fonds de pension, la moitié de son salaire, la moitié de la maison, la garde des trois enfants parce que, d'après elle, son mari était un père instable et agressif. À l'interne, la SQ a des renseignements qui recoupent les nôtres, et elle sait que c'est au Panama, lors d'un voyage tout inclus, il y a six mois, que Bergeron aurait rencontré Viau pour discuter d'un arrangement. Cinq cent mille dollars en échange d'informations pour aider Marc Hamel dans son procès. Bergeron avait fourni des noms d'indicateurs et de délateurs. L'un d'eux, Paul Bisson, s'est fait tuer entre-temps. Évidemment, il n'existe aucune preuve de cette rencontre, mais Bergeron dit avoir reçu en liquide deux cent cinquante mille dollars. Par la suite, les motards ont exigé plus de renseignements. Lui, il voulait l'autre quart de million qu'on lui avait promis. En retour, ses nouveaux amis voulaient avoir accès aux données numériques de la SQ. Ils l'ont menacé de le dénoncer. Bergeron est tombé dans une grosse déprime et il leur aurait transmis les conventions

collectives des policiers, celle de la SQ et la nôtre, ce qui leur permettait de connaître les limites de nos frais de repas, les pauses obligatoires, etc. Pour ne plus nous avoir dans les jambes, ils fréquentent maintenant des restaurants trop chers pour nous et ils ont l'esprit tranquille. Et avec tout ce qui se passe, la liste noire des Hells risque de s'allonger.

— Parle-t-il de sa maîtresse? demanda Hayden.

— Non, rien.

— Il voulait la protéger, c'est ce que je comprends.

Chalifour, en se grattant une plaque d'urticaire, se tourna vers Hayden.

— Je t'annonce que ton nom est sur une autre liste qui circule.

Un lourd silence plana. Hayden sentit où l'influence de son frère s'arrêtait dans cette opération de corruption et de menace contre le système. Tom n'était pas du genre à s'en prendre aux institutions de l'État, mais Hamel, un belliqueux sociopathe sans scrupules, oui. Hayden comprit que Marc Hamel, depuis sa libération, faisait un power trip démesuré et qu'il constituait un danger pour la sécurité nationale. Il voulait prouver qu'il était le plus fort, le plus futé. Tom avait dû appuyer cette décision, puisqu'il fallait l'unanimité.

— Il va falloir te protéger, dit le patron à Owen. Nous placerons des agents de sécurité devant la porte de ta maison.

— Je ne truste pas les agences de sécurité: les motards et la pègre ont des liens avec ces compagnies-là, du moins avec l'une d'elles, la plus grosse. Je préfère ne pas avoir de gardiens.

— J'y tiens. J'ai besoin de toi. C'est ça ou je te mute dans un autre service.

— Merde! pesta Owen.

— On pourrait dire aux policiers municipaux de Mont-Saint-Hilaire d'exercer une surveillance plus étroite de sa maison, sans qu'ils passent

vingt-quatre heures sur vingt-quatre dans ses culottes, suggéra Oligny.

— Les gars, si je perds votre chef, je vais passer dans le tordeur. Je veux que la résidence d'Owen soit surveillée. Que son fils soit protégé. Ça va brasser. On sent que ça peut sauter à tout moment. Comme il enquête sur la mort de Bergeron, je vais demander que la SQ nous réfère des agents de sécurité.

Hayden accepta la décision à contrecœur, heureux que deux de ses enfants soient à l'extérieur du pays.

— As-tu avisé M^e Flores qu'elle est sur la liste? demanda Hayden.

— Non, pas encore. Je te laisse t'en occuper.

Montréal était en train de devenir la Chicago du Nord. Des politiciens et des maires corrompus, des règlements de comptes, des meurtres, des tonnes de drogue sur le marché et des gens prêts à applaudir – lors d'un match de boxe – des hommes qui déclarent la guerre à la société. Mais c'était pareil dans les années vingt à l'époque d'Al Capone.

— Viau veut savoir quand il pourra sortir, demanda le patron.

— Quand ce sera le temps, on a vingt-quatre heures, répondit Hayden.

* * *

Le moment était venu d'aller rencontrer Julie Saint-Laurent. Il avait hâte de savoir dans quel état d'esprit était Bergeron ces derniers temps. Était-elle au courant de ses déboires financiers et de ses liens avec Viau? Il voulait aussi savoir pourquoi elle et Bergeron avaient cessé de se voir.

Alors qu'il s'apprêtait à sortir, Hayden aperçut Selma, sur un moniteur de la centrale, qui sortait d'une salle d'audience. Elle semblait avoir retrouvé son aplomb. Des journalistes se ruèrent sur elle.

— À la lumière des nouveaux événements, qu'avez-vous décidé de faire, maître Flores?

— Je réclame un nouveau procès. Il est clair qu’il y a eu de l’interférence. Nous le sentions, nous nous en doutions.

— Avez-vous demandé qu’on renvoie Marc Hamel en prison?

— Oui, le juge va mettre l’affaire en délibéré. Puisqu’il y aurait eu de la corruption du côté de la défense, M. Hamel devrait retourner en prison en attendant son nouveau procès.

Selma venait de lancer une bombe.

— Allez-vous déposer des accusations de corruption dans l’affaire Bergeron?

— Vous mélangez deux dossiers, mais ils finiront par se rejoindre.

— Et le juré corrompu?

— Il devra assumer sa responsabilité. Il est passible de dix ans de prison.

— Et votre loi antigang, ça avance?

— Demandez ça au ministre de la Sécurité publique. Je ne fais pas les lois, je les applique, répondit-elle avec fermeté.

Elle s’éloigna, laissant les oiseaux de proie voleter derrière elle.

* * *

Julie Saint-Laurent habitait le Plateau-Mont-Royal. Yelle avait découvert qu’elle avait déjà été arrêtée pour possession de cocaïne. Elle avait commencé jeune à faire le trottoir, puis avait fini par gagner sa vie comme danseuse.

Hayden se gara et marcha jusqu’à l’adresse de la femme, monta l’escalier jusqu’à l’étage et sonna pour la forme. Il trouva beaucoup de lettres entre les deux portes et des prospectus coincés dans la fente à courrier. Manifestement matière à s’inquiéter. Il se pencha à la fenêtre du salon, mais les rideaux étaient tirés. Il sortit son cellulaire et téléphona au bureau. Oligny répondit.

— Salut, Oli. Je suis devant la porte chez Julie Saint-Laurent. Elle n'est pas passée depuis un bon bout de temps. Il faudrait demander un mandat et l'intervention d'un serrurier.

OceanofPDF.com

Chapitre 9

Jeudi 24 octobre

Les analystes qui avaient examiné l'ordinateur de Viau n'avaient rien trouvé de compromettant. Rien qui pouvait le lier à Bergeron. Pas trop de viande en vue de l'interrogatoire. Ce que feu l'enquêteur de la SQ prétendait ne pouvait se corroborer que par des preuves circonstanciées. Bergeron avait bel et bien séjourné en même temps que Viau au Panama fin avril, début mai, à cent mètres de la villa du motard, mais cette preuve ne valait rien en cour. Pas d'échanges téléphoniques d'après les relevés des fournisseurs. Aucune trace de transaction monétaire. Rien. Tout ce qui restait pour inculper Viau était la présence d'une fille de seize ans dans sa maison et six onces de marijuana. Pendant que Hayden préparait l'interrogatoire, il se dit qu'il allait tout de même jouer la carte de l'enquêteur qui sait des choses et qui est prêt à se montrer clément si Viau collabore. Ce dernier avait exigé la présence de son avocat.

Comme Hayden le leur avait demandé, Yelle et Guevara arrivèrent avec les résultats de leur interrogatoire de la mineure, Audrey Paiement. Ils avaient aussi en main une affiche de Julie Saint-Laurent dans une tenue très sexy.

— Tu comprends pourquoi Bergie a perdu la tête..., railla Hayden.

— C'est ce qui est arrivé littéralement, pouffa Yelle.

Hayden s'en voulut: il n'avait pas eu l'intention de se moquer de Bergeron.

— Très jolie en photo, dit Guevara.

— Imagine en trois dimensions, opina Yelle.

Hayden retourna à ses notes, tourna les feuillets de son calepin à spirale.

— On sait qu'elle a travaillé jusque tout récemment comme danseuse, masseuse érotique et escorte, résuma-t-il.

— Il reste juste à la retrouver, dit Guevara.

Hayden se demanda si Julie Saint-Laurent avait pu servir à attirer Bergeron dans un piège. Baise à volonté, voyages, cocaïne, argent comptant, et puis le chantage avait commencé. Elle n'aurait été qu'un appât et se serait ensuite éclipmée. Il y avait aussi la version shakespearienne: Roméo Montaigu-Bergeron et Juliette Capulet-Saint-Laurent avaient fini par s'aimer...

Il s'extirpa de ses pensées.

— Je suis passé hier à l'appartement de Saint-Laurent. Elle semble être absente depuis un bout, à voir le courrier qui s'empile. Le mandat de perquisition n'est toujours pas rentré?

Hayden tourna la feuille de son carnet.

— Et qu'est-ce que vous avez appris sur Audrey Paiement?

— Elle est dans un centre jeunesse sous la responsabilité de la curatelle publique. Elle dit que Denis Viau est son oncle maternel.

— Avez-vous vérifié?

— Oui. Sa mère, Denise Viau-Paiement, est bel et bien la sœur du motard. Denis et Denise...

Yelle tendit à Hayden la transcription de l'interrogatoire. La jeune Paiement soutenait qu'elle n'avait jamais eu de relations sexuelles avec lui. Dans la déclaration sous serment transmise par l'avocat de Viau, la mère confirmait que son frère ne faisait qu'aider sa nièce et qu'il n'avait rien fait pour qu'elle le poursuive en justice.

Hayden hocha la tête, dépit.

— Tabarnak! Une prise de moins contre Viau.

Il vérifia les données du registre des entreprises du Québec fournies par Guevara. Denis Viau était à la tête d'une compagnie de fabrication d'emballages.

— Des emballages! s'esclaffa-t-il. Emballage de cadavres dans des sacs de couchage, hostie!

Ses hommes éclatèrent de rire. Il poursuivit la lecture de la fiche de renseignements. Les revenus déclarés du motard étaient de cent dix mille dollars. Bon an, mal an, aidé d'un comptable, il faisait ses mises à jour et payait son dû à l'impôt. Son entreprise, située à Verdun, salariait trois employés à temps plein.

— Je vais aller lui poser quelques questions avant la fin de la garde à vue et qu'on se fasse blâmer par un juge...

Vingt minutes plus tard, Denis Viau entra dans la pièce de bien mauvaise humeur. Il alla s'asseoir devant Hayden. Son avocat, qui l'accompagnait, incarnait une respectabilité de façade. En fait, il défendait des crapules comme Francesco Castagna père. Il ouvrit sa petite mallette noire, en sortit une tablette et un magnétophone, actionna son chronomètre. Il prenait trois cent cinquante dollars l'heure, disait-on, déplacement non compris. Il appuya sur la touche d'enregistrement du magnétophone en même temps que Hayden mit en marche le sien. Ce dernier lut d'une voix blanche les droits de l'accusé, puis planta son regard dans les yeux bovins du motard.

— Écoute, je suis prêt à passer l'éponge sur l'affaire de la mineure et des six onces de mari.

— Ces six onces appartiennent à la nièce de mon client. C'est la fille de sa sœur. Elle était venue passer la nuit chez lui parce qu'elle ne savait pas où aller dormir.

— Laissez-moi finir, maître. On sait, Viau, que t'as rencontré Bergeron au Panama et que tu lui as remis deux cent cinquante mille dollars.

Viau faisait non de la tête en regardant son avocat. Celui-ci dit:

— Mon client n'a jamais rencontré le policier Jean Bergeron.

— Pourquoi il ne le dit pas lui-même? Es-tu son double? ironisa Hayden.

— Je connais pas ce gars-là, dit Viau.

— Voyons, tout le monde connaît Jean Bergeron dans ton milieu.

— Je suis pas du genre à lire les nouvelles.

Hayden sentait l'agressivité de Viau monter comme la vapeur dans une bouilloire sur le feu. Avec son air acrimonieux, ses dents croches, ses yeux étroits sous des plis adipeux, il faisait peur. Il fallait être irresponsable pour laisser sa fille coucher chez un type de cette sorte.

L'avocat défendit son client:

— Il vous l'a dit, je vous l'ai dit. Il ne le connaît pas.

— Qu'est-ce qu'Audrey Paiement faisait chez toi en petite tenue à cette heure-là?

— On vient de vous le dire. C'est la nièce de mon client. Elle a décroché de l'école et a trouvé en son oncle Denis un confident.

Hayden éclata de rire.

— Vu la façon dont tu lui criais dessus hier, Sauvage, ta nièce ferait mieux de se chercher un autre confident...

— Mon client a été pris de court. La police qui fait un raid chez toi à sept heures du matin, c'est stressant.

— C'était pas un raid, mais une perquisition. Quel lien t'entretiens avec Audrey, Viau?

— C'est juste la nièce de mon client. Vous avez une nièce, lieutenant Hayden?

— Oui, mais elle se promène pas les fesses à l'air, le matin, chez moi... Vous accepteriez ça, maître?

— Vous ne les avez pas surpris dans des ébats, donc vous n'avez rien contre mon client.

Hayden planta de nouveau ses yeux dans ceux de Viau.

— Vous couchez ensemble, c'est clair.

— Pantoute. Ses parents sont d'accord qu'elle vienne à maison.

— C'est une insinuation malveillante de votre part, lieutenant Hayden.

L'enquêteur sentit une bouffée de chaleur l'envahir. Viau le regardait avec un air de contentement jouissif, tout glissait sur lui comme l'eau sur le dos d'un canard. Les bras croisés, il exhibait ses tatouages grossiers pour narguer Hayden. Celui-ci l'aurait rossé.

L'avocat reprit:

— Audrey était chez M. Viau de son propre chef. Son père, M. Paiement, est le beau-frère de mon client.

— Le dossier d'Audrey indique qu'elle est sous la responsabilité de la curatelle publique. Je ne suis pas sûr que ses parents veillent vraiment sur elle... Ils sont séparés. D'ailleurs, elle aurait dû être dans son centre jeunesse, pas chez Viau.

— Elle avait raté le couvre-feu, rétorqua l'avocat.

Hayden monta le ton.

— Je ne vous parle pas d'un couvre-feu manqué, mais d'une jeune fille sous curatelle qui se retrouve dans le lit d'un criminel.

— Auriez-vous préféré qu'elle passe la nuit dehors?

— C'est sûr que non, avec tous les gars comme lui qui traînent dans les rues, dit Hayden, en désignant Viau et en toisant l'avocat. Je vais donc soumettre au procureur un dossier de détournement de mineure et de

possession de drogue. Viau, je vais finir par faire le lien entre Bergeron et toi.

— Audrey avait acheté la marijuana. C'est à elle, non à mon client.

— On va vérifier. Dernière question, Viau: connais-tu Julie Saint-Laurent?

— Non.

— Pourtant, c'est une fille qui danse pour vous autres.

— Ça me dit rien.

— Pourtant, elle était au Panama en même temps que toi et Bergeron, fin avril... Même resort.

Viau éclata d'un rire niais.

— C'est grand, le Panama. Y a plein d'agences de voyages qui font des tours là-bas. Non, j'ai jamais rencontré cette fille-là.

Sur ce, Hayden appuya sur une commande de son magnétophone pour mettre fin à l'enregistrement et fit signe à Viau, qui le fixait de ses yeux arrogants, qu'il pouvait disposer en attendant la décision du substitut du procureur général.

— Comment ç'a été? demanda Yelle lorsque Hayden sortit de la salle d'interrogatoire.

— Rien que de la bullshit!

Hayden regagna son bureau où il aperçut enfin, tout chaud sorti du télécopieur, le mandat de perquisition. Il le prit, ressortit de son bureau et fit signe à Oligny de le suivre.

— Appelez un serrurier, Oli et moi, on va chez Saint-Laurent. Yelle et Che, montez le dossier contre Viau et préparez les chefs d'accusation et ce qu'il faudra remettre au substitut du procureur. L'enregistrement de l'interrogatoire est sur mon bureau. Et vérifiez auprès des douanes si Julie Saint-Laurent est à l'extérieur du pays.

* * *

Le soleil d'automne profita d'une trouée dans les nuages pour illuminer l'habitable. Le vent fouettait les arbres, qui balançaient leurs branches, tapissant de feuilles jaunes et rouges les trottoirs de Montréal. Celles qui étaient encore accrochées aux arbres semblaient électriques, allumées par un courant invisible. Hayden se rappela qu'il n'avait pas encore ratissé son terrain ni préparé sa maison pour la saison froide. Il n'avait pas non plus monté son abri d'auto, ni chaussé sa voiture de pneus d'hiver, ni commandé son bois de chauffage. Mais si la résidence était vendue prochainement, une corde de bois suffirait et serait une moindre perte.

Le serrurier les attendait dans sa fourgonnette, bien au chaud, en écoutant *Tell Her About It*, de Billy Joel. Hayden cogna sur la vitre de la portière et montra sa carte d'identité. L'homme descendit, prit son coffre et suivit Hayden. Oigny se trouvait déjà à l'étage, examinant la fente à lettres bourrée de courrier. Le serrurier s'installa, crocheta la serrure, et la porte s'ouvrit. Immédiatement, une forte odeur de litière envahit leurs narines.

— Vous pouvez disposer, dit Hayden. On va refermer. Merci.

— À qui j'envoie la facture?

Le lieutenant lui donna une carte et dit:

— Je la ferai suivre à la comptabilité.

* * *

L'intérieur était garni de meubles de style IKEA. Devant eux, un long couloir avec une grande arche à droite; un salon se prolongeait dans la salle à manger. Une cage à oiseaux était accrochée au linteau d'une seconde arche, qui séparait ces deux pièces. Ils marchèrent jusqu'à la cuisine. La porte arrière était déverrouillée. Ils revinrent dans le salon. Hayden examina la cage et vit qu'une perruche gisait, morte, sur la paille. Il ne restait ni eau ni nourriture.

Un faible geignement se fit entendre derrière eux. Ils se retournèrent et aperçurent dans un panier d'osier un chat noir tacheté de blanc, très affaibli. Ses yeux poissés de mucus s'ouvrirent à peine lorsque Oigny lui caressa la tête. Hayden alla dans la cuisine et trouva les deux écuelles vides. Il en remplit une d'eau et l'apporta au chat, mais celui-ci refusa de boire. Hayden versa le liquide dans sa main en coupe, et l'animal en lapa quelques gorgées.

— Oli, va voir s'il y a de la bouffe dans l'armoire.

Oigny rapporta un sac de croquettes, mais le chat refusa d'en manger.

— Laisse la nourriture à côté de lui, il va peut-être finir par se décider.

Les deux hommes retournèrent dans la cuisine pour examiner le contenu du réfrigérateur. La date de péremption de plusieurs produits était dépassée depuis une dizaine de jours. Il y avait une mousse verte sur la sauce tomate. Du steak haché noircissait. Oigny ouvrit le carton de lait et l'éloigna aussitôt de son nez.

— Ça sent pas bon!

— C'est le cas de le dire..., dit Hayden.

La chambre à coucher se trouvait derrière la cuisine. Ils y entrèrent. Le lit était défait, des vêtements traînaient par terre. Il y avait une valise dans la garde-robe, dont les portes étaient ouvertes. Dans un coin de la pièce, un espace de méditation: un coussin orange, des vases, un brûle-parfum, des bâtonnets d'encens, un bouddha. Sur un mur, une affiche représentant la roue du dharma. Hayden fouilla la garde-robe.

— Partie ou pas, on dirait qu'elle a pris du linge.

Oigny ouvrit les tiroirs d'une commode en pin.

— Habituellement, dit-il, une femme a plus de lingerie que ça.

Soudain, le téléphone sonna, et les deux hommes sursautèrent. L'appareil se trouvait sur une console, dans le couloir. Après trois coups, une voix

synthétique dit que la boîte vocale était pleine. Une lumière rouge clignotait. Hayden appuya sur une touche et ils écoutèrent quelques messages.

«Rappelle-moi, Julie, c'est Jean, c'est important.»

Bip!

«Julie, c'est Mona. Pourrais-tu me remplacer Aux sept samedi prochain? J'ai des noces. Tu serais ben fine. Je t'aime. Ciao!»

Bip!

Hayden griffonna dans son calepin le prénom Mona avec la mention «téléphone» suivie du chiffre «sept» et d'un point d'interrogation.

«Djou, c'est encore moi, Jeannou, appelle-moi s'il te plaît, il faut que je te parle. Ça va pas.»

Oigny et Hayden se regardèrent, impatients d'entendre la suite. Ils écoutèrent attentivement les autres messages:

«C'est Jean. Coudon, pourquoi tu réponds pas? T'es peut-être allée danser en région... Si tu prends tes messages, appelle-moi, j'en peux pu. Ces crisses-là, y vont me faire mal. Ç'a pas de bon sens le tort qu'y vont me faire. Il faudrait que tu leur parles. Je sais pu quoi faire.»

Bip!

«Madame Saint-Laurent, ici la secrétaire du dentiste. Vous aviez un rendez-vous hier et ne vous êtes pas présentée. Je vous appelle pour fixer un nouveau rendez-vous.»

Bip!

«[Long soupir.] Djou... [Gémissements.] Je pensais pas que tu me laisserais de même. Je suis inquiet. Pas de nouvelles de toi. Es-tu revenue de voyage? Moi, je suis fini. Il est trop tard. [Long soupir.]»

Il n'y avait pas d'autres messages de Bergeron.

— T'en penses quoi? demanda Oigny.

— Soit Julie Saint-Laurent est une ingrate, ce que je ne crois pas, soit elle a disparu de la circulation d’une façon imprévue ou involontaire. Elle n’aurait pas laissé crever ses animaux.

Oigny ouvrit le tiroir de la petite table du téléphone, sortit des bouts de papier, des comptes et des dépliants. Hayden vit un carton d’allumettes avec le chiffre sept. Il le prit et constata que le bar dont il était question dans le message de Mona s’appelait Aux sept péchés. Hayden se tourna vers Oigny en lui montrant sa trouvaille.

— C’est là qu’elle veut se faire remplacer. Il va falloir lui parler.

— Je m’occupe de faire le relevé des appels.

Sur le mur de la cuisine, Hayden remarqua des photos de voyage punaisées à un babillard. Sur l’une d’elles, on voyait un homme musclé sur la plage, en maillot de bain, portant des Ray-Ban Aviator à effet miroir.

— Regarde, c’est Bergie et Julie Saint-Laurent.

Hayden détacha la photo et lut la date écrite au verso: 6 mai 1996.

— Et qu’est-ce qu’on fait avec le chat? On appelle la SPCA?

— Je vais l’emmener à la ferme, répondit Oigny.

— T’es sûr?

— Ma femme va le soigner. On va voir si t’as neuf vies, toi, dit-il à l’animal en soulevant le panier d’osier souillé d’urine.

En sortant de l’appartement, Hayden aperçut la voisine du dessous qui rentrait chez elle avec ses sacs d’épicerie. Il alla lui poser quelques questions. Elle parut méfiante, mais Hayden présenta sa carte d’enquêteur de la police de Montréal.

— On cherche M^{me} Julie Saint-Laurent. Pouvez-vous nous dire quand vous l’avez vue pour la dernière fois?

— Je dirais il y a trois semaines, dit-elle avec un accent slave. Elle avait l’habitude de voyager, je la voyais souvent partir ou revenir en taxi avec ses

valises. Habituellement, quelqu'un venait s'occuper de son chat et de sa perruche.

— Avez-vous vu quelqu'un entrer dans son appartement depuis trois semaines?

— Je ne cherche pas à savoir ce qui se passe chez ma voisine, mais je n'ai rien entendu à part le chat qui miaulait.

Hayden la remercia et fit signe à Oligny de le suivre.

* * *

En voyant son maître sortir de la voiture, Bad l'accueillit comme tous les soirs. Il s'extirpa de sa niche, tira sur sa chaîne, jappa. Hayden alla le détacher. Le chien le suivit de près et, même une fois dans la maison, resta collé à lui. Tout en caressant son berger allemand, Hayden appuya sur le bouton d'écoute du répondeur téléphonique.

«Bonjour, papa, c'est Fiona! Je suis à Sydney! C'est magnifique et les Australiens sont très sympathiques. C'est le printemps, ici, ça fait drôle. Quand j'ai quitté la maison, les feuilles jaunes tombaient des arbres, et ici tout est en fleurs! C'est comme si j'avais sauté l'hiver! Il fait beau, mais pas trop chaud, autour de vingt-quatre degrés, et la mer est d'un bleu qui se confond avec le ciel. Bref, je suis aux anges et j'espère que tu vas bien. Je vais passer encore quelques jours ici et ensuite j'irai explorer le pays. Je te donnerai souvent des nouvelles. Tu salueras Patrick et Brandon. J'ai téléphoné à maman. Merci encore pour les sous. Bisous! Je t'aime!»

Il resta un instant à sourire, fier de sa fille, ému qu'elle puisse découvrir le monde.

Un peu nostalgique, il remplit l'écuelle du chien et se demanda ce que lui allait manger. L'intérieur du réfrigérateur n'offrait pas un panorama culinaire très invitant. Il restait un vestige de quiche lorraine qu'il mit au four.

Chapitre 10

Vendredi 25 octobre

Il était dix heures vingt-deux lorsque Hayden reçut un appel l'enjoignant de se rendre dans la rue Sicard, près du Stade olympique. Ben Harvey, le chef de l'Alliance des indépendants, devenue récemment les Rock Machine, venait d'être tué dans son véhicule, dans son allée de garage. Aussi bien dire qu'il s'agissait d'une déclaration de guerre.

Hayden prévint Oigny et ils partirent sur-le-champ.

* * *

La voiture longea le parc Maisonneuve et le Jardin botanique tout en draperies automnales. Le Stade, qui évoquait une cuvette de toilette, et sa tour penchée symbolisaient bien ce qu'était devenue la métropole: une ville croche qui battait des records de corruption et de criminalité. Le bâtiment lui-même avait coûté un milliard de dollars en raison de magouilles lors de sa construction. On racontait que les camions entraient vides sur le chantier et en ressortaient tout aussi vides. Les Jeux olympiques de 1976 s'étaient déroulés sans le mât ni le toit rétractable. Le bruit courait que la mafia y avait coulé des gens dans le béton. C'était sans doute pour cela qu'il se fissurait et que des morceaux tombaient du ciel, au péril des spectateurs.

Soudain, un message radio, la voix de Guevara:

— On a vérifié auprès des douanes, et Julie Saint-Laurent n'est pas à l'extérieur du pays. Elle serait rentrée il y a plusieurs jours par un vol atterrissant à Toronto.

— Allez interroger ses proches, ses parents, dit Hayden. Si ces gens-là ne peuvent pas vous dire où elle est, ce sera un dossier de disparition.

— OK.

Hayden se tourna vers Oligny.

— Et puis, le chat?

— Il a mangé! Les enfants s'en occupent. Je pense qu'il va se remettre tranquillement sur ses quatre pattes. Il est couché dans la paille avec les vaches. Au fait, ont-ils commencé à monter la garde devant chez toi?

— Si c'est le cas, je n'ai pas remarqué...

Ben Harvey habitait un bungalow dans l'ombre du Stade olympique. Un grand périmètre de sécurité avait été établi. La rue avait été fermée, la circulation, détournée, et l'on refoulait les curieux hors du cordon de police. Lorsque Hayden et Oligny arrivèrent sur la scène de crime, Mary Howard, une spécialiste des explosifs, examinait le dessous du véhicule. Un technicien du SIJ le photographiait sous tous les angles.

— Ç'a pété fort, conclut Hayden.

— Broyé comme dans un gros robot culinaire..., dit l'experte qui avait entendu la voix du lieutenant.

On n'avait pas encore sorti les restes humains du Toyota RAV4 dont l'intérieur était maculé de sang, de lambeaux de chair, d'esquilles mélangées à de la matière cervicale. On se préparait à déployer une grande toile sur le véhicule pour soustraire la scène aux regards.

Le vent glacial ne donnait pas envie d'être dehors. Hayden fourragea dans les poches de son manteau, enfila ses gants de laine noirs coupés aux jointures, ceux que Fiona lui avait offerts pour son anniversaire.

Oligny et lui jetèrent un regard à l'intérieur de la voiture. Hayden sourcilla. Un corps en charpie, déchiqueté, méconnaissable. Un œil, qui avait atterri sur le tableau de bord, semblait les regarder.

— J’ai jamais vu un *modus operandi* pareil chez les motards, dit Hayden. Il faut connaître les explosifs pour faire ça.

Une plateforme à roulettes sortit de sous le véhicule, et la tête bouclée de Mary Howard apparut :

— *A fucking pro did that.*

Les motards n’utilisaient habituellement pas cette méthode d’exécution, contrairement à la mafia. Étaient-ce les liens récents entre cette organisation criminelle et les Hells qui apportaient cette nouvelle façon de faire ?

— Un échange de compétences, ironisa Hayden.

L’assaut ne pouvait provenir que des Hells. Ben Harvey avait osé les défier en réorganisant les indépendants pour protéger leur territoire, l’île de Montréal, contre l’invasion ennemie du chapitre des Vikings. Tôt ou tard, il allait en payer le prix.

Les techniciens du SIJ étiquetaient les débris du véhicule répandus tout autour. C’est alors que Mary Howard se redressa. Petite, elle arrivait sous le menton de Hayden. Elle portait une tuque noire des Steelers de Pittsburgh sous laquelle jaillissait une masse de cheveux blonds bouclés, comme de petits ressorts. D’origine américaine, elle était venue s’installer au Québec après avoir rencontré une experte de la police scientifique dans un congrès.

Un débutant imberbe et sans voix, récemment diplômé en chimie, l’accompagnait. Howard lui donnait son cours accéléré tout en faisant tranquillement son travail, comme si de rien n’était.

Un policier s’approcha.

— Lieutenant Hayden, d’après la femme de Harvey, qui a tout vu, la voiture aurait explosé quand son mari a démarré le moteur. C’est tout ce qu’elle a pu nous dire. Elle a pété une crise de nerfs et a été envoyée à l’hôpital.

Hayden le remercia. Il faudrait attendre le rapport de Howard pour confirmer les dires de cette femme. L'explosion aurait aussi bien pu être déclenchée à distance.

Oigny alla vérifier s'il y avait des caméras de surveillance autour de la maison, mais à première vue il n'y en avait pas. Et, comme il n'y avait pas de commerces à proximité, on ne pouvait pas compter sur des vidéos qui auraient pu montrer le ou les poseurs de bombe en action ou le véhicule qu'ils avaient peut-être utilisé.

Hayden alla interroger les voisins, mais personne n'avait rien remarqué avant l'explosion qui avait fait trembler les maisons et voler en éclats quelques fenêtres, peu après neuf heures.

— Je pensais qu'un avion venait de s'écraser, lui dit une femme âgée.

— Il y avait beaucoup de va-et-vient dans cette maison-là, affirma un homme.

— On n'est plus en sécurité nulle part! lança une autre voisine.

— Des enfants auraient pu être tués, pesta un autre.

C'est alors qu'une dépanneuse arriva pour charger le véhicule et le transporter à Parthenais. Les techniciens du SIJ achevaient de recueillir les pièces à conviction. Mary Howard devrait par la suite déterminer la nature de l'explosion: type de charge, mécanisme de déclenchement, etc. Il serait alors possible de savoir qui chez les Hells était en mesure de préparer un tel cocktail.

Hayden, qui revenait de son enquête de voisinage, alla retrouver Oigny.

— Alors?

— Personne n'a rien vu, mais tout le monde a fait un gros saut.

Le RAV4 était lentement hissé sur la plateforme de la dépanneuse. Hayden n'ignorait pas qu'une guerre venait d'éclater et que la réplique n'allait pas tarder. Les Hells avaient ouvert un front contre le pouvoir en

place et contre un ennemi qui avait refusé de se soumettre au nouveau joug. Déjà, comme à Québec, des tenanciers de bar, qui refusaient de s'allier avec eux, se faisaient tabasser et seraient bientôt tués s'ils s'entêtaient. Tout en écrivant des notes dans son calepin, Hayden livrait le fruit de ses réflexions à Oligny.

— Ça, c'est comme franchir le Rubicon ou comme l'assassinat de l'archiduc Machin à Sarajevo...

— Qu'est-ce que tu racontes là?

— Ça va sauter partout. La guerre vient de commencer, mais on sait pas comment ça va finir.

Pourquoi les motards ouvraient-ils un second front? Cela semblait incompréhensible. Il y aurait des représailles, encore et encore. Cette guerre ouverte ressemblait plus à une décision de Marc Hamel qu'à une stratégie de Tom Hayden. Pendant l'incarcération du chef, les choses avaient été relativement paisibles. À titre de sergent d'armes, Tom Hayden s'était plutôt préoccupé d'intégrer la fortune des motards dans l'économie légale au lieu d'ordonner des séances de tabassage, mais le retour de Hamel semblait avoir changé la donne.

Malgré vingt ans d'expérience qui l'avaient endurci, Oligny ressentit un grand frisson remonter le long de sa colonne vertébrale en voyant l'homme déchiqueté devant lui. «En se levant ce matin, songea-t-il, ce gars-là ne se doutait pas qu'il finirait en steak haché.»

Être enquêteur dans l'escouade d'Owen Hayden ne procurait pas la même satisfaction que de travailler dans la Section des crimes contre la personne, où les enquêteurs étaient obsédés par la traque de meurtriers qui avaient attenté à la vie d'individus innocents. Hayden et ses hommes, eux, étaient chargés la plupart du temps d'élucider des règlements de comptes comme celui-là, impliquant des gens au casier judiciaire bien garni, qui n'étaient

que très rarement jugés. On éprouvait peu de compassion pour les victimes, souvent des crapules et des criminels. Contrairement à certains de leurs collègues qui, après des mois de travail, voire des années, voyaient une enquête se conclure par des accusations formelles qui apportaient de la consolation aux proches des victimes et inspiraient aux policiers la fierté du devoir accompli, Hayden et ses hommes ne pouvaient pas brandir de la même manière le poing triomphant de la justice.

* * *

Hayden et Oigny rentrèrent à la centrale de Place Versailles où une bonne nouvelle les attendait. Yelle et Guevara étaient en verve: les analyses des verres de styromousse et des bouts de cigarettes avaient permis d'associer deux motards à des crimes graves. L'un d'eux, membre des Dark Knights, Jerry «Cercueil» Robillard, était recherché pour agression sexuelle avec une arme de poing; et un autre, René «Nez» Cyr, pour voies de fait. Des mandats d'arrêt avaient été lancés par la Sûreté du Québec, qui traitait ces dossiers.

Yelle s'amusa à imiter un poulet pour se moquer de Jerry Robillard, et les enquêteurs se firent des *high fives*.

— Vous vous rendez compte? Pognés à cause de verres de styromousse! Ah! l'ADN! s'émerveilla Guevara.

— Les médias ont été avertis? demanda Hayden.

— Oui, tu te doutes bien que Chalifour les a aussitôt prévenus.

Hayden éprouva un sentiment de satisfaction. Les motards ne viendraient plus les défier sur leur lieu de travail. Il fallait leur faire une guerre de tous les instants, une guerre psychologique sur laquelle le lieutenant comptait pour les rendre encore plus méfiants à l'égard des policiers. Lorsqu'ils verraient à la une des journaux que leurs actes s'étaient retournés contre

eux, ils y réfléchiraient à deux fois avant de revenir sur le territoire des forces de l'ordre.

En début d'après-midi, Mary Howard téléphona à Hayden pour confirmer que la bombe avait bien été actionnée par le démarreur du RAV4. Il s'agissait d'un mécanisme assez ingénieux, précisa-t-elle.

— Merci, dit Hayden. Nous allons examiner nos dossiers pour tenter de découvrir quel génie aurait pu faire ça.

Après que le lieutenant eut raccroché, Oligny lui lança:

— Tu diras au génie de m'appeler, j'aurais un puits artésien à creuser dans le roc!

Hayden s'esclaffa.

— Je lui demanderai son tarif...

À ces mots, Hayden pivota sur sa chaise et regarda Yelle et Guevara penchés sur leurs ordinateurs.

— Avez-vous pu parler à des proches de Julie Saint-Laurent?

— Ses parents vivent à Sept-Îles, répondit Yelle. Ils n'ont pas eu de nouvelles d'elle depuis six mois. Elle n'a pas l'air d'avoir de bonnes relations avec eux.

Hayden sortit son carnet, le feuilleta et finit par retrouver le nom qu'il avait oublié.

— Une certaine Mona a laissé un message sur le répondeur de Julie Saint-Laurent. Elle lui demandait de la remplacer un samedi dans un bar de danseuses du centre-ville.

Salvatore Montanero, le chaînon entre les escouades antimotards et antimafia, s'approcha avec un communiqué de la Police provinciale de l'Ontario.

— Comme on le pensait, dit-il, Vargas est arrivé à Toronto hier matin. Il aurait été vu avec Bradley Ferguson et des Siciliens que la mafia de

Montréal souhaite mettre à la place des Calabrais. On n'a pas d'écoutes électroniques, mais, à première vue, la GRC craint que ce soit le début d'une guerre.

Hayden prit la feuille que lui tendait Montanero.

— Est-ce que les Calabrais se doutent de quelque chose?

— D'après la GRC, non, ils ne sont pas au courant des ambitions des Siciliens.

— Je regarde ça.

Puis, se tournant vers Guevara:

— Peux-tu vérifier si on a rapporté des vols d'explosifs?

— Oui, chef!

En fouillant dans les fichiers des Hells, dont plusieurs avaient été constitués par Bergeron, Hayden fit une découverte intéressante. En tapant dans le moteur de recherche les mots «bombe», «dynamite» et «Hells Angels», il vit apparaître plusieurs fois le nom de Jesse «Molosse» Morel. Ce dernier avait travaillé dans les mines en Abitibi. Onze ans plus tôt, on l'avait soupçonné d'avoir fabriqué une bombe qui avait détruit le local des Apaches. Hayden pivota sur sa chaise.

— Venez voir ça, les gars! Morel a été artificier dans une compagnie minière et à la carrière Miron. Il aurait aussi fait sauter un bar de Québec, mais sans faire de victimes. Il aurait pu se procurer des explosifs et il sait comment ça marche.

— On a son adresse? demanda Guevara.

— Il est recherché par la police fédérale et coulerait de beaux jours dans le Sud. Il a de très bons contacts avec le cartel colombien.

— Il faut aviser les services frontaliers américains et canadiens, dit Yelle.

— Tu t'occupes de ça. Si jamais ce gars-là est ici, je veux qu'on resserre le filet.

En fin de journée, Hayden apprit que les Hells se réuniraient trois jours plus tard dans l'église de Rougemont pour le service funèbre d'un de leurs membres, Paul «Pompon» Pomerleau.

— Pomerleau est mort d'une crise de cœur.

— Il en avait un? railla Oligny.

— Oli, on va à Rougemont lundi! C'est le temps de refaire l'album de famille. On demandera à des patrouilleurs de faire des vérifications: permis de conduire, immatriculations, modifications illégales de motos, décibels des pots d'échappement, etc.

— T'es sûr que tu veux qu'on fasse ça pendant des funérailles?

— Je m'en contrecrise. On est en guerre.

— Comme tu veux.

— Et on sait jamais... On va peut-être y voir Jesse Morel.

Sur ce, Yelle pivota sur sa chaise et annonça:

— L'agence des douanes confirme que Julie Saint-Laurent est rentrée au pays à la mi-octobre. Elle est allée à trois reprises au Panama ces six derniers mois pour des séjours d'une à deux semaines. Le premier a eu lieu fin avril, le deuxième début mai et le dernier, début octobre. Ils coïncident avec ceux de Jean Bergeron. Ils sont partis en même temps et revenus ensemble lors des deux premiers voyages.

— Super boulot!

La journée se termina par une discussion sur les bières artisanales. Il était temps d'aller en déboucher une, conclut Hayden en saluant ses collègues.

Dans les bulletins de nouvelles, on montrait les restes du Toyota RAV4, et les journalistes associaient directement les Hells à la mort de Ben Harvey. «Première victime d'une guerre à venir?» se demanda le journaliste de TVA. Les images étaient déconseillées aux jeunes enfants, prévint la

lectrice du *Téléjournal*. Le mot qui revenait le plus souvent dans les médias était «représailles».

* * *

Avant d'aller souper chez Selma pour entamer le week-end, Hayden passa au centre-ville. Il s'arrêta dans une succursale de la SAQ pour acheter un bon pinot noir, puis se rendit Aux sept péchés.

Au milieu du cabaret, une scène en inox avec trois poteaux, ceinturée d'un comptoir en contrebas. Tout autour, des chaises en métal avec sièges de moleskine. D'immenses sofas rouges capitonnés, cloutés, en forme de fer à cheval, longeaient le mur donnant sur la rue. Une chaîne interdisait de s'y asseoir. C'était une section VIP. Des miroirs avaient été fixés aux fenêtres pour que les clients puissent regarder les filles sous différents angles. Au plafond étaient accrochées des bannières des Canadiens de Montréal.

Trois danseuses faisaient de la *pole dance*, les jambes souples bien enlacées autour du poteau, sur *Dancing in the Dark*, de Springsteen, qui se fondit dans *Rebel Yell*, de Billy Idol.

Lorsque Hayden entra, des regards se tournèrent vers lui. Il reconnut quelques caïds, des capos, de jeunes *picciotti* qui fréquentaient ce haut lieu de la pègre. Ici, les feuilles de route criminelles étaient des autoroutes à péage très payantes.

Hayden alla s'asseoir au bar. Aussitôt, la barmaid au décolleté plongeant s'approcha.

— Tu bois quoi, mon pit?

— Une Guinness.

Elle fit couler la boisson noire dans un verre, ôta la mousse excédante avec un bâtonnet et déposa la bière devant lui.

— Cinq piasses vingt-cinq.

Il lui donna sept dollars.

Elle le remercia. Il lui fit signe de venir près de lui et, au milieu de la musique trop forte, il lui demanda si Mona dansait ce soir. Elle sourit et désigna une belle grande brune qui se déhanchait sur *Rebel Yell*. Ses seins refaits, presque fixes dans les mouvements de la danse, étaient d'une plastique parfaite. Sa longue jambe droite se tendit parallèlement au poteau, et son regard lança des appels au désir. Hayden alla s'attabler près de la scène.

Lorsque Mona se rendit compte que ce gaillard l'observait avec intérêt, elle se mit à lui lancer des œillades. Elle s'approcha de Hayden, se tordit comme un serpent sur une branche, se pencha vers lui. Il tira sur l'élastique de sa culotte pour y glisser un billet de dix dollars. Elle se redressa en lui soufflant un baiser. Il lui fit signe du pouce qu'il souhaitait la voir dans un des isoloirs, et elle lui fit un clin d'œil.

Les haut-parleurs crachèrent *She Sells Sanctuary*, du groupe The Cult. Lorsque Mona sortit de scène, Hayden se leva pour la suivre. Une fois dans l'isoloir, il sortit un billet de vingt dollars qui ferait office d'assignation à comparaître. Elle commença à le caresser, mais il lui fit comprendre que ce n'était pas nécessaire.

— Je viens pas pour ça. Je suis enquêteur pour la police de Montréal.

À ces mots, elle recula.

— Je viens au sujet de Julie Saint-Laurent.

— Écoute, c'est pas la place! Si mes patrons se rendent compte que je parle à un policier, je vais être dans marde, câlice!

— J'enquête sur la disparition de ta copine. Je sais qu'elle était supposée te remplacer un samedi.

— Comment ça vous savez ça?

— C'est ma job de le savoir. J'ai entendu ton message sur son répondeur.

— Elle m’a jamais rappelée. On n’a pas de nouvelles. Les filles pensent qu’elle est partie danser en région.

Hayden lui tendit le billet de banque, mais elle le refusa.

— Écoute, je peux demander un mandat pour te parler ou tu peux le faire volontairement. Je veux retrouver Julie.

Elle réfléchit un moment, puis dit:

— J’ai un break à huit heures. Viens me rejoindre au Tim Hortons à deux coins de rue d’ici.

— OK, merci.

Owen alla finir sa bière au bar, puis sortit de l’établissement sans regarder personne. Dans la rue Stanley, au milieu des tours, il ouvrit son portable. La voix enjouée de Selma le rassura.

— Selma, je vais être en retard d’une bonne heure. J’ai encore du travail.

* * *

Hayden revint avec deux cafés noirs qu’il déposa sur la table. Les néons agressifs du Tim Hortons faisaient mal aux yeux et révélaient sous un éclairage cru tous les défauts que le maquillage ne cachait pas. Mona reniflait et avait les ailes du nez légèrement rougies. Il se doutait bien de ce qu’elle consommait. Il la trouva jolie avec ses lèvres ourlées, ses grands yeux verts et son visage tout en finesse. Elle portait un perçage, une petite boule en or au bout de la langue.

— J’ai dix minutes pour toi, fais ça vite.

Hayden sourit de se faire apostropher de cette façon.

— Quand as-tu vu Julie pour la dernière fois?

— Ça fait au moins trois semaines.

— C’est une amie?

Elle balançait la tête, hésitante.

— Oui... Une copine de travail que j’aime bien.

— Tu sais qu’elle fréquentait Jean Bergeron?

La question sembla surprendre Mona. Elle aspira un peu de café du bout des lèvres, souffla dessus.

— Oui, elle me l’avait dit. Mais elle restait discrète.

— Tu sais que Bergeron est... enfin... était un enquêteur?

— Oui. Je l’ai lu dans les journaux, mais Julie me l’avait dit.

— Sais-tu si Julie l’aimait?

Elle réfléchit un instant et dit:

— Au début, non, mais elle a fini par s’attacher à lui.

— Pourquoi pas au début?

— Je sais pas si je devrais te dire ça.

Elle hocha la tête, ne cacha pas son malaise, détourna le regard. Hayden cogna délicatement sur la table pour capter son attention.

— Mona, si tu veux que je retrouve ta copine, aide-moi.

Elle fixa ses grands yeux tigrés sur lui.

— Ils ont fini par avoir du plaisir ensemble.

— Vraiment?

— Oui. Ce n’était plus du fake...

— C’est Bergeron qui l’avait appelée comme escorte?

— ...

Mona s’était soudainement murée dans le silence, comme si elle craignait de trop en dire. Hayden connaissait cette réaction. Il approcha son visage du sien.

— Qui lui a demandé ça?

— Ça, je peux pas te le dire. Je sais pas. C’est toi qui es payé pour le savoir comme tu dis.

Il sentait qu’elle lui cachait une information importante.

— Ils ont fait des voyages ensemble?

— Ils sont allés au Panama une couple de fois. Trois ou quatre fois.

— Est-ce qu'elle avait peur de ce qu'elle faisait?

Après avoir entendu ces mots, Mona prit une petite gorgée de café avant de dire:

— Elle se demandait si elle pourrait...

— Si elle pourrait...?

— Sortir pour de vrai avec un policier. Ça se fait pas dans le milieu.

— T'a-t-elle dit que Bergeron avait été acheté?

Elle cilla, puis fit oui de la tête.

— Aucune idée où elle pourrait être?

— Non.

— Et entre vous, les danseuses, qu'est-ce que vous vous dites?

Longue pause. Mona tripotait le bâtonnet de plastique, le tordait dans tous les sens.

— On se demande toutes ce qui lui est arrivé.

— Elle consommait?

— Un peu.

— Des dettes de drogue?

— Je pense pas.

— Sais-tu si Bergeron s'était mis à consommer?

— Aucune idée.

— As-tu eu l'occasion de les voir ensemble, tous les deux?

— Oui, je les ai croisés une fois à l'épicerie. Ils avaient l'air amoureux, très olé olé.

— C'était quand?

— En juin dernier. Ils étaient tout bronzés. Ils revenaient de voyage. C'était tout nouveau, tout beau!

— Considères-tu Julie comme une fille honnête?

— Oui, elle ferait pas de mal à une mouche... Elle est bouddhiste et elle a toujours de bons mots pour tout le monde.

— Serait-elle du genre à se laisser manipuler?

Mona regarda le plafond pour réfléchir longuement à la question.

— Oui ou non, demanda Hayden.

— Oui, par naïveté.

Elle regarda l'heure, ramassa son sac à main.

— Il faut que je retourne là-bas.

Il lui tendit sa carte.

— Es-tu fou, toé? Penses-tu que je vais garder ça su' moé!

L'enquêteur écrivit son numéro sur un bout de napperon en papier et le lui remit.

— Si jamais il te revient autre chose qui pourrait m'aider à retrouver Julie, tu m'appelles. C'est mon dossier. Je veux savoir ce qui lui est arrivé. On est inquiets.

Elle prit le bout de papier, ne répondit ni oui ni non, se contentant de dire:

— J'espère que vous la retrouverez.

Hayden fit oui de la tête, se persuadant lui-même qu'il avait encore une chance de retrouver Julie Saint-Laurent saine et sauve.

Chapitre 11

Il n'était pas très loin de chez Selma, et le trafic était léger. Il prit le boulevard René-Lévesque, tourna à droite dans la rue University, longea Griffintown, où il avait grandi, avec ses usines et ses cheminées, s'engagea sur l'autoroute Bonaventure et, peu après le bassin Peel et les élévateurs à grains, sortit sur l'avenue Pierre-Dupuy. Il regarda sa montre. Il avait dit à Selma qu'il serait en retard d'une bonne heure, et il avait calculé juste.

Selma vivait à la Cité-du-Havre. Elle avait acheté une copropriété dans le célèbre Habitat 67, œuvre emblématique de la ville de Montréal. De loin, cet étrange amoncellement de cubes ressemblait à trois immenses dunes. Il avait lu que plusieurs vedettes habitaient là, mais il n'en avait encore jamais croisé une seule. Il appuya sur le bouton de l'interphone, et quelques secondes plus tard la porte se déverrouilla. Il s'engouffra dans l'ascenseur.

Déjà, sur le palier, il entendait les cuivres d'une salsa. Sur sa porte, Selma avait scotché une note sur laquelle elle avait écrit «Entre» et dessiné un cœur. Il entra. Fatima, le derrière tout frétilant, s'approcha pour le sentir. Owen se pencha pour lui caresser la tête jusqu'au museau, ce qui valut quelques coups de langue à l'enquêteur. La vue sur les gratte-ciels illuminés de Montréal était magnifique. Le gyrophare, au sommet de l'immeuble cruciforme de la Place Ville Marie, éclairait la métropole comme si elle était une vedette de cinéma. Dans le ciel, au loin, un avion descendait sur l'aéroport.

— Sel, tu es là?

Pas de réponse. On se serait cru à Cuba avec cette musique chaude et rythmée qui envahissait l'appartement. Selma n'était pas dans la cuisine ni

dans le salon. Il sourit en regardant l'escalier en colimaçon.

Il monta sans faire de bruit et se dirigea sans hésiter vers la chambre. La porte était entrouverte. Il la poussa. La pièce était à peine éclairée par les lumières de la ville. Selma était couchée sur le ventre, presque nue. Il avait l'impression que ses hanches luisaient. Il la regarda longuement, la désira. Il parcourut la géographie de son corps. Il sentit le sien aimanté, électrisé, galvanisé. Owen se dévêtit lentement sans perdre de vue les courbes voluptueuses et les volumes parfaits du corps de Selma, sa longue chevelure noire. Il se glissa sur le lit en douceur. Son sexe dur, tendu comme un point d'exclamation. Il se pencha sur la nuque de Selma, qui tressaillit en sentant son souffle frais. Ses mains effleurèrent son cou, ses épaules, son dos. Il caressa la chute des reins. Il l'entendit gémir et murmurer son prénom. Une odeur de cèdre rouge se dégageait de sa chevelure. Il lécha ses jambes jusqu'aux mollets et remonta lentement, mordillant ses cuisses près des fesses qu'il frôla du bout des doigts et se mit à pétrir des deux mains. Il sentait le corps de Selma frissonner. Il s'allongea sur elle. Elle soupira, tremblota, geignit de plaisir. Son corps épousait les courbes de Selma. Il ferma les yeux pour goûter au bonheur. Les percussions, le piano, la trompette, la basse et les voix ensoleillées donnaient le rythme. Ses mains frôlèrent ses hanches, ses doigts touchèrent l'élastique de son slip qu'il fit glisser le long de ses jambes. Elle se cambra et tourna la tête, sortit la langue, et il l'éperonna de la sienne avec lenteur. Il la retourna doucement. Il vit enfin son visage. Qu'elle était belle! Fraîche comme une mangue mûre. Ses lèvres ourlées comme un fruit tendre et charnu s'avancant vers les siennes. Ils s'embrassèrent longtemps. Elle se redressa, lui sourit. Un sourire tout en longueur, en langueur. Elle le regarda intensément dans les yeux. Elle saisit son sexe. Il palpa ses seins ronds et chauds. Il toucha les

mamelons durcis par le désir. Elle lui chuchota à l'oreille: «*Eu amo você.*» Il hissa lentement son sexe dans son couloir de soie.

* * *

Vers minuit, ils descendirent déguster les tapas que Selma avait préparées. La silhouette de Montréal était leur toile de fond. En discutant de tout et de rien, Owen évoqua la vente de sa maison. Sans hésiter, Selma l'invita à venir vivre chez elle. Elle lui proposa même que Brandon prenne la chambre qui lui servait de bureau lorsque Owen lui annonça qu'il voulait sortir son fils du pensionnat.

— Je peux déplacer mon bureau dans le salon.

— Merci. Je vais y penser.

Owen était sensible à cette proposition si spontanée et généreuse, mais craignait que Selma veuille de nouveau aborder ce qui avait mis fin une première fois à leur relation. À l'époque, Selma lui avait parlé de son désir d'avoir un enfant. Après avoir évité la question, Owen avait dû lui avouer que ce n'était pas envisageable pour lui. «Non négociable», avait-il dit. Il avait déjà trois enfants, et son impression d'avoir raté leur éducation le tenaillait trop pour qu'il recommence, même avec elle. Mais leurs retrouvailles s'étaient faites sur des bases plus claires. Il était divorcé et avait repris un certain contrôle sur sa vie. Il voulait maintenir le cap.

— Si notre projet se concrétise, nous aurons la vie pas mal plus facile dans notre travail.

— J'aimerais vraiment qu'on puisse changer les choses, Selma.

— Tu sembles en douter.

— Oui. Le système est lourd.

Depuis quelques semaines, ils caressaient un projet important. C'était en fait l'idée de Selma, mais à laquelle Owen ajoutait les siennes en tant que praticien. L'objectif était de modifier le Code criminel pour attaquer plus

efficacement les gangs. Selma avait déjà déposé un mémoire qui avait été salué par l'opposition officielle à Ottawa et très bien reçu à Québec: elle préconisait l'interdiction d'exhiber les couleurs de tout gang criminel, l'imposition de peines plus sévères, l'obligation pour les prévenus lors d'un procès de justifier la provenance de leurs biens eu égard à leurs revenus légaux, etc. Elle voulait que l'on puisse expédier à l'ombre les individus qui déclarent des revenus de quatre-vingt-dix mille dollars, mais qui possèdent des biens mobiliers et immobiliers d'une valeur de plusieurs millions. Elle recommandait aussi la formation d'une escouade mixte, c'est-à-dire dont les membres seraient issus de plusieurs corps de police, qui mettraient en commun leurs informations. Voilà pourquoi M^e Flores était dans la ligne de mire des motards et de la pègre. Elle avait une idée en tête, freiner les gangs criminels, et elle y croyait d'autant plus que les appuis politiques à Québec commençaient à se multiplier. Comme la justice pénale relevait du gouvernement fédéral, il fallait aussi convaincre la Chambre des communes, à Ottawa, de modifier son Code criminel, ce qui exigeait beaucoup de patience et de doigté.

Selma avait remis son projet de loi au député de sa circonscription pour qu'il le dépose à l'Assemblée nationale du Québec. Lentement s'imposait l'idée de la nécessité d'une loi antigang, mais dans le contexte tendu qui faisait suite à la libération de Marc Hamel, cette démarche serait considérée comme une agression, de l'huile sur le feu.

Le charisme de Selma séduisait le public, les journalistes et les juges aimaient son franc-parler, et elle avait été courtisée par des partis politiques, fédéralistes et indépendantistes, de gauche et de droite, auxquels elle avait opposé un refus catégorique.

Chapitre 12

Samedi 26 octobre

Hayden fut tiré brusquement du sommeil. Ses paupières peinaient à se décoller. Il se retourna dans son lit pour regarder le réveil numérique. Les chiffres lumineux étaient flous. On frappait à la porte vigoureusement, on sonnait. Ses yeux finirent par distinguer l'heure: sept heures trente-neuf. Il ne se sentait pas rassuré. Il sortit son Glock du holster accroché au valet de nuit, enfila son jeans en vitesse. On cogna encore plus fort. En débouchant du couloir, il reconnut Oligny derrière la fenêtre. Il sut tout de suite, à la tête de son collègue, qu'il s'était passé quelque chose de grave. La nouvelle tomba comme un coup de masse sur sa tête.

— Une femme qui promenait son chien devant l'immeuble de Selma a été tuée!

— Merde! J'étais justement chez elle hier soir! Je suis rentré dormir ici parce qu'elle se lève tôt même le week-end, mais vu l'heure à laquelle je suis parti, elle a dû rester au lit un peu plus longtemps que prévu...

— La femme n'a pas d'antécédents criminels, mais écoute bien ça: elle a à peu près le même âge que Selma, un chien qui ressemble à celui de Selma et qu'elle promène tôt le matin, comme le fait Selma...

— Où est-elle? Où est Selma? Il faut augmenter sa protection.

— Peut-être qu'ils savaient ce qu'ils faisaient et que c'est un avertissement.

— Je pense pas. Ils ont gaffé.

Owen s'en voulait de ne pas avoir dit à Selma qu'elle était sur une liste noire. Il avait manqué à son devoir, mais il n'avait pas voulu la perturber à la fin d'une semaine difficile. Sur ce, le téléphone sonna.

— Je suis en sécurité, dit-elle. Les enquêteurs sont ici, et il y a un policier en haut et un en bas qui montent la garde.

— J'aurais dû rester... À quelle heure es-tu sortie avec Fatima?

— Une heure plus tard que d'habitude. Ça va, ça va, *meu amor*.

— Qui s'occupe du dossier?

— Le lieutenant Higgins.

— Bien. Il est compétent. Je suis tellement désolé! Oli est ici. C'est lui qui est venu m'annoncer la nouvelle. Je serai chez toi d'ici peu.

Hayden raccrocha, se tourna vers Oligny.

— Tu veux un café?

Sans lui laisser le temps de répondre, il versa du café pour deux dans le filtre et démarra l'appareil. Peu à peu la pièce s'emplit d'une odeur réconfortante.

— Ils t'offrent une protection, dit Oligny en montrant la fourgonnette banalisée garée dans la rue.

— J'avais même pas remarqué...

Owen soupira, se frotta les yeux, puis dit:

— Hier, avant d'aller chez Selma, j'ai rencontré Mona, l'amie de Julie Saint-Laurent qui danse dans un bar du centre-ville.

— Et...?

— Elle m'a dit que Bergeron et Saint-Laurent étaient en amour. Il semble qu'au départ Saint-Laurent était là pour mener Bergeron en bateau, mais qu'elle aurait fini par céder à ses charmes. Tu sais à quel point il faisait craquer les filles.

— Oh oui...

— On peut avancer l'idée que Saint-Laurent s'est rendu compte que Bergeron était en train de se faire coincer par le chantage des criminels et qu'elle a voulu intervenir. Les motards ont peut-être su qu'elle était tombée amoureuse de Bergeron et ils lui ont dit de rompre avec lui. Bergeron se serait retrouvé déprimé, mais aussi en crise en raison de son divorce et empêtré dans la corruption, ce qui aurait mis un terme à sa carrière.

Oligny approuvait les conjectures de son collègue.

— Ça peut marcher. D'autant que Julie Saint-Laurent est portée disparue...

— Oui. Elle devait savoir qui est la ou les personnes qui ont voulu corrompre Bergeron. C'est elle qui pourrait nous dire si Denis Viau était impliqué dans l'affaire. Le but était d'infiltrer notre réseau de communication.

Hayden sortit deux tasses et versa le café chaud.

— Donc, dit Oligny, on aurait voulu empêcher Julie Saint-Laurent de parler.

— Elle n'est pas retournée chez elle depuis plus de trois semaines, on le sait par la voisine, ce que corrobore Mona. Et elle n'est ni en dehors du pays ni à Sept-Îles chez ses parents...

— En passant, son chat prend du mieux. Il dort avec les vaches et vient faire sa tournée dans la maison. Les autres chats l'ont accepté.

Hayden leva sa tasse en guise de remerciement, puis pinça les lèvres et hocha la tête de stupéfaction.

— J'en reviens pas encore qu'on ait voulu s'en prendre à Selma.

— Tu l'as dit, la guerre va se faire sur plusieurs fronts.

Oligny finit son café et se leva pour partir.

— Merci d'être passé, Oli.

— De rien.

* * *

À dix heures, Owen se présenta devant l'entrée d'Habitat 67. Les policiers étaient toujours sur place, les rubans jaunes de la scène de crime n'avaient pas été retirés. Il reconnut le lieutenant Higgins qui lui fit un signe de la main. Hayden s'approcha.

Higgins avait une démarche balourde en raison d'une surcharge pondérale qui lui faisait le souffle court et râlant. La chair de son cou flasque tremblait quand il parlait. Il portait les cheveux en brosse, et son regard froid coupait comme du métal bien tranchant.

— M^e Flores a été chanceuse de s'être levée plus tard que d'habitude. La victime, elle..., moins. Deux balles de .357. On a retrouvé l'arme dans le gazon.

En effet, Selma l'avait échappé belle. Sa voisine, une femme sans histoire, était la première victime collatérale de cette guerre des motards.

— Avez-vous un signalement?

— On en a plusieurs. On va recouper tout ça et je te tiens au courant. Il faut que j'y aille.

Hayden pénétra dans l'immeuble, monta chez Selma. Au sortir de l'ascenseur, le policier en faction s'avança vers lui, menaçant.

— Je suis le lieutenant Hayden et un ami de Selma.

Il présenta sa carte, mais l'homme lui demanda de rester à distance. Il frappa à la porte, qui s'entrouvrit.

— Owen! *Tudo bem!*

Le policier laissa entrer Hayden en lui adressant un signe de tête. Selma se pressa aussitôt contre lui. Il la serra fort. Elle avait le visage terrassé par la peur.

— Si nous n'avions pas bu hier soir, je serais sortie courir avec Fatima à la même heure que d'habitude.

— Faut croire que ton jour n'est pas venu.

— Mais tu te rends compte? Une femme innocente est morte à cause de moi!

Il se détacha d'elle tout en lui tenant les mains.

— C'est pas de ta faute. Parfois, on est au mauvais endroit au mauvais moment. Je sais que tu te sens coupable, mais tu peux venger la mort de cette femme en poursuivant ton travail pour nous aider à les mettre tous derrière les barreaux.

— Mais tu as bien vu où nous en sommes.

— Que veux-tu dire?

— Bergeron. Qui aurait pu imaginer que ce gars-là était un ripou.

— Je sais qu'on n'a pas la cote en ce moment, mais quand on va commencer à arrêter les bandits, le vent va tourner.

À ces mots, il passa ses doigts dans les cheveux noirs et soyeux de Selma, lui massa la nuque tendrement. Ils passèrent la journée chez elle à repasser le fil des événements, à tenter des hypothèses, à répondre aux questions du lieutenant Higgins et à se convaincre de la nécessité de cette loi antigang. Owen paria avec Selma qu'elle serait bientôt invitée à l'émission *Le Point* de Radio-Canada pour parler de cette tentative de meurtre, mais elle rétorqua que ses patrons refuseraient et qu'elle préférerait attendre que le projet de loi antigang ait été entériné pour y aller. Et que, si elle y était invitée, Owen irait avec elle.

— Je vais dormir ici cette nuit.

— Je t'adore, *amor da minha vida*.

Elle le serra très fort et pleura pour la première fois depuis qu'il était arrivé.

* * *

Le lendemain, Hayden alla passer l'après-midi à préparer sa maison pour les rigueurs de l'hiver. Vente ou pas, il fallait le faire. Avec Bad qui le suivait partout, et sous le regard des deux agents de sécurité chargés de sa protection, cachés dans la fourgonnette banalisée, il ratissa les feuilles mortes, en remplit six sacs orange. Il balaya l'entrée, nettoya les gouttières, sortit les pelles et le sel de déglacage, rangea sa corde de bois de chauffage. La neige pouvait tomber! Il ne lui restait plus qu'à monter l'abri d'auto, mais pour cela il attendrait l'aide de son fils Patrick. Il se reposa en écoutant le football à la télé, une bière à portée de main, puis retourna passer la nuit chez Selma.

OceanofPDF.com

Chapitre 13

Lundi 28 octobre

Arrivé plus tôt que d'habitude à la centrale, Hayden vit les visages surpris du répartiteur et de l'agent de sécurité. Il les salua discrètement en passant rapidement devant eux. Il glissa sa carte magnétique dans le lecteur, la porte s'ouvrit. Il avait passé la nuit à discuter avec Selma. L'idée qu'elle aurait pu mourir les avait empêchés de dormir.

Il fila directement dans son bureau, s'écrasa dans son fauteuil inclinable. Son agenda mental défilait dans sa tête: réunion préparatoire, signalement de la disparition de Julie Saint-Laurent, étude du dossier de Jesse Morel, funérailles de Pomerleau. Et appeler Higgins pour lui demander s'il y avait du nouveau. Dans moins d'une heure, il se mettrait au boulot, mais en attendant il décida de faire un somme.

* * *

Il rouvrit les yeux sur le visage de Guevara.

— Owen? Qu'est-ce que tu fais là?

— Hein?!... je... je suis arrivé tôt parce que j'arrivais pas à dormir...

— Visiblement, tu t'es rattrapé!

Hayden s'étira et se leva en se peignant avec ses doigts. Guevara lui demanda comment allait Selma.

— Dans les circonstances, elle va bien. Mais elle culpabilise à cause de sa voisine.

— Elles se connaissaient?

— De vue seulement.

C'est alors qu'Oligny entra avec Yelle. Ce dernier posa une main fraternelle sur l'épaule du chef.

— Owen, nous sommes tous désolés. Nous savons à quel point Selma compte pour toi.

Hayden opina du chef, masquant son émotion, puis frotta ses yeux rougis par la fatigue, les tourments et les pleurs retenus.

— Merci, les gars. En tout cas, c'est la guerre qu'ils voulaient, ils l'ont! Guevara s'emporta.

— Ces hosties-là, on va les frapper où ça fait mal! On va les écorcher!

Le cœur enragé, les dents serrées, Hayden approuvait de la tête tout ce que ses compagnons disaient. Ils étaient en guerre et savaient que toute guerre est sale, mais ils étaient résolus à aller jusqu'au bout. Hayden devait aussi faire bonne contenance, ne pas laisser paraître sa peine. Il devait garder la tête froide pour réfléchir. Il se parla à lui-même: «Mets tes émotions de côté. Montre à tes hommes que tu ne te laisses pas démonter. Retrouve ton assurance.»

Il consulta sa montre au moment où Yelle lui tendait une tasse de café.

— Tiens, ça va te faire du bien.

— Merci, Yello.

Il saisit le téléphone et demanda le lieutenant Higgins. Il tomba dans sa boîte vocale. Au moment où il laissait un message à son collègue, il se rendit compte qu'il en avait lui-même reçu un sur son répondeur. Il appuya sur la touche de lecture et tendit l'oreille.

«Bonjour, monsieur l'enquêteur, je suis Mona Sylvestre, on s'est vus vendredi soir. J'aimerais vous revoir. J'aurais quelque chose à vous dire. On peut se rencontrer au même endroit, à huit heures, lundi soir, si vous voulez. Je vous laisse mon numéro.»

Hayden nota le numéro de Mona, puis alla se poster près de la fenêtre avec son café. Il n’y avait rien d’intéressant à voir – le stationnement de Place Versailles, la rue Sherbrooke et l’autoroute Transcanadienne dans leur camaïeu de gris, les immeubles commerciaux, les rues quadrillées du quartier de Tétreaultville –, mais néanmoins ce paysage urbain bétonné le rassurait. Ces voitures, ces camions et ces bus qui circulaient sans cesse, ces piétons qui vaquaient à leurs occupations, tout cela paraissait si normal, reposant.

Un cri le tira de sa torpeur. Sur l’ordinateur de Guevara venait d’apparaître le dossier de Jesse Morel, l’artificier présumé des Hells qui aurait pu faire sauter la voiture du Rock Machine.

— Le document mentionne qu’il a aussi été artificier à la carrière Miron de Montréal.

— On le savait déjà, lui rappela Hayden, agacé.

— Oui, mais attends...

La photo montrait un jeune homme aux traits durs, à la barbe bien fournie et aux cheveux longs, châains. Son regard et ses yeux effilés comme des lames faisaient peur. Hayden, qui en avait vu d’autres, se rappelait l’avoir arrêté lors d’une rafle, il y a longtemps. Ce visage lui avait inspiré de la crainte. D’après la fiche signalétique, Morel mesurait cinq pieds neuf pouces, pesait cent soixante-quinze livres. Son surnom lui venait de son sale caractère et de son physique effrayant. Qui s’en approche le fait à ses risques et périls.

— Tu devineras pas où vit Morel, dit Guevara à Hayden.

— Au Panama.

— Tu le savais?

— Ben oui, c’est ma job de savoir ça. Morel a des planques un peu partout, et on sait que Bergeron est allé trois fois au Panama. Et maintenant

on sait aussi qu'il était accompagné de Julie Saint-Laurent. Mona croit que Saint-Laurent a pu être engagée comme escorte, comme appât pour attirer Bergeron, mais que le charme du policier a opéré et qu'elle est tombée en amour. C'est la rumeur qui court dans le milieu. Et c'est pour ça qu'on l'aurait éliminée. Donc, Viau corrompt Bergeron par l'intermédiaire de Julie Saint-Laurent. Avez-vous contacté les services frontaliers au sujet de Morel? Il a bien fallu qu'il passe les douanes.

— Oui, je m'en suis occupé. Mais peut-être qu'on le verra aux funérailles de Pompon, s'emballa Yelle.

— J'en doute, mais on sait jamais.

Tout en se demandant ce que pouvait bien lui vouloir Mona Sylvestre, Hayden ouvrit le dossier de Jesse Morel. Il tomba sur une photo de son frère, Tom, en compagnie du motard lors d'un rassemblement à Saint-Tite, en Mauricie. Ils se tenaient devant un cochon empalé sur une broche à méchoui. L'homme avait fait son chemin jusqu'au grand club. Loyal, intelligent et multimillionnaire, il avait investi son argent à la Bourse de Tokyo. Avec les dividendes, il avait construit un hôtel cinq étoiles en bord de mer au Panama. Hayden prit une note: «Vérifier si Bergeron et Saint-Laurent ont logé à cet endroit.»

Hayden éteignit son ordinateur, retourna à la fenêtre et aperçut dans le stationnement deux adolescents aux airs de voyous. Il resta un instant appuyé contre la vitre à les regarder. Il se revit marcher avec son frère en toute innocence.

D'un claquement de doigts, Oigny le sortit de la lune.

— On m'a dit qu'on a donné à tout le monde le signalement de Morel.

Hayden savait que Tom n'était pas du genre à déclencher une guerre pendant que son organisation était en reconstruction et qu'il la faisait progresser. Cette réplique était plutôt le fait de Marc Hamel, une brute

belliqueuse, tout le contraire de Tom qui avait une grande intuition, du sang-froid, un sens des affaires et un charisme exceptionnels. Par contre, pour ordonner le meurtre de Selma, l'unanimité était requise. Tom avait donc voté pour ça...

Il vérifia l'heure des funérailles de Pomerleau. En quarante-cinq minutes, ils y seraient.

— C'est où?

— À l'église des Saints-Anges-des-Martyrs-de-l'Enfer! lança Hayden en ricanant.

Cela l'amusait de voir qu'un Hells Angels veuille être enterré selon les rites funéraires chrétiens.

— Avec les taux d'intérêt qu'imposait cet usurier, pas certain qu'il ait gagné son paradis.

* * *

Avant de partir avec Oligny, Hayden ordonna à Yelle et Guevara de lancer l'opération Octopus, une descente qui aurait lieu en fin de soirée dans les bars clandestins des rues Ontario et Sainte-Catherine. Leurs agents infiltrés parlaient de grandes quantités de drogue. L'État devait montrer à ses adversaires déclarés qu'il avait des muscles lui aussi.

Le paysage était magnifique. Les collines montréalaises, telles des îles arrondies dans la plaine, jetaient leurs derniers feux dans la lumière froide.

Devant l'église de Rougemont, les motos étaient garées en épi. Les miroirs, les chromes et les têtes de mort rutilaient au soleil. Un cortège fleuri stationnait derrière le corbillard. Une couronne en forme de roue ailée complétait ce sombre jardin. De nombreux motards assistaient aux obsèques de Paul «Pompon» Pomerleau, un gars qui s'était retiré avec honneur, *good standing* comme on disait dans le milieu, et qui était décédé dans un accident d'auto après avoir fait un malaise. Hayden et Oligny

examinèrent les plaques minéralogiques. Des motards étaient venus des États-Unis, de l'Ontario et même de la Colombie-Britannique. À cause du meurtre de Ben Harvey, la SQ avait envoyé un important contingent pour décourager les représailles des Rock Machine. Des patrouilleurs de la Sûreté profitaient de l'occasion pour prendre des photos, procéder à divers contrôles et faire des arrestations si nécessaire. Si la fortune leur souriait, Jesse Morel serait de la partie, mais Hayden n'y comptait pas trop. Le motard savait qu'on le soupçonnait d'être l'assassin de Ben Harvey. Hayden s'arrêta pour parler avec un policier.

— Avez-vous vérifié si Jesse Morel est là?

— C'est qui, lui?

— Tabarnak! Vous avez pas regardé les photos qu'on vous a envoyées?

Un enquêteur de la SQ s'approcha.

— Bonjour, lieutenant Hayden. Caporal Farrah. Inquiétez-vous pas: si Morel est là, vous allez le savoir. Mais on ne l'a pas vu jusqu'à maintenant.

— Merci.

Lorsque les motards sortirent de l'église, Owen Hayden reconnut son frère, Tom, Marc Hamel, Denis Viau et Jimmy Stanton avec leur veste de cuir aux couleurs de leur club, des lunettes noires et un foulard de corsaire en guise de masque. La moto de Tom étant garée à proximité de la voiture de fonction d'Owen, ils n'auraient pas le choix de se croiser. Il vit alors Hamel le désigner de l'index. Tom reconnut son frère et détourna la tête. Oligny le remarqua et en avisa Hayden.

— J'ai bien vu.

— Qu'est-ce qu'on fait?

— Comme d'habitude.

Ils traversèrent la rue jusqu'à leur véhicule en ignorant les motards, mais Hamel les apostropha.

— Vous êtes smattes d’être venus nous écoëurer aux funérailles de Pompon!

— On s’ennuyait de vous autres, dit Oli.

Hamel poussa un rire feint.

— Lui y devrait être humoriste, pas dans police ni cultivateur comme son père avec son air de bœuf!

Oli fit un geste pour aller frapper Hamel, mais Owen l’agrippa par le coude.

— En tout cas, les gars, vous devriez faire attention à vos actions, les prévint Owen. Ça va vous péter en pleine face.

Tom regardait son frère d’un air indifférent.

— De quoi tu parles, hostie? aboya Hamel.

— Ça te dit quelque chose, la tentative de meurtre sur une procureure de la Couronne?

— Ça me dit rien pantoute, ricana Hamel en se tournant vers son second. Tomgun? Une couronne? Es-tu au courant?

L’air moqueur, Tom fit non de la tête. Owen se contenait comme il pouvait. Il s’approcha à moins d’un mètre de Hamel.

— Laisse-moi te dire que Me Flores te fera voir l’enfer en gros plan. On va vous faire chier, toi et tes gars, comme c’est pas possible. Nous autres aussi on s’arme pour faire la guerre.

— Vous avez pu aucune crédibilité à cause de Bergeron, s’esclaffa le chef du chapitre des Vikings.

— On en a quand même plus que vous autres. Et nous, on a le droit de vous tirer sans faire de prison, hostie. Un gros avantage dans un combat.

Tom, les bras en l’air, empoignant les hauts guidons de sa Harley, ne disait rien. Owen savait que son frère n’était pas à l’origine de cette guerre, mais qu’il avait été obligé de l’entériner.

— Profite du grand air, Hamel. Les procédures pour te remettre en dedans sont déjà commencées.

Piqué au vif, Hamel voulut s'avancer, mais Oligny dégaina son arme.

— Si tu t'avises de toucher au lieutenant Hayden, je te descends.

Des policiers de la SQ s'amenèrent en renfort.

— Ça va, ici?

— Oui, ça va, répondit le lieutenant Hayden.

Il fit signe à Oli de le suivre. Ils montèrent dans leur voiture sous les quolibets des motards.

— On devrait se revoir à d'autres funérailles! cria Hamel.

— Compte sur nous pour vous faire bouffer des pissenlits par la racine, lança Oligny pour avoir le dernier mot.

Avant de démarrer, Hayden vérifia si Higgins l'avait rappelé. Toujours pas de message. Il retéléphona au bureau du lieutenant, mais tomba de nouveau dans la boîte vocale. Contrarié, il réfléchit un moment, puis, au lieu de rentrer par l'autoroute 20, décida de se diriger vers l'autoroute 10.

— Où on va? demanda Oligny.

— À la Cité-du-Havre.

Peu après, sur l'autoroute des Cantons-de-l'Est, Owen dut abaisser son pare-soleil. La chanson *All I Wanna Do*, de Sheryl Crow passait à la radio. Oli, qui aimait le country rock, augmenta le volume et marqua le rythme en secouant la tête. Hayden jeta plusieurs coups d'œil dans le rétroviseur, l'air soucieux. Une nuée noire se rapprochait. Au moment où Oli allait lui demander ce qu'il regardait, il sursauta lorsque la horde sauvage des Harley-Davidson les dépassa dans une pétarade d'enfer et se rabattit en les frôlant. Vus de dos, les jambes allongées sur les repose-pieds et les bras tendus sur les guidons surélevés, les motards ressemblaient à des crucifiés écartelés.

— Regarde-moi cette bande de macaques!

* * *

En immobilisant le véhicule dans le stationnement d'Habitat 67, Hayden sentit son cœur se serrer. Oligny se tourna vers lui et lui dit:

— Tu n'as pas confiance en Higgins?

— Si, mais il ne me rappelle pas.

— T'as travaillé aux homicides, tu sais ce que c'est. On a à peine le temps de manger. Tu vas le faire chier si tu le talonnes.

En descendant de voiture, Oligny fut impressionné par tous ces cubes bizarrement configurés dans l'espace.

— J'avais vu ça dans les journaux, mais jamais en vrai.

Owen regarda tout autour de lui, comme s'il cherchait quelque chose.

D'un côté, le fleuve aux eaux grises; de l'autre, les gratte-ciels de Montréal. Le soleil déclinant créait des encres sombres à l'ouest. Pigeons et goélands se disputaient les restes de nourriture autour des poubelles, crachant des plaintes qui allaient crescendo. La cheminée d'un cargo à quai fumait, et des grues le déchargeaient ou remplissaient ses cales.

— Tu cherches quoi? demanda Oligny.

— Des caméras de surveillance, mais j'en vois pas. Il y en a peut-être plus loin, vers le port. Allons voir.

Ils remontèrent en voiture et roulèrent sur quelques centaines de mètres, jusqu'à un accès fermé du port. Des dizaines de conteneurs s'empilaient tout autour. Les deux hommes remarquèrent en même temps une caméra. Hayden rappela Higgins. Cette fois, celui-ci répondit.

— Salut, Higgins, c'est Hayden. Écoute, je veux pas me mêler de ton enquête, je passais juste par la Cité-du-Havre, tu sais que je connais bien le coin. Je me demandais si tu avais vérifié les caméras du port, il y en a une à

l'entrée, Oli et moi on est juste devant. Peut-être qu'elle a capté des images qui pourraient nous être utiles...

À ces mots, Higgins coupa brusquement la communication, et Hayden grimaça d'embarras. Oligny se rembrunit: il n'aimait pas la tournure que prenait cette virée à la Cité-du-Havre.

Ils descendirent de voiture et marchèrent jusqu'à la guérite. Hayden présenta sa carte au gardien, lequel ouvrit aussitôt la barrière. Les deux hommes se rendirent jusqu'à une sorte de maison mobile. Ils frappèrent à la porte. Un agent de sécurité du port de Montréal apparut. Les policiers s'identifièrent. L'homme chauve semblait sympathique. On lisait son nom sur son badge: Édouard Chagnon. Hayden aimait avoir affaire à des gens de la sécurité: ils comprenaient l'urgence d'agir et laissaient souvent tomber les formalités.

— Samedi matin, dit Owen, il y a eu un meurtre à Habitat 67.

— Oui, y z'arrêtent pas d'en parler aux nouvelles. Une petite procureure toute belle. Ça me fait de la peine.

— Non, la procureure n'est pas morte. C'est une femme qu'on a confondue avec elle. Dans le cadre de notre enquête, nous avons remarqué que vous avez une caméra de surveillance, là-bas. Est-ce qu'on pourrait visionner la vidéo?

L'homme réfléchit, un peu perplexe, puis leur dit d'entrer.

— Par contre, si vous avez pas de mandat de perquisition, je pourrai pas vous laisser partir avec.

— Aucun problème, dit Oligny. Si nous voyons quelque chose de significatif, nous aurons le mandat très vite.

L'agent du port fit reculer la bande vidéo pour que les enquêteurs puissent passer en revue tous les véhicules qui avaient circulé sur l'avenue Pierre-Dupuy pendant les soixante minutes précédant le meurtre. Il y en

avait eu peu, mais une auto attira leur attention: un *pimpcar* mauve qui rasait la chaussée. Pneus larges, néons tout autour du châssis. Hayden demanda à Chagnon de repasser la bande. Il nota l'heure: vingt-cinq minutes avant le meurtre. Ça ressemblait aux *pimpcars* qu'affectionnaient les gangs de rue haïtiens. Il était très possible qu'ils aient eu le contrat d'exécution de Selma. Hayden demanda à l'agent de sécurité de faire rejouer la bande en accéléré, mais ils ne virent pas la voiture repasser en sens inverse. Avant de repartir, Hayden rappela Higgins pour lui faire part de leur découverte. Il espérait que le lieutenant ferait preuve de moins de susceptibilité.

* * *

En roulant dans la rue Sherbrooke, ils reçurent un message de Yelle qui leur apprit que Viau ne serait pas inculpé.

— Mais comme Audrey Paiement est sous curatelle, c'est l'État qui va porter plainte. Tu le lui as dit?

Hayden tiqua en entendant la réponse.

— Alors, tu sais ce qu'il te reste à faire.

La justice était une passoire, croyait Hayden, un système à deux vitesses encombré de juges plus soucieux de leur sécurité que de celle du public. Ils avaient dans leur arsenal des cautions faciles, des peines au rabais, et ils y allaient fort avec les vices de procédure.

Il téléphona au QG de la SQ, Section du crime organisé, pour savoir si Morel avait finalement été vu aux funérailles de Pomerleau, mais personne n'était en mesure de lui répondre.

La guerre des motards qui s'amorçait faisait craindre le pire, car les corps policiers ne coordonnaient pas leurs actions, refusaient de partager leurs informations, trop préoccupés de leurs chasses gardées respectives. Les motards s'en trouvaient avantagés.

Chapitre 14

Il était étrange pour Hayden d'avoir vu son frère d'aussi près. Ce frère, ombre indélébile de sa vie.

Il se rappelait que Tom était bon à l'école, qu'il avait de meilleurs résultats que lui, qu'il était doux, communicatif, que les enseignantes l'aimaient, qu'il avait une belle voix dans la chorale, qu'il avait un visage angélique sur les photos de classe – tout le contraire de lui. Et, surtout, leur père semblait préférer Tom. Comment avait-il pu devenir un chef de gang impitoyable?

Le bulletin de nouvelles commença par des images des funérailles de Pomerleau. On revint ensuite sur l'attentat de samedi matin contre M^e Flores. Un topo la présentait comme une version féminine d'Eliot Ness, une incorruptible charismatique, version latine. Le reporter évoquait les recommandations qu'elle avait faites aux gouvernements et que l'on tardait à appliquer. Un criminologue réputé confirma que les mesures de M^e Flores porteraient un coup dur au crime organisé et que la balle était dans le camp des gouvernements, surtout du côté fédéral, où rien n'avait encore bougé. Il n'était pas surprenant, disait-il, qu'elle ait été prise pour cible.

On se transporta ensuite à l'Assemblée nationale. Le ministre de la Sécurité publique, qu'un animateur de radio surnommait «le ministre de l'Insécurité publique», condamna l'attentat et dit que le ou les auteurs de ce crime seraient sévèrement punis. Lorsqu'un journaliste lui demanda s'il entendait mettre en pratique les recommandations de M^e Flores, il louvoya:

— Ses recommandations sont très pertinentes, mais la justice pénale relève d'Ottawa. Je voudrais présenter mes condoléances à la famille de la victime innocente.

Questionné à son tour, le ministre fédéral de la Justice se contenta lui aussi, dans un français laborieux, d'assurer de son soutien l'entourage de la défunte. Eux non plus, Hayden ne les portait pas dans son cœur. Un jour, il avait lancé à ses compagnons policiers, surpris de l'entendre, qu'il n'aimait pas les Hells, mais qu'il les respectait plus que bien des politiciens qui, sous un vernis de bonnes manières, se donnaient des airs honnêtes. Les Hells, les Rock Machine et les Castagna, eux, affichaient leur propension aux crimes et ne cherchaient pas à s'attribuer une image autre que celle qu'on leur reconnaissait. Bien évidemment, jamais il ne répéta ces paroles en public: c'eût été un suicide professionnel.

Il se hissa sur le bout des pieds pour augmenter le volume du téléviseur accroché dans une encoignure de la salle de réunion. L'autre nouvelle le dégoûta tout autant. Les urubus de la télé s'étaient aussi rendus aux obsèques de Jean Bergeron. Comme si l'humiliation de la famille ne suffisait pas, ils en rajoutèrent une couche: à la sortie de l'église, le caméraman avait filmé les enfants du défunt. Tous les téléspectateurs purent les voir, ils n'avaient même pas le visage flouté. Hayden ressentit un profond mépris pour les ramasse-crottes. Les médias avaient fait plus de cas des funérailles de Pomerleau que de celles de Bergeron. Qu'avait fait de bien Pompon pour la société, comparativement à Bergeron? Ça le révoltait.

* * *

Ça ne servait à rien que Hayden rentre chez lui s'il devait rencontrer Mona à vingt heures à la gare Bonaventure. Il eut l'idée de faire d'une pierre deux coups en allant rendre visite à son père à Notre-Dame-de-Grâce, où le pauvre homme terminait ses jours dans un centre hospitalier de soins de

longue durée. Hayden n'avait pas vu son père depuis un mois et demi. En route, il s'acheta un chiche taouk dans un restaurant libanais et le mangea dans son véhicule, tout en roulant dans la rue Sherbrooke. Ses pensées se mirent à errer, et soudain il se rendit compte que sa famille s'était disloquée. Son ex-femme vivait seule dans une copropriété, son père, dans un établissement d'hébergement, sa fille était en Australie, son fils Brandon, au Mexique, et Patrick avait pris un appartement avec des colocataires. Pour couronner le tout, Owen n'avait plus aucun contact avec Tom. C'était le parfait modèle de la famille éclatée, et il souhaitait voir un jour tout ce beau monde à nouveau réuni. «Mais comment?» pensa-t-il en freinant un peu tardivement à un feu rouge. Un piéton le dévisagea. Au feu vert, il ne réagit pas. On klaxonna derrière lui. Il appuya sur l'accélérateur. Il se mit alors à penser à Julie Saint-Laurent et à Jean Bergeron. Si la danseuse était vivante, elle aurait des informations de premier ordre à lui fournir sur le réseau panaméen et sur l'homme qui avait corrompu le lieutenant. Il se demanda ce qu'il aurait fait à la place de son ex-collègue. La même chose? Bergeron avait des enfants. Aurait-il pu supporter le poids de la honte? Dans le milieu, un policier devenu ripou était aussi déconsidéré qu'un mafioso qui avait retourné sa veste. Pour Bergeron, c'était la totale: le roi des enquêteurs était déchu, tout le monde savait qu'il avait fréquenté une danseuse, escorte à ses heures, et qu'il avait pactisé avec le diable. Il avait vu à quel point il avait été difficile pour l'homme d'appuyer sur la gâchette. Cinq cent mille dollars, c'était beaucoup d'argent. Il n'en avait reçu que la moitié, certes, mais c'était bien assez pour continuer à le faire chanter.

Dans le corridor qui menait à la chambre 36, les odeurs d'urine, d'excréments et de repas du soir prirent Owen à la gorge. Les assiettes sales, sur les dessertes à roulettes, attendaient que quelqu'un les remporte

dans les cuisines. Çà et là, des marchettes, des fauteuils roulants et des brancards, comme dans une zone sinistrée.

Il entra dans la chambre de son père. Celui-ci faisait un somme sur son lit, à demi assis. La tablette roulante, sur laquelle se trouvait une assiette pleine de boulettes de viande, était encore devant lui. Hayden n'en revenait pas de voir à quel point son père était émacié, décati, comme si la peau s'était étirée jusqu'à se déchirer sur les os du visage. L'ancre tatouée sur son bras était déformée, plissée, méconnaissable. Des lunettes nasales aidaient le vieil homme à respirer. Des années de tabagisme l'avaient rendu emphysémateux. Sur la table de chevet, il y avait des fleurs, des chocolats et des bonbons, sûrement des cadeaux de Tom ou Maria. Le moniteur cardiaque montrait un pouls faible. L'homme dut sentir la présence d'Owen, car ses paupières tressautèrent, et peu à peu les petites fentes s'ouvrirent. Il n'eut pas l'air de bien reconnaître son fils. Ses bras se raidirent, et ses mains agrippèrent le drap bleu. Puis ses yeux verts, encore lumineux, se plissèrent pour dévisager le visiteur.

— *Tom?*

— *Dad, it's Owen. It's Owen, dad.*

— *Oh yes? How are you, boy?*

— *Alright!*

— *Maria is not there?*

— *Maria is Tom's wife, daddy. Mine was Annick...*

— *Yes...*

Il ferma les yeux, chercha son souffle. En plus de souffrir des poumons, il était atteint de démence sénile. Owen prit la fourchette, parla en français.

— *T'as pas mangé. Veux-tu du ragoût?*

— *I'm not hungry. Moé pas garder la bouffe.*

— *Veux-tu boire? demanda Owen en prenant la petite boîte de jus.*

Le vieil homme fit oui de la tête. Owen perça le contenant à l'aide de la paille pointue et se rapprocha de son père. Il fut aussitôt assailli par une odeur nauséabonde. Son père sentait mauvais. On ne l'avait pas lavé depuis un certain temps.

Soudain, une infirmière entra et les salua.

— *Did he eat?*

— Il mangera pas. Vous pouvez tout rapporter.

Elle écarta la tablette à roulettes et s'apprêtait à repartir avec le plateau lorsque Owen lui demanda:

— *Madam, when was the last time someone gave my dad a bath?*

— *I have to check.*

— *He smells bad. His diaper is full, I guess,* dit-il, embarrassé mais aussi en colère.

— *I will ask to know if it's possible to give him one tonight and I'll come back soon for the diaper.*

Owen la remercia, mais il se doutait bien que, à cause du manque de personnel, le bain se ferait attendre.

Il alla près du lavabo, prit une petite serviette, la mouilla et la passa sur le visage et sur le torse de son père.

— *Thanks, Tom.*

Chaque fois que son père se trompait de prénom, c'était comme s'il remuait le couteau dans la plaie.

— *Do you want some more juice?*

— *Juice?*

Owen lui montra le contenant, et son père fit oui de la tête. Il lui fit aussi signe de se rapprocher. Avec beaucoup de difficulté, le souffle court, le vieil homme parvint à dire:

— *Let's talk with your brother.* Parles-y.

— *Yes, dad. I will.*

— *Be brothers again.*

Puis il referma les paupières et se rendormit.

Cela faisait quinze mois que son père vivait ici, et chaque visite était une épreuve. Pourtant, il éprouvait peu de sentiments pour lui. Il savait déjà qu'il ne pleurerait pas quand il mourrait. Mais le déclin d'un homme jadis si fort l'obligeait à regarder en face sa propre disparition.

* * *

Hayden entra dans le Tim Hortons à dix-neuf heures cinquante-cinq. Il commanda un beigne et un café, prit *Le Journal de Montréal* sur une poubelle et alla s'asseoir dans un coin discret. Il était encore question de la femme qui avait été abattue par erreur à la place de Selma. Les expressions «guerre des gangs» et «guerre des motards» apparaissaient pour la première fois. L'affaire Bergeron faisait encore les manchettes. Un journaliste se demandait si les informations que l'homme avait transmises aux motards auraient des effets préjudiciables et si elles leur donneraient l'avantage. Il était aussi question des bons coups de filet de Bergeron. Ils étaient nombreux, mais ils ne signifiaient plus rien, un peu comme pour un champion olympique suspendu pour dopage. La déchéance était la même, mais, en plus, Bergeron avait mis la vie de ses collègues en danger en révélant des renseignements confidentiels. Dans deux jours, les funérailles de Ben Harvey, ou du moins de ses lambeaux de chair, feraient vendre de la copie. Ensuite viendrait peut-être le tour de Julie Saint-Laurent, dont la disparition serait signalée dans quelques heures.

À dix-neuf heures cinquante-neuf entra une fille chaussée de bottes de cuir qui lui montaient au-dessus des genoux, mais ce n'était pas Mona Sylvestre. Hayden retourna à la lecture du journal. Un éditorialiste recommandait au gouvernement d'adopter une loi antigang, comme le

proposait M^e Selma Flores. Au moins, cette idée cheminait dans les esprits, mais elle désignait aussi Selma comme cible.

Hayden regarda sa montre: vingt heures trois. Mona devait être aux prises avec un client qui ne la lâchait plus. Il avala la dernière bouchée de son beigne, but d'un trait le reste de son café et regarda dehors. Des piétons circulaient rapidement pour échapper aux rafales qui soufflaient entre les gratte-ciels.

À vingt heures dix, il se leva, déposa son plateau sur une poubelle. Il était crevé. Cela faisait treize heures qu'il avait quitté l'appartement de Selma et il lui tardait de rentrer chez lui et de se coucher.

À vingt heures quinze, il se dit qu'elle ne viendrait pas. Il sortit, marcha jusqu'à la rue Stanley, aperçut les néons du Sept péchés. Il entra, s'installa au bar. Quelques clients épars en ce lundi soir. Sur la scène, une blonde au corps cuivré se tordait sur *Plush*, des Stone Temple Pilots. La barmaid s'approcha. Il commanda une Guinness. Lorsqu'elle déposa le verre de bière devant lui, il lui demanda si Mona dansait ce soir.

— Non, Mona n'est pas ici aujourd'hui.

— Ah, OK.

Il but, mais le liquide noir passait mal. Où était Mona? Avait-elle eu peur d'aller le retrouver là-bas? Craignait-elle de finir comme Julie? Avait-elle senti que ses patrons avaient des soupçons sur elle? On ne badinait pas avec ces gens-là. Quelqu'un les avait-il aperçus ensemble, Mona et lui, la dernière fois? Toutes ces questions se bousculaient dans sa tête. Il lui téléphona, mais n'obtint pas de réponse. Il n'osa pas lui laisser un message.

Il hésitait à demander à la barmaid quand Mona serait de retour. Si on la suspectait d'avoir bavardé avec un policier, il risquait de perdre son informatrice et surtout de la mettre en danger. Owen décida de partir sans poser plus de questions. Il avait à peine touché à sa Guinness.

* * *

En arrivant chez lui, il actionna son répondeur. Rien de la part de Mona. Seulement un message du courtier en immeubles, qui était passé dans la journée avec un client et qui lui demandait, gentiment mais fermement, de mettre de l'ordre dans la maison et de repeindre en blanc les chambres des enfants. Le courtier ajouta: «Et j'ai vu un beau condo pour vous, rappelez-moi. Il faudrait le visiter sans tarder, il va partir vite.»

Il alla jeter un œil dans les chambres. Il fit de la lumière dans celle de Patrick. Depuis la naissance de ce fils, les murs étaient bleus et décorés de dessins de monstres mythologiques. Owen entra ensuite dans la chambre lilas de Fiona; elle lui rappela à quel point sa fille lui manquait. Il promena ses regards sur les souvenirs accumulés: les médailles d'athlétisme, les photos de l'harmonie musicale scolaire, une affiche de Nirvana, une autre d'un paysage de la campagne irlandaise. Quant à la pièce de Brandon, elle était peinte en vert. Il n'avait pas le cœur à tout repeindre en blanc, à recouvrir le passé, la mémoire de sa famille. Dans le même temps, il n'en pouvait plus de cette maison d'une autre époque, endeuillée par la dispersion des siens.

Il finit par se résoudre à rafraîchir les chambres pour ne plus avoir à endurer les reproches du courtier, qui lui soutirerait huit pour cent de la vente de la maison. Quelle arnaque!

Pour chasser l'humidité, il fit un feu dans la cheminée. Tout était calme, silencieux. Ses pensées le ramenèrent à Mona Sylvestre. Où était-elle?

Il se leva, regarda sa collection de vinyles et de CD, indécis. La musique avait pris une dimension sacrée pour lui. Mais, certains soirs, les sons harmonieux lui faisaient mal à l'âme: ils lui rappelaient ce qu'il avait perdu. Aussitôt qu'il entendait une pièce qu'il aimait, il s'en éloignait ou éteignait la radio. Chez des amis, il lui arrivait de baisser le volume de la musique à

leur insu. Il était devenu comme allergique à certaines mélodies ou atteint d'une hypersensibilité. Mais cela finirait bien par passer, se disait-il. Tout finit par passer. Malgré tout, il aimait trop la musique pour s'en priver. Il réapprivoiserait ces vieux airs qui hantent le cœur.

Il alla chercher Bad qui jappait dans la cour. Le chien s'écrasa à ses pieds dans le salon. Il prit ensuite la télécommande; le bulletin de nouvelles allait bientôt commencer. Il alluma le poste, alla d'une chaîne à l'autre pendant quelques minutes, puis l'éteignit. Il ferait mieux d'aller se coucher.

OceanofPDF.com

Chapitre 15

Mardi 29 octobre

En arrivant au bureau quinze minutes avant ses collègues, Hayden fit ce qu'il n'avait jamais osé faire auparavant: sortir le dossier judiciaire de son père, du moins ses comparutions devant le tribunal et ses condamnations. Hayden constata qu'il était bien garni. Il y avait de tout: banditisme avec le gang de l'Ouest, voies de fait, vols de bicyclettes et d'automobiles, braquage, possession d'armes, complot, recel, vente de drogue, prêt usuraire et contrefaçon. Il comprit de qui Tom tenait son inclination criminelle. Il avait eu un véritable professeur dont Hayden partageait aussi le patrimoine génétique. Lorsque Oligny entra dans le bureau, Owen éteignit son écran, car consulter un dossier sans lien avec une enquête était interdit.

De bonne humeur, Oligny semblait être d'attaque.

— Qu'est-ce qu'on fait, chef?

— On retourne chez Julie Saint-Laurent.

— Dans ce cas, il faut demander un nouveau mandat et rappeler le serrurier.

— Pas nécessaire. J'ai remarqué que la porte arrière, qui donne sur la ruelle, n'est pas barrée. On peut bien demander un mandat, mais on ne l'aura pas avant la fin de la journée.

Peu après, tout en marchant vers la voiture, Hayden raconta à son collègue son rendez-vous raté de la veille avec Mona Sylvestre.

— Elle a peut-être simplement eu un empêchement, dit Oligny.

— Elle aurait quand même pu me prévenir ou me téléphoner plus tard.
— Elle craint peut-être maintenant de se retrouver en ta présence.
— C’est fort possible. C’était une bonne amie de Julie, elle est peut-être surveillée de près.

* * *

Dans l’appartement de Julie Saint-Laurent, rien n’avait bougé depuis la dernière fois. Le courrier avait continué de s’accumuler entre les deux portes avant, et les lieux sentaient toujours le renfermé.

Owen s’avança dans le couloir et s’arrêta devant la console. Il y avait de nouveaux messages sur le répondeur. Il appuya sur la touche de lecture.

«Salut, Julie, c’est Léa. Es-tu revenue de voyage? Donne-moi des nouvelles. Ça fait longtemps.»

Bip!

«Hé, Julie, t’es difficile à rejoindre, donne-moi des news, je suis inquiète.»

— Membre de sa famille? demanda Oligny.

— Aucune idée.

Bip!

«Salut, Djou, c’est Derek. J’aurais un beau contrat pour toi en Abitibi. Voyage en avion. Et bien payé pour montrer tes belles fesses.»

«Fin des messages», annonça la voix de robot.

Hayden ouvrit le tiroir de la console et aperçut un répertoire téléphonique. Il y chercha les noms de ces personnes. Il ne trouva pas celui de ce Derek, en revanche, il tomba sur une certaine Léa Trépanier.

— Ça pourrait être elle, dit Hayden.

— C’est sûrement elle, acquiesça Oligny. Léa n’est pas un prénom très commun.

Hayden nota le numéro dans son calepin.

— On va demander par mandat à Bell de nous transmettre la liste de tous les abonnés que Julie a appelés et qui l’ont appelée au cours du mois précédant sa disparition.

— OK.

Hayden fit une autre découverte intéressante dans le répertoire téléphonique: Julie Saint-Laurent avait écrit deux numéros à côté du nom de Jean Bergeron, dont un qui leur était inconnu. Hayden le montra à Oigny qui dit:

— Un numéro à l’étranger.

C’est alors que Hayden fit signe à son collègue de se taire et de tendre l’oreille. Des vibrations résonnaient dans l’escalier avant, dehors. Quelqu’un montait chez Julie Saint-Laurent. Ils reculèrent lentement vers la cuisine pour se soustraire aux regards du visiteur, qui aurait pu les voir à travers les vitres des portes. Soudain, la fente à courrier s’ouvrit, et une lettre tomba entre les deux portes. Les deux hommes se regardèrent en poussant un soupir de soulagement. Hayden se pencha pour vérifier la lettre. C’était le compte d’électricité.

— Allez! fit Hayden. On sacre notre camp d’icitte!

Avant de partir, Hayden détacha du babillard une des photos de Julie Saint-Laurent, mais il laissa celle où on la voyait avec Bergeron. Ils sortirent par la porte arrière et dévalèrent l’escalier en colimaçon.

Une fois de retour à la centrale de police, ils signalèrent officiellement la disparition de Julie Saint-Laurent.

* * *

Assis à son bureau, Hayden éplucha les notes de service, fit le point sur le déroulement des événements, ce qu’il appelait la «séquence» dans son jargon. Plusieurs enquêtes avançaient parallèlement. Chalifour l’avait avisé que les funérailles de Ben Harvey, le motard pulvérisé dans son VUS,

auraient lieu le lendemain à Saint-Henri. À cette occasion, le SPCUM déploierait une importante opération de sécurité. Afin d'éliminer la menace de tireurs embusqués, les policiers investiraient les toits avoisinant l'église. Higgins lui avait laissé un message pour dire qu'il avait récupéré les bandes vidéo de plusieurs caméras du port de Montréal et qu'il le remerciait de sa collaboration. Ce changement d'attitude le rassura. Higgins n'était pas tenu de lui faire part du déroulement de l'enquête, et Hayden lui en fut reconnaissant.

D'après une note de service, des journalistes américains étaient en ville pour faire un reportage sur la violence qui sévissait dans la métropole. Ils souhaitaient l'interviewer, mais il déclina la proposition. Il se doutait bien qu'ils avaient eu vent qu'il était le frère de «Tomgun» Hayden. Il préférerait que Chalifour envoie un porte-parole. Le *New York Times* avait récemment qualifié Montréal de «nouvelle Chicago». Cela faisait bien rire Owen. Lors d'un congrès de policiers auquel il avait assisté dans la «ville des vents», il y avait eu douze meurtres entre son arrivée le jeudi et son départ le lundi matin. Cela dit, le fond de l'article du reporter était véridique: Montréal se vautrait dans la criminalité. Elle perpétuait sa tradition de «ville ouverte» au crime organisé. Montréal, plaque tournante de la drogue en Amérique du Nord et liée au clan Bonanno de New York par l'entremise de Frank Castagna. L'auteur faisait allusion à la fameuse French Connection qui expédiait l'héroïne dans le port de Montréal en la cachant à l'intérieur de portières de voitures. Montréal et sa litanie de meurtres, ses règlements de comptes. Une ville infectée par des politiciens acoquinés avec la pègre, ouverte aux ambitions du crime organisé; une métropole où des gangsters avaient tenté d'abattre une procureure, écrivait le journaliste.

Olny aurait voulu lancer un avis de recherche à partir des renseignements qu'ils avaient sur Julie Saint-Laurent, mais pour ouvrir une

enquête sur cette disparition, il aurait fallu que quelqu'un en fasse la demande. Or, à part Léa Trépanier et Mona Sylvestre, personne ne semblait s'inquiéter de l'absence de la jeune femme. Hayden sortit son calepin de sa poche, retrouva le numéro de Léa Trépanier, le composa, et tomba dans la boîte vocale: «Oui, c'est Léa, je ne suis pas là, laissez un message, je vous rappellerai.»

— Si elle passait par nous, dit Hayden, nous pourrions nous charger de l'enquête. J'ai l'impression qu'elle peut nous conduire quelque part.

— Pourquoi on ne composerait pas le numéro inconnu de Bergeron?

— Bonne idée. Fais-le!

Oigny appuya sur la fonction «Haut-parleur», attendit la tonalité et composa les onze chiffres. Après deux sonneries de retour, on décrocha.

— *Paradiso Resort, good afternoon. May I help you?*

Oigny, qui ne savait que répondre, dit simplement:

— *I'm sorry, I've dialed the wrong number.*

Les deux enquêteurs se regardèrent, tout excités. Aussitôt, Hayden fit des recherches sur Internet et découvrit que cet hôtel de luxe était situé au Panama.

— Ça veut dire que Bergeron avait l'habitude d'y séjourner et que Julie le rejoignait là, dit Oigny.

— Veux-tu savoir à qui cet hôtel appartient?

— Shoot.

— À Jesse Morel!

— *Yes!*

— Bon, pendant que j'essaie de joindre Léa Trépanier, peux-tu demander le mandat pour qu'on obtienne toutes les communications téléphoniques de Julie Saint-Laurent?

Sur ce, Hayden composa de nouveau le numéro de Trépanier. Cette fois, une voix féminine répondit.

— Est-ce que je parle à Léa Trépanier?

— Oui...

Il hésita à se présenter en enquêteur pour ne pas l’effrayer, mais il devait donner son identité.

— Êtes-vous une amie de Julie Saint-Laurent?

Il sentit de l’inquiétude au bout du fil.

— Oh non, *my God*, pas ça! Qui êtes-vous?

— Je suis un policier.

— Qu’est-ce qui lui est arrivé?

— On la cherche.

— Comment avez-vous eu mon numéro?

— En perquisitionnant chez Julie.

À ces mots, la femme se mit à pleurer. Oigny s’était arrêté pour écouter la conversation. Hayden hocha la tête en signe d’impuissance, puis dit:

— Écoutez, madame Trépanier, Léa, s’il vous plaît. Nous sommes là pour la retrouver. Pouvez-vous venir déposer un signalement pour un avis de disparition?

— Je ne veux pas aller au poste de police. J’aime pas ça. Je veux pas être vue là.

— Êtes-vous danseuse, comme Julie?

— Djou et moi, on fait la même job.

— Je peux passer vous voir?

— Si vous voulez.

— Où êtes-vous?

— À Brossard.

— Votre adresse?

Elle hésita, mais finit par la lui donner. Il la remercia et dit qu'il partait immédiatement.

— Viens-t'en, Oli!

En sortant, ils croisèrent Yelle et Guevara qui revenaient de leur entretien à l'hôpital avec la femme de Ben Harvey.

— Et alors?

— Elle a rien vu, dit Guevara. Elle sait rien. Et je la crois parce qu'elle voudrait vraiment nous aider.

— Elle a quand même dit que son mari était en crise depuis que le territoire des indépendants s'était mis à rétrécir et qu'ils subissaient des pressions pour se joindre aux Hells.

— On en reparle à notre retour, les gars. À plus tard.

* * *

Ralenti par les bouchons, ils mirent une heure à rallier Brossard. Léa Trépanier habitait au troisième étage d'un immeuble de briques rouille, près du boulevard Taschereau. Le hall puait la pisserie de chat et le détergent industriel. Le plancher était fait de petites mosaïques blanches et bleues. Des dizaines de prospectus traînaient sous les boîtes à lettres.

Ils montèrent l'escalier jusqu'à la porte numéro 4. AC/DC jouait à fond dans l'appartement. Olinny cogna trois coups forts. Quelqu'un baissa le son, puis un visage ravissant apparut dans l'embrasure de la porte retenue par une chaînette.

— Léa Trépanier? Lieutenant Hayden. Voici mon collègue, le lieutenant Olinny.

Elle détacha la chaînette.

— Entrez.

Hayden reconnut immédiatement l'odeur caractéristique des appartements des prostituées auxquelles il avait eu affaire au début de sa

carrière dans l'escouade de la moralité. Un mélange de renfermé, de savon et de transpiration.

Les rideaux étaient tirés, les luminaires, allumés. Elle les invita à passer au salon. Les deux hommes s'assirent sur un gros canapé bon marché, et la jeune femme prit place dans le fauteuil, devant eux, à côté de la chaîne stéréo. Elle était visiblement nerveuse. Hayden prit un ton rassurant.

— Comme vous, nous sommes à la recherche de Julie. Depuis combien de temps êtes-vous sans nouvelles d'elle?

— Depuis deux semaines et demie.

Comme d'habitude, Hayden posait les questions, et Oligny transcrivait les réponses.

— Parlez-nous de Julie.

— Je sais qu'elle est originaire de Sept-Îles, mais elle ne voit plus sa famille depuis longtemps. Depuis qu'ils savent qu'elle se prostitue et danse dans les bars. Sa mère est morte, il lui reste son père.

Elle pianotait nerveusement de la main droite sur sa cuisse. Ses longs ongles verts à petits pois blancs luisaient à la lumière d'une lampe.

— Vous saviez qu'elle fréquentait un enquêteur?

— Celui qui s'est tué l'autre jour?

— Oui.

— J'étais au courant, mais elle m'avait fait jurer de pas en parler.

— Vous sembliez inquiète pour votre amie quand vous lui laissiez des messages.

Elle soupira longuement en fermant les yeux et en hochant la tête.

— C'est certain... On savait qu'elle avait commencé à faire des voyages au Panama. Elle partait parfois une semaine, mais, là, ça fait presque trois semaines. D'habitude, quand elle est là-bas, elle nous donne des nouvelles, mais, là, plus rien.

— Qu'est-ce qu'elle vous disait de sa relation avec Jean Bergeron?

Elle hésita à répondre.

— Léa, intervint Oigny, si vous voulez que nous la retrouvions, il faut nous dire ce que vous savez. Nous allons vous protéger.

— Je peux pas tout vous dire. Je sais qu'elle était tombée amoureuse de lui, mais qu'elle a dû mettre fin à cette relation.

— On l'a forcée à rompre? demanda Hayden.

— Oui, et ç'a été très dur pour elle comme pour lui.

— Au début, devait-elle l'attirer dans un piège?

Léa Trépanier hocha la tête, l'air effrayé. Le haut de sa poitrine s'était empourpré.

— Julie a probablement disparu, dit Hayden. Il est possible qu'elle soit juste en cavale à cause de sa déception amoureuse. Il est aussi possible qu'elle soit en danger.

À ces mots, la jeune femme se prit la tête entre les mains.

— Dites-nous ce que vous savez. Faites-nous confiance.

Sur ce, le téléphone sonna. Le policier invita la jeune femme à répondre, mais elle refusa. Elle pleurait. Elle pinça les lèvres, fixa du regard un point entre les deux enquêteurs et fit oui plusieurs fois de la tête, comme pour se donner le courage de parler.

— Tout ça a commencé quand on a poussé Julie vers Jean Bergeron, finit-elle par dire. On lui avait dit qui il était et ce qu'il faisait. Elle savait qu'il fréquentait La Cage aux Sports, près du nouveau Centre Molson. Elle s'est rendue là et, comme elle est très belle et pleine d'énergie, ç'a cliqué tout de suite entre eux. Bergeron a ferré, comme on dit chez nous. Ils se sont revus. Leurs rapports sont devenus de plus en plus intimes. «Jeannou», comme elle l'appelait, dépensait de plus en plus d'argent pour elle. Ils

voyageaient. Puis on lui a clairement rappelé qu'elle devait juste servir à rapprocher Bergeron de certains contacts.

— Des contacts?

Un long silence.

— Les boss. Vous savez comment ça marche.

— *Yes, indeed*, répondit Hayden en souriant.

— Puis la femme de Jean a fini par découvrir qu'il la trompait, son couple s'est mis à mal aller. Lui et Djou sont partis au printemps au Panama et c'est là que tout s'est joué. Ils ont proposé beaucoup d'argent à Bergeron pour qu'il donne des renseignements aux gars.

— Quels gars?

— Ça, je sais pas.

— Denis Viau?

— J'entendais beaucoup de noms...

— Comme Viau, Hamel, Hayden, Morel, Vargas, Stanton...

— Oui, des boss. Des noms comme ça.

— Allaient-ils au Paradiso Resort?

— Oui.

— Ensuite?

Elle marqua une pause, puis poursuivit:

— Ensuite, les gars ont dit à Julie qu'elle avait bien travaillé et qu'elle pouvait casser avec Bergeron. Elle ne voulait pas, mais il a fallu qu'elle le fasse. On l'a forcée. Quelqu'un lui a dit qu'elle allait manger une hostie de volée si elle s'entêtait à le voir.

— Qui?

— Je sais pas.

Son regard fuyant indiquait à Hayden qu'elle le savait, mais qu'elle ne dirait rien.

— C’est arrivé quand? demanda Oligny.

Elle réfléchit, compta sur ses doigts.

— Environ deux semaines après ma fête, autour du 15 septembre.

— L’avez-vous vue à ce moment-là?

— Je l’ai ramassée en petits morceaux. Elle culpabilisait d’avoir fait ça à Bergeron. Elle s’en voulait. Elle arrêta pas de dire que c’était un bon Jack. Elle voulait arrêter de danser...

— Elle savait qu’on avait commencé à le faire chanter? l’interrompt Hayden.

— Oui, elle savait qu’il souffrait, qu’il voulait pas aller plus loin dans l’échange de renseignements. Elle m’a dit aussi qu’on retenait une partie de sa récompense et qu’il voulait être payé pour ce qu’il avait fait. Il lui restait un gros paquet d’argent à recevoir.

Elle croisa ses longues jambes fines et galbées.

— Est-ce qu’elle l’a revu malgré les menaces?

— Oui, ils se voyaient de façon clandestine. Mais je n’ai pas eu de nouvelles depuis.

— Savez-vous à qui appartient le Paradiso?

— ...

— Je suis sûr que vous vous en doutez.

— ...

— Jesse Morel, ça vous dit quelque chose?

Hayden sentit la frousse gagner Léa.

— Ce nom vous dit quelque chose?

— Ben oui.

— Est-ce que Julie vous parlait de Morel?

— Elle a été sa maîtresse.

— Ah oui! Intéressant. Bergeron aurait-il été en contact avec lui?

— Je peux pas vous dire... Peut-être. C'est un big shot, Jesse. C'est pas n'importe qui. Tu ne lui parles pas de même aussi facilement.

— Je répète ma question. Jesse Morel a-t-il pu être en contact avec Jean Bergeron?

— Y a ben des chances que oui. Djou et Jean sont allés ensemble au Panama, à l'hôtel de Jesse.

— Et Julie, avec Morel, comment ça se passait?

— Il l'avait avertie de pu coller à Bergeron, de le crisser là pis de retourner danser, que sa job était faite.

Oigny et Hayden se regardèrent.

— Dernière question, s'il vous plaît. Connaissez-vous une danseuse nommée Mona Sylvestre?

— Oui.

— De près, de loin?

— On danse dans les mêmes clubs. On se croise souvent en région. On se parle. On s'aime bien.

— Et Julie connaissait Mona?

— Oui, elles ont fait de l'aérobic ensemble. C'est deux maniaques de l'entraînement physique. Julie lui montrait à faire du yoga. Il lui est arrivé aussi quelque chose?

— Non. Pas du tout.

Oigny et Hayden échangèrent de nouveau un regard, et ce dernier dit à Léa Trépanier:

— Il faut maintenant que vous signaliez à la police la disparition de Julie.

— Pas intéressée, se braqua-t-elle. Si on apprenait que je me suis mêlée de ça, je me ferais crisser une volée.

Hayden se pencha vers elle pour la rassurer. Il se rendit compte qu'elle regardait la cicatrice qui lui barrait le menton.

— Tout ça va rester confidentiel, lui dit-il doucement. Si vous voulez que nous nous lancions à la recherche de Julie, il faut nous aider.

Léa réfléchit un bon moment, puis accepta la requête du lieutenant. Les recherches pour retrouver Julie Saint-Laurent allaient pouvoir commencer, mais les espoirs de Hayden étaient minces. La jeune femme avait désobéi, et il y avait de grandes chances qu'elle l'ait payé cher.

En retournant à la centrale, Hayden comprit que cette histoire de Roméo et Juliette du monde interlope avait tout pour engendrer une puissante vague médiatique, aussi décida-t-il de n'en rien révéler avant d'être absolument obligé de le faire.

Par ailleurs, il n'était pas surpris que Julie Saint-Laurent ait craqué pour Bergeron. Il était très bel homme, charmeur, drôle, et il en imposait physiquement. Hayden pouvait imaginer le cauchemar de son ancien mentor, cerné de toutes parts, voyant lui échapper son seul espoir, Julie Saint-Laurent, au seuil de l'opprobre. Il se tourna vers Oligny.

— Connais-tu quelqu'un qui fait de la peinture?

— Un peintre?

— Non, un soudeur...

— Excuse-moi, Owen, j'étais dans la lune.

— Le courtier m'a dit que je dois repeindre les chambres des enfants si je veux vendre la maison.

— J'aurais un contact à Saint-Hyacinthe, mais je peux moi-même te donner un coup de main.

— Je te remercie, Oli, mais nos semaines sont chargées et tu mérites de te reposer le week-end.

— Non, mais on prend une bière, relax, et on fait ça ensemble.

— T'es sûr?

— Oui.

— Merci. Je vais acheter ce qu’il faut.

Ils écoutèrent ensuite le bulletin de nouvelles à l’autoradio. Devant les menaces et le chaos des derniers jours, les politiciens s’agitaient à l’Assemblée nationale. Les ministres marchaient sur des œufs lors des points de presse et chantaient toujours la même rengaine: les libéraux disaient que le Parti québécois traînait les pieds; les péquistes répondaient que la justice pénale est de compétence fédérale.

— Pendant ce temps-là, nous autres, on n’a prise sur rien! pesta Oligny.

— D’après toi, quelles sont les chances que Julie Saint-Laurent soit encore en vie?

— Sincèrement, j’aime mieux pas parier là-dessus.

* * *

En fin de journée, Hayden récapitula le passé de Julie Saint-Laurent pour s’en faire un portrait plus juste. La jeune danseuse, adepte du bouddhisme, avait quelques antécédents judiciaires. Rien de très grave, mais assez pour l’éloigner de ses parents. À seize ans, elle avait rendu visite à une copine à Montréal, où elles avaient fait la connaissance de membres d’un gang de rue. Elles s’étaient laissé charmer, offrir des vêtements et des bijoux. Puis, après avoir été agressées, elles avaient été forcées de vendre leur corps. En 1988, Julie avait été inculpée de sollicitation à des fins de prostitution dans la rue Sainte-Catherine. En 1991, un agent infiltré l’avait arrêtée dans un salon de massage. Le propriétaire de ce salon était Jesse Morel. On avait accusé Saint-Laurent de possession simple de cocaïne et de prostitution.

Soudain, Chalifour entra dans le bureau d’une démarche militaire, plein d’entrain.

— Les gars! Écoutez ça. Une dépêche de La Presse canadienne: «Les ministres de la Justice et de la Sécurité publique viennent de tenir un point de presse et se disent prêts à envisager la tenue d’une commission

d'enquête dans le but de faire voter une loi antigang. Le solliciteur général du Canada se dit ouvert à l'idée d'examiner les demandes du Québec en ce sens, même si cela signifie un amendement constitutionnel temporaire.»

Tout le monde s'en réjouit, sauf Hayden.

— T'es pas content, Owen? demanda Oligny.

Hayden fit non de la tête.

— Je sourirai quand cette loi sera votée. Je ne truste jamais un politicien, surtout pas quand il veut calmer l'opinion publique.

Cette réponse refroidit sec l'enthousiasme de Chalifour et d'Oligny.

— On peut quand même donner la chance aux coureurs, argua le premier.

— Les coureurs sont des opportunistes. Voilà ce que je pense, dit Hayden en se levant.

— Moi, j'aimerais que tu accompagnes Selma. Après tout, tu as aussi eu un mot à dire dans l'élaboration de ce projet. Et ce serait bon pour l'image du service.

Hayden se figea: il ne s'attendait pas à une telle demande de son patron. Oligny et Chalifour observaient sa réaction. La simple perspective de soumettre un mémoire à une commission parlementaire, où siégeraient des politiciens qu'il abhorrait, le mettait de mauvaise humeur.

— Je préférerais que Selma y aille seule, dit-il en décrochant son blouson noir de la patère, mais j'irai si on me l'ordonne.

Avant de sortir, il inscrivit dans son carnet sa priorité du lendemain: «Transactions bancaires de Julie Saint-Laurent et de Jean Bergeron.»

* * *

Hayden roulait depuis cinq minutes sur l'autoroute 20. Des flocons de neige voletaient, légers comme des plumes, pas pressés de toucher le sol. Il balaya les fréquences de l'autoradio. Sur une chaîne, il était question des

funérailles de Benoît «Ben» Harvey, qui se dérouleraient le lendemain sous haute surveillance.

Devant sa maison était garée la fourgonnette banalisée des agents de sécurité. Il passa sans saluer personne, pour ne pas attirer l'attention des voisins. En entendant la portière claquer, Bad sortit de sa niche pour aboyer de joie, au bout de sa chaîne tendue. Hayden ouvrit la porte de la clôture, alla détacher le chien, puis revint à son Ford Explorer pour en sortir six gallons de peinture blanche. Le berger allemand, en position debout, posa ses deux pattes avant sur les épaules de Hayden, la gueule grande ouverte, fouettant de sa langue baveuse le visage de son maître. Il geignait de joie pendant qu'Owen lui caressait la tête. Bad était un chien pisteur à la retraite que lui avait confié un maître-chien de la SQ, deux ans auparavant. Comme ce maître-chien connaissait la situation particulière des enquêteurs des escouades contre le crime organisé, il s'était dit qu'Owen aimerait avoir un ami pouvant flairer de loin un ennemi et se faire invisible pour lui sauter à la gorge. Or Bad était enclin à japper; heureusement, les voisins étaient tolérants. Les premières nuits, Hayden avait dû repousser le chien hors de son lit. Pas question de coucher avec un cabot qui pète et qui prend ses aises! Malgré cela, le berger allemand lui avait prodigué beaucoup d'affection.

Hayden et Bad firent une promenade dans la rue, jusqu'à un champ où ils s'amusèrent avec une branche. Le maître la lançait au loin, et le chien allait la chercher à toute vitesse pour la rapporter aux pieds de son propriétaire.

En rentrant, Hayden alluma la télé. Il était question des revendications de Me Flores. Le ministre de la Sécurité publique promit qu'on étudierait le sujet en commission parlementaire. Selon le journaliste, la création de ce comité serait annoncée officiellement le lendemain. Hayden éteignit le

téléviseur. Normalement, il aurait eu le réflexe de mettre de la musique, mais il laissa la maison baigner dans un silence monacal.

Selma lui avait laissé deux messages. Elle était excitée à l'idée de cette commission parlementaire. «Tiens-toi prêt, on va frapper fort!»

Il fit un feu dans la cheminée, mangea un sandwich au jambon et une salade de chou avec Bad à ses pieds. Plus tard, il tira un roman populaire d'une étagère, tenta d'en lire quelques pages, mais il s'endormit.

OceanofPDF.com

DEUXIÈME PARTIE

OceanofPDF.com

Chapitre 16

Mercredi 30 octobre

En route vers la centrale, Hayden écoutait les nouvelles. Il était question du premier anniversaire du référendum qui aurait pu faire du Québec un pays. On revenait sur le résultat serré. Hayden avait voté pour la séparation du Québec du Canada. Selma aussi, même si elle savait qu'elle décevrait amèrement ses parents qui, en tant qu'immigrants, avaient beaucoup d'estime pour leur pays d'accueil. Owen et Selma avaient passé la soirée à espérer une indépendance qui ne viendrait pas.

Une fois assis à son bureau, Hayden reçut les premiers rapports des analystes en prévision des rafles de son escouade. La vente de stupéfiants sur l'île de Montréal, le nouveau fief que les Hells disputaient aux Rock Machine, allait grandissant. La drogue, dont la qualité avait augmenté, se négociait jusqu'aux petites heures du matin. Dans un bar, on pouvait vendre quarante-cinq mille dollars de cocaïne par soir. Les policiers avaient identifié et photographié des revendeurs qui seraient bientôt arrêtés.

Après avoir lu les rapports des informateurs, le lieutenant avisa son chef que le moment était venu de faire une première descente au centre-ville. La quantité de drogue saisie importait moins que l'exercice de relations publiques. La cible: plusieurs bars, dont un qui venait d'être infiltré. Le propriétaire avait eu les jambes fracturées parce qu'il avait refusé les nouveaux arrangements...

Une épreuve de force s'imposait. On suspendrait les permis des tenanciers qui enfreignaient les règlements de la Ville en prolongeant leurs

heures d'ouverture. Cette nouvelle réconforterait les journalistes et incommoderait les motards.

Sur une carte de l'île de Montréal, Owen avait identifié avec des points colorés les secteurs de la ville et les établissements qui avaient été forcés de changer d'allégeance. La police frapperait dans quelques-uns de ces bars.

Un manutentionnaire entra avec une boîte qui venait d'être livrée à l'attention de Guevara.

— Je me doute bien de ce que c'est! s'exclama ce dernier.

Il descella le colis à l'aide d'un couteau et en sortit un t-shirt blanc portant le nom de l'opération et imprimé d'un magnifique dessin.

— Regardez ça, les gars! Opération Octopus!

Une pieuvre broyait de ses tentacules une Harley-Davidson.

— Je le porterai ce soir! lança Yelle.

— Tiens, dit Guevara en lui lançant celui qu'il avait en main.

Documents sous le bras, Hayden prit un t-shirt dans la boîte et se dirigea vers le bureau de Chalifour pour obtenir le feu vert. Les autres le suivirent.

— Hayden. Ça va?

— Oui, répondit le lieutenant en déposant le rapport sur la table de son patron. On serait prêts pour une sortie ce soir.

Il lança le t-shirt que Chalifour attrapa d'une main.

— Wow! Il est beau! Je peux le garder?

— Bien sûr.

— Vous êtes prêts?

— On a ciblé les bars et on peut frapper. Le timing serait bon.

— Opération Octopus! J'aime ça!

— C'est l'idée de Che. Il en mange, de la pieuvre, lui... Peux-tu imaginer ça? Ça me dégoûte juste d'y penser.

— Vous autres, vous mangez de la langue de bœuf... Peux-tu imaginer ça? railla Guevara.

Tout le monde éclata de rire.

Le patron hocha la tête d'un air décidé.

— C'est OK! On frappe.

Pour ne pas trahir les agents qui avaient infiltré le milieu, on les arrêterait, comme les malfaiteurs, et on les pousserait dans le panier à salade. Même si les policiers ne saisissaient pas de grandes quantités de drogue ni n'arrêtaient de grosses pointures, les motards n'aimeraient pas qu'on les nargue au moment où ils se sentaient plus puissants que le système. Plusieurs patrouilleurs participeraient à la rafle «pour un gros show de sirènes et de gyrophares», disait Hayden.

* * *

En fin d'avant-midi, Hayden eut enfin accès au compte Visa de Julie Saint-Laurent. Le relevé du mois de septembre montrait plusieurs transactions. Il attendait celui d'octobre.

Il dépêcha Guevara et Yelle aux funérailles de Ben Harvey à Saint-Henri et leur demanda de prendre des photos et de jauger le moral des troupes.

— Voyez si les Rock Machine peuvent réunir des forces assez bien organisées pour faire la guerre.

Pendant qu'Oligny préparait la rafle nocturne à laquelle participeraient une trentaine de policiers, Hayden prit connaissance des informations qui commençaient à affluer à propos de Julie Saint-Laurent. Plusieurs personnes rapportaient l'avoir vue un peu partout au Québec, comme si elle avait le don d'ubiquité. Quelqu'un affirmait même l'avoir aperçue au Nouveau-Brunswick. Rien de très sérieux au premier abord, mais Hayden ne se découragea pas. Il se dit que la famille finirait bien par se manifester.

Lorsque le télécopieur se mit à faire sa musique mécanique, le lieutenant se rua dessus. La CIBC lui envoyait les comptes bancaires de Jean Bergeron. Il constata que, de la fin mai à la fin août, Bergeron n'avait pas utilisé sa carte Visa. Ce dernier avait sans doute reçu assez d'argent liquide à ce moment-là pour payer en espèces tous ses achats. Mais à partir du mois de septembre, les paiements pour la voiture n'avaient pas été faits, et, malgré un revenu très confortable, Bergeron était dans le rouge. Il faut dire qu'une partie du salaire était versée dans le compte du cabinet d'avocats Gendron et Simard. Il remarqua des frais de psychologue et plusieurs achats dans une pharmacie. Bergeron devait être à bout de nerfs, anxieux, désespéré. Par ailleurs, Hayden fut déçu de ne trouver aucune transaction au Panama. Rien n'indiquait un séjour de Bergeron à l'hôtel de Morel, où il avait dû être hébergé aux frais de la princesse.

* * *

Juste avant d'aller à la réunion, Hayden reçut un courriel du lieutenant Higgins.

«Salut, Owen. D'après les vidéos, le char mauve, après être venu de l'ouest sur Pierre-Dupuy, serait passé devant Habitat 67 et aurait poursuivi sa route par le pont de la Concorde, l'île Sainte-Hélène et le pont Jacques-Cartier. Par contre, l'agrandissement des images montre qu'il y avait deux personnes à bord de la voiture quand celle-ci est passée devant la première caméra, mais que plus loin, au pont de la Concorde, il n'y en avait plus qu'une. Le passager manquant est certainement descendu près d'Habitat 67. Soit le tueur était attendu par un *getaway car*, soit il a pris la fuite à pied, en bateau, à la nage, qui sait? Je te donne des nouvelles aussitôt que j'en ai. On devrait retrouver cet hostie de char de mongols là sans trop de problèmes.»

Higgins avait grandi à deux coins de rue des Hayden. Étrange quartier où les voyous devenaient des justiciers ou des truands et conservaient leur carapace de durs à cuire. Hayden avait l'impression lui-même d'être resté un voyou, mais qui œuvrait du côté de l'ordre établi. Mais qu'est-ce que cela voulait dire l'«ordre établi»? Avec tous ces dirigeants corrompus à la Ville et au gouvernement, cela ne signifiait plus rien. Plusieurs personnes notaient que Tom semblait avoir plus de classe qu'Owen, qu'il avait même l'air moins dur que lui. Rien ne l'insultait plus que d'entendre dire qu'il ressemblait davantage à un motard que son frère. Il répliquait en anglais: *«Don't judge a book by its cover.»* Il savait – Selma aussi – qu'on ne ferait jamais de lui un être raffiné. Il serait pour toujours une créature de Griffintown au feu brûlant dans la poitrine. Une colère le consumait comme un incendie impossible à éteindre.

Plus tard dans l'après-midi, Yelle et Guevara revinrent de leur mission de reconnaissance aux funérailles de Ben Harvey.

— Puis? demanda Hayden.

— Grosse surveillance policière, dit Guevara. Aucun incident à signaler.

— Et les Rock Machine?

— Ils sont nombreux, répondit Yelle. Assez pour opposer une grosse résistance. As-tu épluché les comptes de Bergeron?

Hayden écarquilla les yeux en hochant la tête.

— Pendant trois mois, il n'a pas utilisé sa carte de crédit, puis, en septembre, il est vite tombé dans le rouge. Tu devrais voir les intérêts...

— Ouch!

* * *

La dernière réunion avant l'opération Octopus eut lieu à vingt heures trente dans la salle de conférence. Hayden, Oligny, Yelle et Guevara étaient d'aussi bonne humeur que les policiers venus en renfort. Trois tonnes de

muscles prêts à passer à l'action – et un bel exercice de relations publiques. La dégaine de ces hommes faisait peur. Ils avaient soigné la mise en scène: cheveux longs, barbes, tatouages faux ou réels, bijoux clinquants. Ils n'avaient plus l'air de policiers, mais d'une bande d'hommes de main des motards.

Ils furent informés des lieux où ils interviendraient. Cinq policiers par bar suffiraient pour créer la surprise et procéder aux arrestations. La police de proximité serait aussi mise à contribution. Oligny avait mobilisé plusieurs paniers à salade. Des professionnels viendraient remplacer les serrures des bars qui seraient fermés. Et quelques ambulances avaient été appelées. «À la guerre comme à la guerre», s'était dit Oligny.

À la fin de la réunion, Chalifour, qui devait conduire le minibus, s'approcha d'Owen:

— Je vais te demander de conduire l'«étaubus».

— Tiens, le boss se dégonfle, railla Oligny.

— Pourquoi? demanda Hayden.

— J'ai pas de permis de classe 4B.

— Moi non plus! rétorqua Hayden.

— Mais toi, je te laisse aller même en état d'infraction, dit Chalifour en s'éloignant. Y aura pas de trouble. Ça se conduit comme un gros char, transmission automatique et tout.

— Mais patron, j'ai jamais con...

— Tu viens de te trouver une nouvelle job? l'interrompit Yelle en riant.

— La polyvalence est une qualité, argua Che.

— Allez chier! lança Hayden à la blague. Si je décide d'envoyer un de vous trois au volant, vous allez la trouver moins drôle.

* * *

Hayden ne retourna pas chez lui avant l'opération Octopus. Il alla plutôt souper chez Selma pour fêter l'annonce officielle de la mise sur pied de la commission parlementaire. Dans le corridor, le policier de garde le reconnut et le salua.

Dès qu'il entra, Selma se pressa contre lui, et il se détendit instantanément. Une bonne odeur de *caldo verde* lui ouvrit l'appétit. Dans le salon, le téléviseur était allumé. On entendait les rires en boîte d'une sitcom que Selma adorait.

— On va passer à l'action, mon Hayden!

— Oui, ma Flores. Je serais prêt à te suivre, mais tu es plus douée que moi du génie de la parole. Tu ferais mieux d'y aller seule.

— Pas question! On a pensé le projet ensemble. Un policier spécialiste comme toi donnera du poids à notre requête. En plus, tu es beau! T'as pas le choix...

Il ne répondit rien, mais reviendrait plus tard à la charge. Il l'embrassa plutôt, en lui caressant les cheveux.

— Je t'adore, *querido*.

— Moi aussi.

— Tu veux boire quelque chose?

— Juste une bière. On a une grosse opération ce soir.

Elle alla chercher pour lui une Belle Gueule dans le réfrigérateur et se servit un verre de blanc. Hayden s'assit au comptoir, sur une chaise de bar, pendant que Selma s'occupait à préparer le souper devant lui. Ils trinquèrent.

— À notre projet de loi!

— À *ton* projet de loi!

— T'as eu plein de bonnes idées.

— Ç'a germé dans ta tête, Selma.

— Si tout va comme prévu, le gouvernement fédéral serait prêt à modifier un article de la Constitution à la demande de Québec.

— Ça pourrait être adopté quand?

— Le temps de rédiger le projet de loi, d'en faire une première lecture et une seconde, répondit-elle en remuant la soupe. Si toutes les étoiles s'alignent, peut-être l'an prochain. En attendant, j'aimerais que tu témoignes devant la commission pour expliquer comment ça se passe sur le terrain, combien c'est dur pour vous autres.

Hayden ressentit un puissant vertige. Il était heureux de l'avancée de ce dossier, mais tétanisé à l'idée de s'adresser aux commissaires. Il n'avait jamais pu convaincre ses enfants du bien-fondé de certains principes et il avait cédé sur toute la ligne pour finir avec un décrocheur, une globe-trotteuse et le cadet qui détestait l'école. Alors, comment parviendrait-il à convaincre des élus? Son patron souhaitait aussi qu'il y participe, mais Hayden avait peur de bousiller le projet à cause de sa maladresse. Une boule d'anxiété lui tenaillait l'estomac, mais puisque ce projet pouvait sauver des vies, il se devait de faire face.

Selma laissa glisser doucement le revers de sa main sur le visage d'Owen.

— Tu vas être à la hauteur.

— On s'habille comment pour aller là?

— Comme quand tu vas à la cour. Il faut observer le décorum, c'est le Salon rouge de l'Assemblée nationale. Ça va bien aller. Tu es bon quand tu témoignes en justice, et là il n'y aura pas d'avocat de la défense contre toi.

— Ça va être pire, tous les partis vont me poser des questions.

— Le projet est bien accueilli.

— Mais l'opposition a des réserves.

— Quelques réserves à peine, pour la forme.

— Oui, car elle a des amis bien placés dans le monde du crime organisé...

— Ne t'en fais pas, dit-elle avec le sourire.

— L'opposition va faire semblant de trouver le projet formidable devant les caméras pour mieux le torpiller dans le rapport.

— Hé! mon grand anxieux! Tu ne seras pas seul. Je serai là. Nous allons faire un tabac. Tout le monde dit que notre projet est nécessaire.

Selma connaissait bien Owen, elle savait qu'il ne croyait plus dans le «système». «Un gang ou un autre», lançait-il souvent avec cynisme. Il semblait défendre des valeurs sans vraiment y croire, mais quand Selma le voyait plein de fougue au travail, elle pensait qu'il exagérait un peu son pessimisme.

Pendant qu'elle versait la soupe dans les bols, elle parla de sa voisine qui avait été tuée. Les funérailles auraient lieu dans l'intimité le lendemain. La famille ne souhaitait pas qu'il y ait des journalistes – elle s'abstiendrait de tout commentaire –, mais elle avait tenu à inviter Selma, ce qui l'avait émue.

— Ce sera étrange de la voir dans un cercueil, alors que c'est moi qui devrais y être allongée.

— Higgins est sur une piste. Les caméras du port ont filmé une voiture suspecte qui passe dans la rue peu avant le meurtre.

Selma l'invita à passer à table, et il accepta finalement un verre de vin. Il aurait bien le temps de dégriser. Ce blanc australien lui fit penser à Fiona. Elle lui manquait. Il espérait que tout se passait bien pour sa grande.

* * *

Dans le stationnement de Place Versailles, les policiers attendaient près du minibus noir. Chacun avait revêtu son gilet pare-balles. On aurait dit un club de rugby qui se préparait à partir pour un tournoi. Oligny, Guevara et

Yelle discutaient avec des membres de l'escouade. D'autres confrères fumaient, blaguaient ou examinaient le véhicule.

Hayden ouvrit la portière du minibus pour se hisser au volant. Ses collègues montèrent à la queue leu leu en s'émerveillant du confort et de l'espace intérieur. À l'un d'eux qui s'apprêtait à entrer avec sa cigarette, Hayden demanda de respecter l'environnement non-fumeurs. D'une pichenotte, le policier envoya sa cigarette tournoyer dans le stationnement et souffla par le nez les dernières fumées. En passant devant Hayden, chacun choquait son poing contre le sien, en souriant.

Le lieutenant ajusta son siège et les rétroviseurs.

— On dirait qu'on part en voyage, dit Yelle.

En jetant un œil dans le miroir, Hayden constata que son collègue avait coupé ses cheveux à l'iroquoise.

— Le voyage que je te propose est de dix kilomètres et t'auras même pas le temps de prendre un verre en chemin.

Toutes sortes de plaisanteries fusaient dans le minibus, de celles qui apaisent la nervosité avant une mission. Hayden, lui, se sentait puissant au volant. La visibilité était parfaite derrière ce grand pare-brise. Il se serait vu partir en *road trip* pour la Californie. Lorsqu'il alluma la radio, de la musique classique sortit des haut-parleurs, et les passagers s'esclaffèrent. Hayden avait prévu un air de circonstance: il glissa un CD de Metallica dans le lecteur et poussa les premières notes d'*Enter Sandman* presque au maximum, histoire de mettre ses hommes dans l'ambiance.

Ce soir-là, Hayden avait enfilé un chandail noir à manches courtes pour montrer ses couleurs. Sur le bras droit, il avait des tatouages composés de signes cabalistiques: un étrange mandala aux formes géométriques, fait de cordes entrelacées et de deux têtes de cheval, gueules ouvertes, de chaque côté d'une croix celtique.

Dans le rétroviseur, il vit des policiers rythmer la musique à coups de tête, d'autres brandissaient le poing en cornes, index et auriculaire levés. Celui que les motards appelaient «Bitch» sourit.

Une fois tout le monde assis, Hayden démarra le moteur. Il appuya sur l'accélérateur, et le moteur ronronna. L'insonorisation était impeccable. C'était comme rouler dans une limousine. Il augmenta encore le son. Les haut-parleurs crachaient *Enter Sandman* à s'en défoncer les tympans.

Il y avait peu de circulation, et ils arrivèrent vite au centre-ville. D'est en ouest, Hayden laissa descendre tour à tour les équipes près de chacun des bars: le Tropicana, le Del Monico, le Jubilee Lily, le Fly Bean et le Flingflang. Ses enquêteurs dirigeaient chacun leur groupe. Une fois le débarquement terminé, il alla se garer à l'intersection des rues Peel et Sainte-Catherine pour écouter le déroulement de l'opération sur les fréquences de la police. Tout semblait se passer normalement. Toutefois, vers minuit quarante-cinq, il reçut un message inquiétant de la part des hommes qui se trouvaient au Del Monico, rue Ontario.

— Lieutenant Hayden, on est débordés. Pouvez-vous nous envoyer des renforts? Ça brasse en crisse!

— OK, j'arrive!

Peu après, Hayden immobilisait le minibus dans une petite rue perpendiculaire. Rue Ontario, l'affiche au néon jaune et rouge du Del Monico clignotait. Il se rappelait y avoir fait une descente quand il était patrouilleur, mais le bar portait alors un autre nom. Le portier lui bloqua le passage, mais s'écarta lorsque l'enquêteur exhiba sa carte et son pistolet.

— Et tu bouges pas de là, l'avisa Hayden en se retournant.

Le lieutenant monta un escalier et entendit des sons qui ne le rassuraient pas. Des cris, des bruits de chaises qui volaient, des bouteilles qui se fracassaient. Il y avait beaucoup de testostérone dans l'air. Sur le palier, un

colosse aux cheveux longs, portant une longue barbe et un t-shirt Indian Motorcycle, s'approcha de lui d'une démarche moqueuse. Un quasi-silence se fit. Owen aperçut ses cinq policiers qui avaient été mis à l'écart, intimidés par un groupe de motards.

— Hey! toé, le jerk! C'est quoi ton nom?

— Abdullah the Butcher, répondit Hayden en abattant une droite retentissante sur la joue gauche du fanfaron qui s'écrasa par terre.

— Y en a-tu d'autres qui ont pas entendu mon nom?

Il sortit son arme de son holster et cria:

— C'est une descente! Tout le monde contre le mur!

— Hey! fucking bitch! cria un gorille en s'agitant près de lui. C'était Jeremy Otis, un jeune policier noir d'origine jamaïcaine qui tentait d'infiltrer le milieu. Même si les Hells n'aimaient généralement pas les gens de couleur, ils avaient accepté Jeremy comme prospect ou futur membre en règle. Ce «fucking bitch» le ferait passer pour un héros chez les motards.

— Si tu fais le clown avec moi une autre fois, c'est ça qui va t'arriver, dit Hayden en pointant son Glock sur Otis. Il y a des personnes ici qui sont en état d'arrestation. Les autres, vous pourrez partir quand on vous le dira. Si j'en vois un jeter ou cacher quoi que ce soit, il va s'en souvenir.

L'homme qu'il avait frappé se relevait péniblement. Hayden prit son téléphone pour appeler le panier à salade et des renforts. Un distributeur, deux revendeurs, un livreur et trois clients qui avaient acheté de grandes quantités de drogue seraient écroués.

Hayden se réjouit à la vue des gyrophares qui éclairaient les fenêtres du bar. À une heure vingt-huit, les policiers terminèrent les descentes, et il fallut plusieurs fourgons pour ramasser toute la racaille. Hayden apprit que la plupart des interventions avaient donné de très bons résultats:

importantes confiscations de drogue, d'armes de poing et d'armes automatiques, arrestations d'individus en période de probation, etc. À part au Del Monico, il ne s'était produit aucun incident fâcheux. Deux policiers avaient été transportés à l'hôpital pour soigner des contusions, tandis que trois ambulances avaient été nécessaires pour évacuer les motards blessés.

Hayden alla ensuite chercher ses hommes devant les quatre autres bars. Dans le minibus, tous se racontaient avec enthousiasme leurs interventions respectives et les dégâts qu'ils avaient causés.

— Lieutenant, dit un membre de l'escouade, ç'a été une soirée formidable! Il y a longtemps que j'avais pas eu autant de plaisir.

— Alors, il faudra refaire la tournée.

Un policier monta dans le minibus en arborant une arcade sourcilière tuméfiée.

— Ç'a cogné dur! remarqua Hayden.

— Oui, mais je l'ai couché pour un compte d'au moins trente secondes.

Lorsque Hayden aperçut Yelle, il remarqua que sa crête mohawk avait tenu le coup.

— Dis donc, Yello, c'est quoi la marque de ton fixatif? Ç'a pas bougé d'un poil!

Bientôt, Oligny et Guevara remontèrent à bord du minibus, satisfaits de l'opération. Avant de repartir pour la centrale, Owen alla sortir de la soute deux caisses de vingt-quatre bouteilles de bière. Quand il revint vers ses collègues, il fut accueilli par des cris d'allégresse, comme s'il avait porté la coupe Stanley.

— Je suis fier de vous, les gars! On a arrêté trente-huit personnes, saisi de la drogue et des armes. C'est un succès!

Che se leva et dansa dans l'allée avec le blason des Dark Knights qu'il avait arraché d'un blouson. Il le montra aux autres comme un boxeur exhibe

sa ceinture de champion. Ce fut le délire.

Oligny distribua les t-shirts de l'opération Octopus, à la grande joie des policiers qui étaient comme des gamins. Très vite, les détails de l'intervention de Hayden au Del Monico circulèrent, et chacun s'imagina la scène en riant. Hayden, lui, inséra un CD de Van Halen dans le lecteur, et la chanson *Panama*, précédée par le son d'un moteur d'avion, retentit dans les haut-parleurs. Ils étaient maintenant prêts à regagner la centrale.

Ce soir-là, les motards comprendraient que le gang d'Owen Hayden pouvait être dur et violent, et ce, au nom de la loi.

* * *

Une fois chez lui, Hayden eut du mal à dormir. L'adrénaline courait dans ses veines. Et il réfléchissait au message que Patrick lui avait laissé sur son répondeur. Son fils lui avait demandé: «À quel âge as-tu su ce que tu voulais faire dans la vie?»

OceanofPDF.com

Chapitre 17

Jeudi 31 octobre

Le lendemain, dans la salle de conférence, le produit de la rafle fut étalé sur une grande table pour les médias. Les couleurs du SPCUM étaient bien visibles. Il y avait cent cinquante mille dollars en billets de banque, un demi-kilo de cocaïne, deux kilos de mari, trois kilos de haschich, deux cent cinquante comprimés d'ecstasy et deux cents gélules d'autres amphétamines. Ce n'était pas la plus grande saisie de drogue de l'histoire de Montréal, mais elle montrait jusqu'où les policiers pouvaient aller pour défendre les institutions démocratiques. Trente-huit arrestations avaient eu lieu, et les motards avaient été déstabilisés dans des points de vente rentables. Ils se tiendraient tranquilles pendant quelque temps.

* * *

Hayden retira avec impatience le message de Higgins du plateau du télécopieur.

«Salut, Hayden. Le *pimpcar*, une Cadillac Seville mauve 1977, a été retrouvé. Le propriétaire, un certain Timothy Jean, membre du gang de rue Les Beaux Gosses, est en garde à vue au poste 33. Il a dit qu'on lui avait volé son char vendredi dernier en début de soirée. Quand on lui a appris qu'il avait été filmé au milieu de la nuit de vendredi à samedi par la caméra de surveillance d'un guichet automatique avec sa voiture bien visible, il s'est mis à bafouiller. Ensuite, il a avoué qu'il était allé faire un tour, seul, au port de Montréal. Quand on lui a dit qu'on avait

des preuves qu'ils étaient deux dans le char, il a prétendu se rappeler que, effectivement, il était avec sa petite amie et qu'ils sont allés baiser dans un coin tranquille de l'île Sainte-Hélène. Quand je lui ai demandé s'il était gai, il s'est fâché. Je lui ai alors dit que sa petite amie est en fait un gars et qu'il est sans doute descendu sur l'avenue Pierre-Dupuy. À ces mots, son visage s'est fermé et il n'a plus ouvert la bouche. Il réclame la présence de son avocat. Autre chose: on a retrouvé une balle intacte entre l'assise et le dossier du siège du passager. Le tireur l'a sans doute échappée, et elle a roulé dans le creux. On l'a envoyée au labo. On en est là, man. Je te tiens au courant.»

Higgins avait bien travaillé. Hayden lui répondit: «Good job! Je paye la tournée.»

À quatorze heures, Chalifour lui apprit que la commission commencerait ses travaux dans quelques jours et qu'il serait le premier à y présenter le mémoire qu'il avait préparé avec Selma. Cette nouvelle le réjouit et le stressa en même temps. Il ne voulait pas que son nom apparaisse sur le document, c'est Selma qui l'avait rédigé, mais elle avait insisté, car ils y avaient réfléchi à deux. Entre autres sujets, il était question des embûches qui se dressent devant les enquêteurs dans l'exercice de leurs fonctions. Qui de mieux qu'un policier expérimenté, spécialiste du crime organisé, pour soumettre ce mémoire?

* * *

Patrick rappela son père pour lui dire qu'il viendrait souper. Il était rare qu'il fasse deux visites si rapprochées, et Hayden se doutait que quelque chose tracassait son fils aîné.

Le soir, Patrick arriva en retard de trente minutes. Son père lui fit l'accolade et lui demanda si ça allait. Le jeune homme sourit en guise de réponse.

— Et toi, papa, ça va?

— Ça va.

Patrick n'avait jamais été intéressé par le métier de son père ni d'ailleurs par d'autres professions. Dans une sorte de nonchalance heureuse, il croyait pouvoir gagner sa vie en faisant de la musique, en jouant de la guitare dans des bars de Montréal.

Owen décida d'aller droit au but.

— T'as un problème?

— Ouin... J'ai pas d'argent pour payer mon loyer, et notre prochaine *gig* est la semaine prochaine.

Owen roula les yeux, alla chercher son chéquier, le posa sur le comptoir et l'ouvrit.

— Combien?

— Trois cents dollars.

Sa situation financière commençait à être inquiétante. Sa carte de crédit était au plafond et les intérêts s'accumulaient. Il avait beau gagner soixante-dix mille dollars par année, ses ressources avaient des limites. Il détacha le chèque et le tendit à son fils.

— Merci! Je vais te rembourser, promis.

— Pat, il faut que tu te trouves une vraie job ou que tu repenses à l'école. Tu peux pas continuer comme ça. Tu vas bientôt avoir vingt ans. C'est tellement jeune pour fermer toutes les portes.

— *Dad*, je veux faire de la musique, pas travailler dans un bureau.

— C'est pas payant. Tu en fais, de la musique, et je dois te donner de l'argent chaque mois, ta mère aussi.

Hayden lui tendit alors un dépliant sur les cours de musique au cégep de Saint-Laurent.

— Lis ça et on s'en reparle.

— *Dad*, je viens juste d'arrêter l'école. Donne-moi une chance de faire mes preuves. Je sais que je vais y arriver.

Il le disait avec une telle conviction qu'Owen voulait y croire.

Peu après, à table, Patrick demanda à son père:

— Et puis? Vas-tu répondre à la question que je t'ai posée hier sur ton répondeur?

À ces mots, Hayden s'esclaffa.

— Version longue ou courte? Allons-y pour la courte...

Owen, qui n'était pas du genre à s'épancher ni à raconter sa vie, marqua une pause pour remonter dans son enfance.

— J'étais pas bon à l'école, j'écrivais pas bien, je retenais que le minimum, mais je me faisais respecter. Les autres me craignaient, même ceux qui tabassaient les plus faibles me laissaient tranquille. Je tapais pas sur les faibles, mais je faisais rien non plus pour leur venir en aide. Je me mêlais de mes affaires. Je détournais le regard. Je ressentais évidemment l'injustice autour de moi, mais je venais d'un milieu tough et il fallait survivre. Ton oncle Tom était tout le contraire. Il était bien entouré de voyous. J'étais fort physiquement et pas peureux. Un jour, un orienteur m'a dit que je ferais un bon policier parce que j'avais aussi des qualités humaines, ce que mon père m'avait jamais dit, contrairement à ma mère. Je suis allé à l'école de police et suis devenu patrouilleur, puis, assez vite, enquêteur. Il aura fallu que quelqu'un voie mes qualités et me dise ce que je pouvais en faire dans la vie. Ça, c'est la version courte. Un jour, tu connaîtras la version longue...

Patrick n'avait pas cessé de hocher la tête.

— Merci, dit-il. Je dois t'avouer que j'ai longtemps été gêné devant mes amis de dire que tu étais policier. Je cachais ta profession... Mais je suis vraiment fier de ce que tu fais. Je sais que c'est important et difficile.

Après souper, ils téléphonèrent à Brandon, qui semblait très heureux au Mexique, mais qui s'ennuyait d'eux. Il dit à son grand frère, dans un élan d'enthousiasme, qu'il avait trouvé une étoile de mer pour lui.

OceanofPDF.com

Chapitre 18

Vendredi 1^{er} novembre

Oigny attendait Hayden au bureau avec un message important.

— Écoute ça, Owen. Un agent de la GRC vient d'appeler pour confirmer que, d'après des caméras de surveillance, Jesse Morel est rentré au pays en provenance du Panama à l'aéroport Pearson de Toronto sur un vol d'Air Canada, le 18 octobre, avec un faux passeport au nom de Jean Labonté.

Cette information, la GRC la tenait des agents des services frontaliers du Canada. Morel était considéré comme extrêmement dangereux, et sa photo avait commencé à circuler dans tout le pays.

— La voiture de Harvey a explosé vendredi dernier, le 25. Ça collerait. Morel arrive à Toronto le vendredi précédent, loue une auto. Il a le temps de préparer son coup. «Labonté», j'ai mon hostie de voyage! Il l'a trouvé, le nom!

Peu de temps après, la GRC leur transmet une télécopie: la liste des passagers du vol d'Air Canada. Hayden l'examina et s'exclama:

— Regarde ça, Oli! Julie Saint-Laurent. Ça peut pas être une coïncidence.

— Si elle est rentrée au pays avec Morel, ça jette un tout autre éclairage sur sa disparition. Est-ce qu'ils ont voyagé côte à côte?

— J'ai seulement la liste des passagers. Il faudrait demander à Air Canada de nous préciser le numéro de leur siège.

— Je m'en occupe.

* * *

Le soir venu, Hayden resta quelques minutes de plus au bureau pour classer la papperasse qui s'accumulait, sinon il finirait par s'embourber. Cette tâche terminée, il éteignit l'ordinateur, sa lampe, décrocha sa veste de cuir. Il allait sortir lorsque le téléphone sonna. C'était vendredi soir, il eut envie de ne pas répondre, mais il revint sur ses pas et décrocha. Il y eut un long silence au bout du fil.

— Oui?... Qui est là?...

— Mona Sylvestre. Je sais... je suis pas venue vous rejoindre à notre dernier rendez-vous, mais j'avais de bonnes raisons...

Surpris, Hayden remarqua qu'elle le vouvoyait, aussi décida-t-il de faire de même.

— Je me demandais ce qui vous était arrivé. Vous allez bien?

— J'ai pris congé.

— Qu'est-ce que je peux faire pour vous, Mona?

— J'aimerais vous voir.

— Où êtes-vous?

— Chez moi.

— C'est-à-dire?

— À Longueuil, mais je peux pas vous recevoir ici.

— Je comprends. Prenez le métro et rejoignez-moi au café Van Houtte, dans le petit centre commercial à la sortie de la station Honoré-Beaugrand.

— OK, je pars tout de suite.

* * *

Hayden commanda un café latté et une brioche, puis chercha le coin le plus discret où s'asseoir. Il avait hâte que la semaine finisse pour aller chez Selma, mais il devait d'abord faire son travail jusqu'au bout.

Mona Sylvestre arriva quelques minutes après lui, vêtue de noir.

— Bonjour, dit-elle.

— Bonsoir.

— Oui, excusez-moi, bonsoir plutôt...

En plus de la petite boule en or au bout de la langue, elle portait maintenant un autre perçage: une agate sur l'aile droite du nez.

— Je vais chercher quelque chose à boire.

— OK.

Elle revint avec un café noir et s'assit devant lui.

— Vous devez vous demander pourquoi j'étais pas là l'autre soir...

— Oui, je vous ai attendue, j'étais inquiet.

— J'ai eu un client que je pouvais pas refuser. Sinon, j'aurais perdu ma job. C'était... Marc Hamel.

— Oh! J'espère que vous êtes pas venue me parler des fantasmes de Marc Hamel!

— Ha! ha! ha! Je m'en passerais bien!

— Désolé, Mona, je voulais pas...

— Ça va... Avant que Hamel quitte la chambre, il a reçu un coup de fil d'un gars qu'il appelait Jess et avec qui il semblait très à l'aise. J'ai cru que ça pouvait être Jesse Morel.

— De quoi ont-ils parlé?

— À un moment donné, je l'ai entendu dire: «C'est ce que t'avais à faire, c'est ce que t'as fait, j'veux rien savoir, tant pis pour elle, câlice.» J'ai tout de suite pensé à Julie. Alors, en sortant, j'ai demandé à ma boss quand Djou allait revenir. Elle m'a dit qu'elle avait changé de job. Puis j'ai posé une autre question et j'ai senti que je la dérangeais.

Elle but une gorgée de café et garda le gobelet dans ses mains pour les réchauffer.

— Vous avez senti que vous la dérangiez?

— Oui, que c'était pas de mes affaires. «Tanne-moé pas avec ça», qu'elle m'a dit. Ce que je trouve bizarre, c'est que notre job est très payante et que Julie, comme la plupart des filles, a pas de diplôme. Je vois pas ce qu'elle pourrait faire d'autre.

Hayden pensa alors à trois possibilités: soit elle avait décidé de prendre le large parce que Bergeron lui avait laissé de l'argent; soit elle avait été rétribuée pour faire chanter Bergeron et on lui avait demandé de rester discrète; soit on avait fait disparaître toute trace de cette histoire, y compris Julie Saint-Laurent...

— Connaissez-vous Léa Trépanier?

— Oui, on se croise de temps à autre. On se parle. On est sur le même circuit.

— Donc, personne n'a vu Julie à part peut-être votre patronne qui soutient qu'elle travaille maintenant ailleurs.

— C'est ça.

— OK. Je vais donc vous demander de garder les oreilles grandes ouvertes, Mona, mais de faire très attention à vous. Il ne faudrait pas qu'ils apprennent que vous vous mêlez de ça. Je pense que votre patronne a été assez claire. Ne dites rien de nos rencontres, pas même à des amis. Mais si vous entendez quoi que ce soit, appelez-moi.

— Je vous le promets.

— Je vous remercie de vous être déplacée.

Elle hocha la tête.

— C'est rien.

Il la salua, lui sourit et sortit.

OceanofPDF.com

Chapitre 19

Lundi 4 novembre

Pendant que Yelle, Oigny et Guevara consignaient les chefs d'accusation des rafles dans les bars de Montréal pour le directeur des poursuites pénales, Hayden travaillait avec la secrétaire du service des enquêtes, Sandra Lévesque, qui lui demandait de préciser telle ou telle phrase en prévision de sa comparution devant la commission. Depuis qu'un journaliste avait révélé les carences linguistiques des enquêteurs et la médiocrité de leurs rapports écrits, Hayden tenait à s'assurer qu'un chat était bel et bien un chat et que tout concordait. Une heure plus tard, Sandra Lévesque lui remit un document de vingt pages dans une reliure spirale. La couverture portait le sceau du SPCUM, ce qui signifiait que leur projet était entériné par la haute direction.

Pendant que ses hommes constituaient les dossiers contre les prévenus, il alla dans la salle de conférence pour mémoriser son texte en faisant les cent pas autour de la grande table ovale. Il fit une première tentative de présentation, qui fut catastrophique. Il butait sur les mots, avalait les syllabes, hésitait, s'essouffait à la fin des phrases, suait à grosses gouttes, rougissait. Le tout se conclut par un retentissant «tabarnak!». Désireux de ne surtout pas faire honte à Selma, il recommença l'exercice en se disant qu'il finirait bien par assimiler le texte pour en exposer les idées avec naturel.

Le service des communications du SPCUM l'instruisit des questions qu'on allait sans doute lui poser au sortir de la commission et lui suggéra

des réponses brèves. Il lui fallait, ainsi que Selma, insister sur l'urgence de la situation.

Dans l'après-midi, il alla retrouver ses trois collègues qui allaient jouer aux commissaires et lui poser des questions. Il demanda à Oigny d'entrer dans la peau d'un député du Parti libéral, qui s'opposerait à la refonte du Code criminel. Guevara camperait un journaliste qui tenterait de le faire sortir de ses gonds en lui parlant de son frère ou d'une possible violation de la Charte canadienne des droits et libertés. Au moment où il allait attribuer un rôle à Yelle – «avec son mohawk, il ferait un beau député autochtone», pensa furtivement Hayden –, la sonnerie de son téléphone retentit. Il répondit. Au bout du fil, une voix éraillée de fumeur, celle du lieutenant Garrett Meyer de l'Ontario Provincial Police.

— C'est l'OPP, glissa-t-il en aparté à ses hommes.

Pendant quelques secondes, il écouta son interlocuteur, puis dit qu'il avait bien lancé un avis de recherche pour retrouver Julie Saint-Laurent. C'est ainsi qu'il apprit que, la veille, dans l'après-midi, des chasseurs de canards avaient découvert dans un champ, près de Cornwall, un corps qui correspondait à son signalement.

— *Killed with a bullet in the head*, précisa Meyer.

Hayden répéta l'information à ses hommes, puis demanda:

— *Are you sure it's her?*

— *Well... We've found her wallet.*

Selon Meyer, la mort remontait à une quinzaine de jours, mais il fallait attendre le rapport du pathologiste pour en savoir plus. Hayden le remercia, raccrocha et regagna son bureau avec ses collègues. Montanero, Guevara, Yelle et Oigny s'assirent en demi-cercle devant lui.

— Récapitulons, dit Hayden. Jesse Morel est rentré au pays le 18 octobre à Pearson sous le nom de Jean Labonté. Une des passagères de ce vol

s'appelait Julie Saint-Laurent. Il la connaissait: elle a été sa maîtresse. Elle a servi d'appât pour attirer Bergeron et le faire chanter. À Toronto, Morel aurait loué une voiture. Julie est fort probablement montée avec lui. Ils ont pris l'autoroute 401 pour rentrer à Montréal, mais, près de Cornwall, il s'est passé quelque chose et la fille a été tuée.

— Mobile? demanda Yelle.

— Elle en savait trop.

— OK, mais pourquoi la tuer précisément là? À Cornwall...

— J'en sais rien. Peut-être qu'ils ont parlé de Bergeron et qu'elle a dit qu'elle voulait poursuivre son idylle avec lui. Morel aurait dit non, évidemment, et peut-être que la dispute a dégénéré en meurtre.

— Bergeron s'est tué le 22 octobre, rappela Oligny.

— Il se doutait probablement de quelque chose, dit Hayden. Un de ses messages laisse clairement entendre qu'il avait peur pour elle.

— C'est dégueulasse ce qu'ils ont fait! pesta Guevara.

Hayden songea à la photo du couple punaisée dans l'appartement de Julie. C'était vraiment une version de Roméo et Juliette mise en scène par le crime organisé.

— Tout ça nous met à risque, leur rappela Hayden. Toutes les informations fournies à Viau et aux motards font de nous des cibles plus faciles à atteindre. Ils connaissent nos points faibles, notre fonctionnement à l'interne, nos limites. Il faut retrouver Morel et le faire tomber pour les meurtres de Julie Saint-Laurent et de Ben Harvey.

— Morel doit être bien caché, dit Guevara.

— Une informatrice, une amie de Saint-Laurent, m'a dit qu'elle avait entendu Marc Hamel parler au téléphone à un certain Jess d'une fille qui semblait avoir mérité ce qui lui était arrivé.

— Il va sûrement vouloir retourner dans le Sud, dit Yelle.

— Oui, acquiesça Hayden, et même si les agences frontalières l’ont à l’œil, nous devons le retrouver avant qu’il essaie de fuir.

— J’ai lu dans le dossier de Morel qu’il est asthmatique, dit Guevara. Il aura probablement besoin de médicaments.

Hayden tapa dans ses mains.

— Oui! On va commencer par les endroits que les Hells fréquentent, leurs repaires, leurs bars, et on va chercher les pharmacies des alentours. J’envoie un autre signalement dans les différents services pour qu’on ait Morel dans le viseur. Il faut que tous les patrouilleurs soient en alerte. Au travail!

Peu après, Hayden s’écria:

— Les gars! Je viens de recevoir la liste des sièges du vol Panama-Toronto! Julie Saint-Laurent était assise juste derrière Morel, alias Jean Labonté.

Sur le coup, Hayden pensa en aviser Mona Sylvestre et Léa Trépanier, mais il préféra attendre que la nouvelle soit sur le point d’être rendue publique. Il aurait été trop risqué de mettre les deux jeunes femmes en péril, alors qu’ils étaient les seuls pour le moment à connaître cette information.

Yelle arriva avec une note de service.

— Un homme vient d’appeler la ligne des signalements de personnes disparues. Il dit être le père de Julie Saint-Laurent et qu’il n’a pas vu sa fille depuis dix ans.

— Fuck! fit Hayden. Dix ans plus tard, il la reverra à la morgue.

Au même moment, par une cruelle coïncidence, Meyer, de l’OPP, envoya une télécopie pour indiquer que le corps serait expédié à la morgue de Montréal le lendemain matin. Hayden, se tournant vers Yelle:

— Appelle son père et dis-lui ce qui l’attend.

— C’est moi qui dois faire ça?

— Oui. Tu vas trouver les bons mots, j’en suis sûr. Mais attends que le corps de Julie soit à Montréal.

Soudain, Chalifour entra et s’arrêta devant le bureau de Hayden. Il tapa plusieurs fois sur la table du bout de l’index pour attirer l’attention de son enquêteur.

— Owen, je te donne congé demain pour que tu sois en forme pour ta présentation, mercredi.

Hayden refusa, prétextant qu’il y avait trop de boulot, mais en fait c’était parce qu’il s’ennuyait, seul à la maison.

— C’est un ordre!

— C’est un ordre! s’écrièrent les trois policiers en pointant l’index vers lui.

Il y eut une foire d’empoigne amicale lorsque les collègues de Hayden s’unirent pour le sortir de la pièce. Ce dernier leur opposa une forte résistance, mais il céda une fois hors du bureau, leva les bras en guise de reddition. Les hommes de l’escouade antimafia étaient apparus, s’amusant à la vue de leurs collègues qui se bousculaient comme des gamins.

— Allez, rentre chez toi, dit Oligny. Nous te regarderons à la télé.

C’est alors que le téléphone sonna dans le bureau de Hayden. C’était le lieutenant Garrett Meyer.

* * *

Dans la cuisine, Selma préparait un repas rapide. Elle portait un survêtement de sport noir et une camisole rose qui moulait les seins. Hayden s’approcha d’elle et l’enlaça en l’embrassant dans le cou.

— Ne me fais pas rater mon plat! Ça ne doit pas cuire longtemps...

Elle avait déglacé le fond de la casserole avec du porto et du jus de citron, et maintenant elle venait d’y jeter du persil et de l’ail pour achever la cuisson des pétoncles géants en les faisant sauter trente secondes. Ça sentait

divinement bon. Elle les servit sur du riz au chorizo et sortit du frigo un blanc du Dão fraîchi.

— Débouche-moi ça, *amor de mi vida*.

Ils s'assirent en tête à tête. Hayden voyait derrière Selma les silhouettes scintillantes des gratte-ciels. Il prit une bouchée et s'exclama:

— C'est excellent, merci!

— De rien! Comment te sens-tu?

— Je me sens comme à l'école secondaire, mort de peur avant les exposés oraux que je ratais toujours. Cricrisse que j'étais nul à l'école.

Elle allongea un bras, lui pinça la joue en faisant une moue moqueuse, puis se releva pour l'embrasser.

— Ça va bien aller, dit-elle. Nous allons nous exercer tout à l'heure.

Après le repas, ils s'installèrent côte à côte au bout de la table pour répéter. Elle le guida, corrigea sa diction, l'obligea à parler plus fort, lui montra où faire les pauses rhétoriques.

— Tu regardes de temps à autre les commissaires autour de la table. De préférence dans les yeux, pas dans le vide. Surtout, ne fixe pas le crucifix! Si tu vois un député qui hoche la tête en signe de désaccord, regarde quelqu'un d'autre qui appuie ce que tu dis. Si quelqu'un bâille, ne t'en formalise pas. Tu disposes de quinze minutes. Ça va passer vite.

Il se tourna vers elle et l'embrassa.

— Merci, prof! Tu es tellement intelligente et sexy. Imagine si les ministres et les députés pouvaient voir dans quelle tenue tu...

Elle se jeta sur lui, lui coupant la parole, et ils s'embrassèrent avec ardeur. Ils eurent bien du mal à se contenir, mais réussirent tant bien que mal, en riant, à se focaliser sur leur séance préparatoire.

— Comme tu travailles sur le terrain, dit-elle peu après, tu parleras en premier. Insiste sur les événements des derniers jours, des dernières

semaines.

Elle surligna ensuite en jaune les phrases importantes de son texte.

— Quand il sera question des victimes collatérales, fais une pause entre les noms, même chose pour la liste noire, etc. Fais-leur sentir l'urgence d'agir, la nécessité d'une loi antigang pour mettre un frein à l'escalade. Les motards ont annoncé qu'ils s'en prendraient au système, j'en suis la preuve encore vivante.

Elle lui demanda ensuite de s'exercer à présenter la section où il était question des victimes et des menaces de représailles. Il s'exécuta, bafouilla. Elle hocha la tête, insatisfaite.

— Tu ne parles pas avec assez de conviction.

Elle lui expliqua comment mieux s'exprimer, puis il recommença et elle applaudit.

— Beaucoup mieux! Bravo! Ensuite, je prendrai le relais pour parler des modifications à apporter au Code criminel. Ça va?

Hayden était tout en sueur.

— Tu vas être bon. On fait une équipe du tonnerre.

Elle s'avança pour l'embrasser, et il sembla que ce baiser n'allait plus finir.

OceanofPDF.com

Chapitre 20

Mardi 5 novembre

Au lieu de prendre congé ce jour-là, Hayden entra dans le stationnement souterrain du quartier général de la Sûreté du Québec. Les derniers développements dans l'affaire Bergeron-Saint-Laurent le forçaient à reprendre le service. Le lendemain, il comparaîtrait devant la commission parlementaire et sentait, d'heure en heure, de vilains papillons voltiger dans son estomac. Il préférait donc travailler pour occuper son esprit.

En fin d'avant-midi, le père de Julie Saint-Laurent avait pu identifier le corps de sa fille retrouvée à Cornwall. Au QG de la SQ, Hayden croisa deux enquêteurs en costard qui le reconnurent et le saluèrent froidement. Tous savaient qu'il avait la responsabilité d'enquêter sur la mort de leur collègue et de faire la lumière sur la tentative de corruption orchestrée par le crime organisé. Pour l'instant, il se dirigeait vers la morgue. Avec sa carte magnétique, il franchit la cloison de sécurité, passa le tourniquet et prit l'ascenseur jusqu'au sous-sol, où l'attendait le pathologiste.

— Bonjour, Owen.

— Bonjour, docteur.

La porte de la salle d'autopsie était ouverte et l'on pouvait voir les quatre tables en inox. Un corps reposait sur chacune d'elles.

— C'est la troisième.

Le premier corps était celui d'un accidenté de la route complètement disloqué, le deuxième était un grand brûlé, calciné et raidi, dont l'extrémité

des membres avait fondu comme de la guimauve. Puis les deux hommes s'arrêtèrent devant Julie Saint-Laurent.

— La balle a traversé le crâne de gauche à droite, dit le pathologiste en indiquant le point d'entrée. Les policiers de l'OPP n'ont pas retrouvé la douille, mais ça ressemble à un calibre .38. En plus, elle a été violée.

— Tabarnak! Comme si l'assassinat suffisait pas! s'insurgea le lieutenant. Et comment ça s'est passé avec son père?

— Ç'a été pénible. Il a fait une crise de larmes.

— OK. Merci.

— Le dossier Bergeron avance?

— Tu sais comment c'est: avance, recule, avance, recule.

Hayden salua le médecin et regagna le stationnement. De sa voiture, il appela Yelle. Lui et Guevara sortaient de l'agence de location d'autos.

— Et alors, la voiture?

— Ils l'ont lavée.

— Dis-leur de ne pas la relouer et appelle Duchesne, on va faire un prélèvement d'ADN et passer le véhicule au Polilight.

* * *

Hayden se rendit à l'agence de location, chemin de la Côte-de-Liesse, où Morel avait laissé la voiture qu'il avait louée à Toronto. Le préposé lui montra où se trouvait le garage. Yelle était en compagnie de Guevara. Duchesne faisait des prélèvements.

— Ça ne marche pas pour le sang, dit l'expert. Mais je serai peut-être plus chanceux avec l'ADN même s'ils ont lavé le véhicule.

L'usage du Polilight n'avait rien révélé tant sur les portières que sur les vitres. Il n'y avait pas une trace de sang. Julie Saint-Laurent avait sans doute été exécutée dehors, près de l'endroit où son corps avait été découvert.

Hayden décida alors de téléphoner à Léa Trépanier et à Mona Sylvestre. La nouvelle serait rendue publique sous peu, et il voulait leur annoncer la mort de leur amie avant qu'elles l'apprennent par les journaux. Mona était absente, mais Léa décrocha.

— Bonjour, Léa, ici le lieutenant Hayden de la police de Montréal. J'ai une mauvaise nouvelle à vous annoncer. Julie Saint-Laurent a été retrouvée sans vie dans un champ, en Ontario, près de Cornwall.

Il y eut un silence au bout du fil, puis la jeune femme éclata en sanglots.

— Toutes mes condoléances.

— Ç'a aucun bon sens! cria Léa. Julie était une fille extraordinaire!

— Je suis certain que c'était quelqu'un de bien.

— Elle aurait jamais fait de mal à personne!

— Avez-vous entendu parler d'elle ces derniers jours à votre travail? Des gens, peut-être, qui se demandaient ce qui lui était arrivé?

— Non.

— Si jamais vous apprenez quelque chose, appelez-moi. Nous ferons l'impossible pour retrouver l'assassin.

Hayden raccrocha au moment où le répartiteur de la centrale lui relayait un appel de Mona Sylvestre.

— Bonjour, Mona. Je dois vous annoncer le décès de Julie. On a retrouvé son corps dimanche, près de Cornwall, en Ontario.

Long silence. Puis un hoquet pénible suivi d'un affreux sanglot.

— Est-ce qu'elle était allée danser dans une réserve?

— Non.

Il la laissa se ressaisir, puis lui offrit ses condoléances.

— Merci. Avez-vous une idée de qui a fait ça?

Il n'allait pas la mettre en danger en lui révélant que Jesse Morel était le suspect numéro un dans son enquête.

— On cherche... En attendant, si jamais vous entendez parler de quoi que ce soit de votre côté, appelez-moi.

— D'accord... je... vous... le promets, dit-elle en chignant, les mots étouffés par l'émotion.

Il raccrocha, puis pensa à Fiona. Il souhaitait qu'elle soit heureuse et que personne ne lui fasse jamais de mal, qu'aucun homme n'ait jamais assez d'ascendant sur elle pour l'écraser et la dominer.

S'il ne pouvait pas associer Morel à la bombe qui avait tué Ben Harvey, il ferait tout en son pouvoir pour l'associer au meurtre de Julie Saint-Laurent. Une fois cette preuve établie, il n'aurait plus qu'à lui faire retourner sa veste pour le forcer à avouer d'autres crimes, dont le meurtre de Harvey.

Plus tard, de retour au bureau, il retrouva Oligny devant son écran d'ordinateur.

— Qu'est-ce que tu fais ici? demanda son collègue.

— Je m'ennuyais à la maison et je pensais juste à ma présentation. Puis je viens d'apprendre que Julie Saint-Laurent a été exécutée d'une balle dans la tête.

— Elle a désobéi aux ordres. Ça pardonne pas dans le milieu.

Hayden s'empressa ensuite de rentrer chez lui pour peaufiner son texte et répéter. Le répondeur clignotait. Il appuya sur la touche de lecture et écouta la voix de Selma qui disait l'attendre à dix-neuf heures pour souper. Plus tard, il sortit son complet porte-bonheur, le Hugo Boss noir avec lequel il avait fait ses meilleurs témoignages à la cour. Il le glissa dans une housse. Il choisit une chemise blanche en coton italien épais. Il mit dans un sac ses chaussures Clarks, noires et luisantes. C'est alors qu'il reçut un courriel de Fiona, qui le remplit de joie. Une photo d'elle s'afficha lentement de haut en bas. Elle était radieuse. Elle se trouvait à Canberra. Il demeura longtemps à la regarder et à relire son message. Puis il emmena Bad faire

une promenade. Du sommet de la butte derrière chez lui, il voyait la fourgonnette de surveillance. Il lança le bâton, et le chien alla le chercher à toute vitesse, le ramena à son maître tout aussi rapidement, la gueule ouverte, prêt à recommencer ce jeu indéfiniment.

OceanofPDF.com

Chapitre 21

Jeudi 7 novembre

Il arriva quinze minutes à l'avance au bureau. La commission parlementaire était désormais derrière lui. Chalifour, qui reconnut ses pas dans le corridor, l'arrêta au passage.

— Félicitations, Owen. T'as été à la hauteur hier. Les ministres de la Justice et de la Sécurité publique sont très contents.

— Et à Ottawa?

— Ils ont reçu le message et sont prêts à travailler avec le Québec. C'est positif, «fédérateur», comme ils disent. «C'est la preuve que le fédéralisme fonctionne», a dit le ministre des Affaires intergouvernementales. Les conservateurs aiment bien cette idée de la loi et de l'ordre. Un amendement constitutionnel serait envisageable, selon eux.

Montanero, de l'escouade antimafia, s'arrêta pour lui serrer la main et le féliciter.

— T'étais nerveux au début, mais tu t'es détendu... Les secrétaires t'ont trouvé cute. Pas sûr que les motards ont autant aimé...

— Merci, Monty.

Il s'installa à son bureau. La boîte vocale était pleine de messages. Il y en avait un de Nicole, sa belle-mère. D'un ton de mauvais augure, elle disait: «*Hi, Owen. It's about your father. Can you call me back?*» Il appela directement au CHSLD. Son père avait fait une chute de tension et était tombé. L'infirmière lui dit qu'il s'était cogné la tête contre le plancher et qu'il souffrait d'une commotion cérébrale. Pendant un moment, il songea à

se rendre là-bas, mais la perspective d'y rencontrer son frère l'en dissuada et il décida plutôt d'éplucher encore une fois tout ce qu'il avait sur Jesse Morel.

À sept heures cinquante-cinq, une télécopie de la GRC entra: il s'agissait d'une photo de Morel prise à l'aéroport Pearson le 18 octobre. Cheveux courts, visage glabre, lunettes d'intello. Derrière lui, on reconnaissait Julie Saint-Laurent. Cette photo prouvait que Morel était bien revenu au pays sous une fausse identité, mais ne prouvait pas qu'il avait tué Saint-Laurent.

— Et puis? demanda Yelle en voyant Hayden. Remis de tes émotions?

— Oui, ça va, merci.

Hayden montra la photo à ses collègues.

— C'est confirmé, dit-il, c'est Jesse Morel que nous recherchons, alias Jean Labonté. La bonne nouvelle, c'est qu'il est ici et qu'on va l'empêcher de sortir du pays.

— Et la mauvaise?... lança Yelle.

— On le recherche non seulement pour un double meurtre, mais aussi pour agression sexuelle. Le pathologiste m'a dit que Julie Saint-Laurent a été violée.

Après un moment d'indignation générale, la photo de Morel fut transmise dans tous les postes de police de Montréal et de la SQ. *Le Journal de Montréal* la publia, précisant que la police offrirait une récompense de dix mille dollars à quiconque l'aiderait à capturer le fugitif.

Hayden vérifia ensuite une piste signalée dans un dossier de Guevara et Yelle: la possibilité que la dynamite ayant servi à tuer Ben Harvey ait pu provenir d'une carrière située dans les Laurentides. Un responsable de l'entreprise vérifia les stocks et les documents. Il ne trouva rien d'anormal. En outre, aucun vol d'explosifs n'avait été rapporté. Les inventaires étaient en règle.

— Les gars, vous n'allez pas m'aimer, dit Hayden, mais même si ça n'a rien donné jusqu'à présent, on va continuer à contacter les pharmacies. On a maintenant une photo à leur montrer, ça peut aider. Tôt ou tard, Morel aura besoin de médicaments pour son asthme.

— C'est comme chercher une aiguille dans une botte de foin, se plaignit Yelle.

— Oui, je sais, mais il faut bien que quelqu'un la cherche, cette aiguille. Et s'il faut ratisser les égouts, nous le ferons.

OceanofPDF.com

Chapitre 22

Vendredi 8 novembre

Hayden prit congé dans l'après-midi pour se rendre à la cérémonie funèbre de Julie Saint-Laurent, dans un temple bouddhiste de la rue Saint-Denis. Des odeurs d'encens embaumaient la pièce éclairée aux chandelles. Des haut-parleurs diffusaient discrètement une musique new age. L'urne stylisée en forme de fleur de lotus et la photo de Julie à l'âge de dix ans l'émurent aux larmes. Elle avait été une merveilleuse petite fille aux cheveux bouclés et aux grands yeux intelligents. Il déposa son bouquet au pied de l'urne.

Mona Sylvestre et Léa Trépanier étaient là. Elles s'approchèrent du lieutenant en souriant. Mona le serra contre elle.

— Mes condoléances à vous deux.

— Merci, fit Léa. Son père est même pas venu!

— Mais il est allé l'identifier à la morgue, rappela Hayden. Ç'a été un choc pour lui.

— Sans doute, admit Léa.

Hayden promena son regard tout autour de lui.

— C'est paisible, ici.

— Oui, répondit Mona. À l'image de Julie. Elle souhaitait se réincarner en dauphin, ajouta-t-elle avec le sourire. Je crois que je vais me faire tatouer un dauphin sur une épaule.

— Je la vois revivre dans la mer, dit le lieutenant, près des plages ensoleillées, jouant dans les vagues avec les beaux surfeurs...

Léa et Mona épongèrent d'autres larmes.

— En tout cas, chuchota Léa en prenant Hayden par le bras, j’espère que vous retrouverez le salaud qui a fait ça.

— Je vous le promets.

Après quelques politesses de circonstance, il salua les jeunes femmes et quitta le temple bouddhiste avec le cœur en bandoulière.

OceanofPDF.com

Chapitre 23

Lundi 11 novembre

Il venait à peine de se lever et se dirigeait vers la machine à café lorsque le téléphone sonna. D'une voix étranglée, sa belle-mère lui annonça que son père était à l'hôpital, souffrant d'une embolie pulmonaire. Quand elle lui dit que son frère irait le voir en après-midi, il comprit qu'il n'avait pas le choix: il irait en matinée.

En arrivant à l'hôpital, Hayden tomba sur Nicole, la mine déconfite. Le vieil homme venait de mourir. Owen n'avait pas eu le temps de lui dire adieu. Bien qu'il n'en restât qu'un corps squelettique, son père ne lui avait jamais paru si apaisé. Le rictus qu'il avait toujours eu sur le visage s'était enfin effacé.

Owen se tenait d'un côté du lit et Nicole, de l'autre. Ils ne savaient pas quoi dire. Devant son père inerte, le fils était troublé de ne ressentir aucune émotion. Sentant que Nicole l'observait, il se mit à lui poser des questions pour lui montrer que, même s'il ne pleurait pas, il s'intéressait aux dernières heures de son père. Nicole lui apprit qu'il était affecté par les mauvaises relations entre ses deux fils, qu'il disait que ça allait trop loin. «Aller trop loin», pensa Owen. Il regarda l'homme qui lui avait donné la moitié de son patrimoine génétique. L'homme qui l'avait éduqué à la dure. L'homme qui ne respectait pas les lois. Le père magouilleur, l'alcoolique bilieux qui le frappait. Owen était cependant fait de la même fibre: caractère maussade qu'il essayait de soigner, tempérament agressif dont il voulait s'affranchir, et faible résistance à l'alcool.

Owen se souvint qu'un soir, autrefois, son père lui avait offert une bicyclette. Quelques semaines plus tard, l'enfant, humilié, avait dû la rendre à un policier. Son père prétendait l'avoir achetée chez un prêteur sur gages, mais en fait il l'avait volée. Ce jour-là, l'enfant apprit le mot «recel».

Nicole l'informa que les préparatifs de la cérémonie funéraire étaient déjà décidés et qu'il n'aurait à s'occuper de rien. Il était convaincu que son frère avait prévu une belle mise en scène.

— *I must tell you, Owen. Your father had a wish. He wrote it in his will. He wants you to meet Tom and he wants Tom to meet you. He wants peace between you two, boys.*

Hayden hocha la tête.

— *I can't promise anything.*

— *Think about it. It was his last wish. Your daddy's wish. He loved you.*

«*Fucking tough love*», pensa Owen.

* * *

Il ne savait pas comment annoncer la mort de son père à ses collègues, mais il devait le faire. Les funérailles feraient des remous dans les médias, dont il se serait bien passé. Il en avisa d'abord Chalifour, qui relaya le message, et immédiatement des flots de condoléances déferlèrent. Guevara lui fit l'accolade, Yelle lui serra longuement la main, et Oli, qui le connaissait bien, le réconforta de bonnes paroles. Owen avait envie de répondre à ses collègues qu'il n'avait pas de peine, qu'il avait peu connu son père, que ce dernier avait eu une influence néfaste sur lui, et que son vrai père avait été son grand-père. En secret, chacun se demandait toutefois comment se comporteraient les deux frères ennemis aux obsèques.

Peu après, réunis dans la salle de conférence, les hommes discutèrent des funérailles à venir.

— Le problème, dit le commandant Chalifour, c'est que des motards et des policiers seront face à face parmi les journalistes, les photographes et les caméramans.

— Et ben des hosties de woireux, ajouta Oligny.

— On se serait bien passés de tout ça, je sais, dit Hayden, mais il faudra négocier avec tout ce monde-là sans faire de faux pas. Je vais demander au curé de séparer les policiers des motards. Il ne faut pas que la population puisse penser qu'il y a l'ombre d'un lien entre eux et nous.

— Et avec ton frère? demanda Chalifour.

— Dans ses dernières volontés, mon père a exprimé le souhait que mon frère et moi nous parlions.

À ces mots, Chalifour écarquilla les yeux.

— T'en fais pas, dit Hayden. Je ne respecterai pas ce souhait. Je vais me tenir loin de Tom.

Après la réunion, il téléphona à Patrick pour lui annoncer la nouvelle, mais il tomba dans la boîte vocale. Il se préparait ensuite à écrire un courriel à Fiona, lorsqu'il prit conscience de ses contradictions. S'il n'était pas attaché à son père, pourquoi faisait-il des pieds et des mains pour prévenir ses proches? Parce que Fiona, elle, aimait son «granddaddy», comme elle l'appelait. Il comprit qu'il était sensible aux conventions et que ce qui lui manquait vraiment, c'étaient ses enfants, sa fille, et non son père qu'il ne voyait plus depuis des années. Il téléphonerait à Brandon, mais il lui faudrait avant trouver les mots. Comme Fiona, son cadet était attaché à son grand-père, et ce serait son premier deuil.

Il téléphona à Selma, mais elle était absente. Il laissa un message laconique sur le répondeur: «Salut, c'est moi. Mon père est mort. La vie continue. Je t'aime.»

Une heure plus tard, c'était au tour de Selma de laisser un message sur son répondeur. «Je suis désolée, Owen. On se voit vite? Rappelle-moi quand tu peux.» Elle connaissait le lien ambigu qui existait entre lui et son père et, même si elle savait qu'il aurait du mal à aborder le sujet, elle voulait être présente à ses côtés.

OceanofPDF.com

Chapitre 24

Mardi 12 novembre

En milieu d'après-midi, Hayden reçut un message d'un agent des douanes du Canada. Au dîner, dans un hôtel-restaurant de Lacolle, l'agent avait cru reconnaître Jesse Morel. Comme le suspect s'était levé sans régler l'addition, il pensait que celle-ci avait été ajoutée à sa note et que Morel passerait une nuit de plus dans cet hôtel situé à huit cents mètres de la frontière de l'État de New York.

Owen apprit la nouvelle à Oigny, qui préparait les chefs d'accusation consécutifs à la rafle Octopus. Celui-ci releva la tête et dit:

— Ou il s'apprête à franchir la frontière, ou il a un rendez-vous business là-bas.

— Je choisirais la première option. Comme il se sent coincé au Québec, il veut gagner les États-Unis, puis l'Amérique du Sud où il signe des ententes.

Hayden nota les coordonnées de l'Hôtel Frontière. Il avait envie d'appeler pour demander si Morel n'était pas inscrit sous le nom de Jean Labonté, pseudonyme inscrit dans son passeport, mais il craignait que Morel n'en soit prévenu.

Il n'était pas trop tard pour demander un mandat à un juge. Morel était un témoin important dans le meurtre du chef des Rock Machine, ce qui avait déclenché la guerre des motards.

Avisé de l'opération, Chalifour l'approuva. Il faudrait au moins une dizaine de policiers, un maître-chien et un artificier si jamais Morel voulait jouer au desperado.

Le mandat fut délivré à seize heures cinq. Ils avaient le temps de se rendre à l'hôtel pour le souper. Sachant que Morel serait intercepté à la frontière ou dans n'importe quel aéroport, Hayden était persuadé qu'il tenterait de passer illégalement aux États-Unis à l'aide d'un complice ou tout simplement en se glissant dans un camion de marchandises.

À dix-sept heures trente, Oligny et Hayden entrèrent dans l'hôtel et se dirigèrent vers la réception pendant que Guevara et Yelle allaient sécuriser les portes arrière.

L'employé avait les cheveux clairs, en brosse, et un visage au teint cireux. Hayden brandit sa carte du SPCUM et le mandat, tandis que son collègue montrait des photos de Morel.

— Nous croyons que cet individu se trouve dans votre établissement. L'avez-vous vu? individu Oligny.

Le réceptionniste examina longuement la photo.

— On nous a dit qu'il avait dîné ici ce midi.

Il haussa les épaules.

— Comme c'est un expert en explosifs, ce serait désagréable de vider votre hôtel, dit Oligny. J'imagine les pertes et la mauvaise presse...

À ces mots, il se figea, mais n'était pas plus loquace.

— Avez-vous une caméra de surveillance? demanda Hayden.

— Oui, dans le stationnement.

— Je veux la bande vidéo.

— Et la liste de vos clients, ajouta Oligny.

— J'ai pas le droit.

— J'ai pas dit «je voudrais», j'ai dit «je veux».

— Je n'y suis pas autorisé.

Hayden lui mit le mandat sous le nez.

— Ah non? Ça, c'est un mandat d'un juge qui vous autorise à me montrer cette liste, sinon je devrai considérer votre réponse comme une entrave à la justice.

— D'accord. Mais il faut que je l'imprime.

Pendant que l'imprimante crépitait, l'employé leur demanda de l'attendre une minute. Hayden voulut savoir où il allait.

— S'il a dîné ici, les serveurs devraient le reconnaître. Je vais leur demander.

— On vous suit.

Ils entrèrent dans la salle à manger décorée de colonnes en faux marbre. Six tables étaient occupées. Hayden chercha Morel du regard. Le réceptionniste demanda à un serveur s'il avait vu cet homme au dîner. Oligny lui tendit la photo.

— J'étais pas de service.

— Qui était de service? demanda Hayden.

C'est alors qu'un coup de feu éclata près de l'ascenseur. Par la petite vitre de la porte de la cage d'escalier, Guevara avait reconnu Morel qui descendait les marches. Il avait poussé la porte pour le mettre en joue, et Morel avait fait feu. La balle avait effleuré le bras de l'Argentin. Hayden et Oligny se ruèrent vers leur collègue.

— T'as été touché? demanda Oligny.

— Rien de grave, ça va aller.

— C'est Morel? demanda Hayden.

— Oui, répondit Guevara. Il est remonté aux étages.

À ces mots, Hayden se précipita dans le hall au moment où entraient des patrouilleurs de la SQ. Il leur ordonna de surveiller toutes les issues, de boucler l'hôtel. L'un d'eux avait un chien.

— Toi, viens avec moi, Oli aussi.

Le réceptionniste tremblait comme une feuille.

— Quel est le numéro de chambre de Morel? demanda le lieutenant

— 312.

— Donnez-moi la clé.

Il lui tendit un passe-partout. Morel n'avait sans doute pas regagné sa chambre, mais Hayden voulait que le chien pisteur sente les draps et des vêtements.

Le lieutenant, son collègue et le maître-chien prirent l'ascenseur jusqu'au troisième et dernier étage. Les portes s'ouvrirent devant la chambre 301. Regards furtifs à gauche et à droite. Voie libre. Hayden repéra le numéro 312 en diagonale. Il allongea le bras pour tourner la clé dans la serrure sans se mettre devant la porte. Il ouvrit du pied. Le chien entra avec son maître. Il n'y avait personne. Ça sentait la fuite en catastrophe. Morel avait abandonné sur place son sac de voyage et la panoplie d'un véritable agent secret: perruques, moustaches postiches, fausses lunettes, trousse de maquillage, etc. Le maître-chien fit sentir la taie d'oreiller à son berger allemand. Au sortir de la chambre, le chien tourna à droite sans hésiter et s'arrêta près du vide-linge.

— Merde! Il a filé par là, pesta Hayden. Vite, on redescend par l'escalier.

Tout en dégringolant les marches, il avertit Yelle par talkie-walkie.

— Il est passé par le vide-linge. Il est probablement au sous-sol. Dis à l'escouade de bloquer toutes les sorties, toutes les ouvertures, même un trou de souris. Je veux pas qu'on le perde. Continuez de surveiller le hall et dites au réceptionniste de demander aux clients de ne pas quitter leur chambre. Tirez si nécessaire.

— Compris!

Oigny ouvrit les portes des deuxième et premier étages, mais le berger allemand continuait de descendre l'escalier. Au sous-sol, ils tombèrent sur

un autre ascenseur et sur la porte rouge d'une salle de service. Il devait bien y avoir mille recoins où se terrer là-dedans. Hayden fit signe à Oligny de l'entrouvrir pour qu'ils puissent voir la configuration des lieux. Le chien flairait quelque chose.

C'est alors que les portes de l'ascenseur s'ouvrirent. Les policiers braquèrent leur arme sur un homme et lui firent signe de ne pas bouger. Celui-ci, terrorisé, ne semblait pas comprendre ce qui se passait. Sans savoir pourquoi, Hayden vit son père mort et chassa immédiatement cette image de sa tête. Les policiers se tournèrent de nouveau vers la salle de service, poussèrent la porte et entrèrent. Ça sentait la lessive. À gauche se trouvaient des laveuses et des sécheuses industrielles, des conteneurs; devant eux, des établis, des outils, des étagères de vaisselle et des meubles – sommiers, matelas, têtes de lit, chaises, tables de chevet, etc. À l'autre bout de la salle, il y avait une autre porte. Si Morel était là, il n'avait eu aucun mal à trouver une cachette.

— Il est peut-être encore caché dans le vide-linge, chuchota Hayden.

Le maître-chien fit non de la tête, indiquant du doigt que son berger allemand l'entraînait vers la porte du fond.

Soudain, une ombre fonça vers cette porte, l'ouvrit et sortit. Le maître lâcha son chien. En sortant de l'immeuble, Hayden aperçut un homme en vêtements de travail qui poussait une benne à ordures en claudiquant. Le chien aboyait après cet individu, ce qui confirmait qu'il s'agissait bien de Morel.

Hayden sortit son arme et cria:

— Hé! Arrête-toi! Les mains en l'air!

L'homme voulut fuir vers le stationnement, mais Yelle et des membres de l'escouade arrivaient de ce côté.

— Jette ton *gun* ou je tire! hurla l'agent.

Coincé, Morel s'immobilisa.

— Jette ton arme! dit à son tour Hayden.

Pris comme un rat, Morel laissa tomber son revolver devant lui. Yelle accourut et d'un coup de pied éloigna l'arme avant de se jeter sur Morel. Hayden, Oigny et le maître-chien s'approchèrent. Des patrouilleurs les rejoignirent.

— Sur le ventre! ordonna Hayden, en écrasant d'un genou les reins du fuyard.

Jesse Morel, alias Molosse ou Jean Labonté, était enfin maîtrisé.

— Ramène tes mains vers l'arrière.

Hayden le menotta à l'aide d'une attache de plastique et l'aida à se redresser. En examinant la vareuse que portait Morel, Hayden ne put s'empêcher de lui lancer:

— L'uniforme en prison ressemble à ce que tu portes, mais en plus visible.

Morel grommela un «Bitch» à Hayden, et Oigny le gifla. Le motard ricana malgré sa respiration râlante.

— Des nouvelles de Che? demanda Hayden à Yelle.

— Il va s'en tirer avec une belle cicatrice sur son tatouage.

Le souffle court, Morel avançait en boitant vers la voiture qui le conduirait dans une cellule pour la garde à vue.

— Peux-tu aller chercher mon inhalateur? demanda-t-il à Hayden. Il est dans une poche arrière de mon pantalon, dans la buanderie, dans le gros conteneur à lavage.

— T'as pas d'ordre à me donner, toé. Avance, tabarnak!

Yelle mit une main sur la tête de Morel pour l'empêcher de se cogner contre le bord du toit en s'asseyant sur la banquette. Une fois la précieuse cargaison bouclée dans la voiture, Hayden et Oigny allèrent consulter le

registre de l'hôtel. Morel s'était inscrit sous le nom de Jean Larose. Ils remontèrent ensuite dans la chambre du criminel. Dans la poubelle, ils trouvèrent un sachet de condom, des kleenex et un inhalateur vide. Dans le sac de voyage, il y avait quelques vêtements, mais rien d'intéressant.

Les deux hommes redescendirent au sous-sol et cherchèrent en vain l'inhalateur de Morel.

— OK, décrivons! conclut Hayden.

Sur le chemin du retour, il appela à la centrale pour informer Chalifour de la capture de Morel. Le patron jubilait.

— Bravo, les gars! Vous êtes les meilleurs!

— Je vais noter sa déposition demain matin. Il est mieux d'avoir une bonne nuit. Il a perdu son inhalateur pour l'asthme, on l'a pas retrouvé. Va falloir demander une ordonnance. Avec l'interrogatoire que je lui réserve, il va avoir besoin d'air!

De retour au bureau, les hommes savourèrent le coup de filet. Il serait enfin possible de remonter la piste si le motard acceptait de collaborer. Les chances étaient faibles, mais en échange de quelques privilèges, par exemple la possibilité de purger sa peine dans un lieu où il ne serait pas victime d'un règlement de comptes, Morel allait sûrement y réfléchir.

Hayden rédigea son rapport. La partie allait se jouer maintenant sur le terrain de la psychologie et de la négociation.

* * *

En voyant arriver son maître, Bad jappa, tira sur sa chaîne. Hayden alla le détacher, et le chien se blottit contre lui, le lécha frénétiquement. Hayden serra les mâchoires de son berger allemand et lui donna un baiser sur le museau, frottant sa tête contre la sienne. Il vit de la lumière dans la cuisine et crut voir passer l'ombre de Selma. Il se doutait bien qu'une surprise l'attendait.

Dès qu'il passa la porte, Selma s'approcha de lui pour l'embrasser. Un poulet portugais embaumait la maison.

— Hé! Surprise!

Comme elle avait les doigts gras, elle se serra contre lui sans le toucher des mains.

— Grosse nouvelle! lança-t-il. On vient d'arrêter Jesse Morel dans un hôtel près de la frontière.

— Quoi?

— Oui, le Molosse! Che a été légèrement blessé, mais rien de grave. Il a déjà reçu son congé de l'hôpital.

— Morel, c'est vraiment big!

— Il va me rester à le cuisiner demain et laisse-moi te dire que ça va sentir le roussi!

Elle gloussa.

— Avec toi aux chaudrons, c'est sûr que les carottes vont être bien cuites...

— Il va les avaler de travers après ce qu'il a fait à Julie Saint-Laurent...

Il sourit, l'embrassa, heureux qu'elle soit là. Il lui raconta avec fébrilité les événements qui les avaient menés jusqu'à Morel.

— Veux-tu un verre de vin? lui demanda-t-elle en lui montrant la bouteille.

— Tantôt, avec le poulet. Là, je vais plutôt prendre une bière, dit-il en ouvrant le réfrigérateur.

Pendant qu'elle finissait de préparer le repas, il dressa la table et en profita pour écouter le message sur son répondeur. C'était Patrick. D'une voix mal assurée, il dit:

«'Coute, *dad*... Je t'offre mes condoléances et... je... je pense à toi... J'vais aller aux funérailles, j'ai pris congé... Si tu veux, on pourra se voir

après pour... parler. On boira une bonne pinte ensemble... Tu sais... j'aimais grand-papa malgré ses colères...»

Son fils, qui n'était pas prolix, laissa parler son cœur. Il y avait de longs soupirs entre les mots, et Owen perçut l'émotion qui étreignait son Patrick. Il sentit ses yeux se mouiller. Selma s'approcha pour le serrer contre lui.

— *Te quero meu amor.*

Il n'avait jamais vraiment parlé à ses enfants de sa relation conflictuelle avec son frère, ni de l'absence de lien avec son père, ni du mépris qu'il éprouvait à l'égard de sa belle-mère. Il avait tout enfoui en lui. Fiona, Patrick et Brandon se doutaient bien que leur père avait eu une enfance difficile, mais personne n'en parlait. Ressasser des souvenirs, pour Owen, c'était remuer une soupe empoisonnée.

— S'il souhaitait que tu te réconcilies avec ton frère, c'est qu'il avait de l'amour pour vous deux.

Owen hocha la tête, essuya ses yeux du revers de la manche. La mort de son père ne lui faisait pas de peine en soi, contrairement à celle de sa mère une trentaine d'années plus tôt, mais une période maudite de sa vie revenait le hanter, sa famille éclatée, sa fratrie infernale, son père alcoolique.

OceanofPDF.com

Chapitre 25

Mercredi 13 novembre

Pendant que les gens magasinait à Place Versailles, Jesse Morel était sous bonne garde dans une cellule, vingt-quatre heures sur vingt-quatre, au sous-sol du bâtiment. On lui faisait boire du Coke et manger de la pizza, des mets chinois, du poulet barbecue. La SQ commençait à faire pression sur le SPCUM pour qu'il lui confie le dossier de Morel, car on lui reprochait d'autres crimes. Hayden, par l'intermédiaire de Chalifour, avisa les gars de la SQ qu'il était tout à fait disposé à les laisser mordre dans Morel, mais pas avant que lui et la police de Montréal n'aient pris des bouchées du Hells.

Après une discussion entre Hayden, son patron et le sous-ministre de la Justice, on décida à l'unanimité qu'il valait la peine de tenter de faire de Morel un témoin repent. L'objectif était d'attraper de gros poissons, et le Molosse constituait une très grosse prise qui prouvait la détermination de l'escouade antigang.

Hayden avait longuement préparé son interrogatoire à l'aide de la feuille de route de Morel. Il ne sous-estimait aucunement son intelligence. Il lui avait fallu du temps et des astuces pour atteindre le pinacle de la criminalité. Morel était un homme d'affaires avisé qui, s'il avait été du bon côté, aurait été la fierté du Québec économique.

Avant de se diriger vers la salle d'interrogatoire, Hayden reçut un rapport du labo. Les cheveux prélevés sur le siège du passager de la voiture louée par Morel à Toronto appartenaient bel et bien à Julie Saint-Laurent. Il en ressentit un grand soulagement.

Morel entra menotté et en boitant dans la pièce exiguë. Hayden le salua pour la forme. Arborant un visage de pierre, Morel ne lui rendit pas la politesse. Hayden se tourna vers le thermostat pour augmenter discrètement la température, puis invita le détenu à s'asseoir. Il le regarda avec toute la haine dont il était capable. Il n'y avait que des arêtes sur ce visage, de la dureté, et une absence totale d'humanité. Morel était de cette catégorie d'«hommes-reptiles», comme les appelait Hayden. Personne ne souhaitait croiser un tel regard. Des tatouages – des tentacules de pieuvre – lui sortaient du col et montaient jusqu'au haut du cou, sur la nuque. Le reste de l'œuvre était caché sous son uniforme de détenu.

Hayden regarda avec mépris les mots *d-e-a-d* et *f-u-c-k* tatoués sur les phalanges des deux mains du motard.

— Toi, ça te prend quatre doigts pour faire un doigt d'honneur... Moi, juste un, dit Hayden en brandissant son majeur.

— Ha! ha! ha! Des blagues de bœuf, câlice. Il devrait y avoir un festival Juste pour rire de la police.

— Tu t'es fait mal à une patte?

— Brutalité policière lors d'une arrestation. Mon avocat va vous revenir avec ça.

— Je vais demander un prélèvement d'ADN et une photo de ta blessure.

— Pourquoi?

— Pour le fun, le nargua Hayden.

— As-tu un mandat?

— Je vais l'avoir en fin de journée. Je voulais te faire économiser du temps...

Les murs vert-jaune de la pièce, qui évoquaient du vomi, avaient de quoi pousser un homme aux aveux. La caméra fixée dans l'encoignure, devant le prévenu, était en marche. Hayden n'avait jamais aimé cette pièce. Au début,

elle lui rappelait sa chambre d'enfant, la petite chambre à coucher qu'il partageait avec Tom. Il revoyait son père entrer en trombe et retirer sa ceinture pour les frapper. Elle claquait encore dans sa tête, cuisait sa peau à lui en hérissier les poils.

Maintenant, c'est lui qui jouait le rôle de dur à cuire de service. C'est lui qui entrait dans la pièce pour faire craquer et avouer les criminels les plus endurcis. Une table carrée, deux chaises et un magnétophone pour capter des histoires démentes qu'il ne racontait jamais le soir à la maison.

Morel toussait beaucoup, un autre fumeur impénitent. Il se plaignait depuis la veille d'être privé de son inhalateur. Comme il fallait une ordonnance, il devait attendre le médecin. Chalifour s'en était personnellement occupé.

— Je veux parler à mon avocat.

— Ton avocat, beau brun, y retourne pas tes appels. On peut t'en fournir un d'office. On a une liste.

Morel paniqua. Un avocat qui ne rappelle pas un caïd comme lui, c'était mauvais signe.

— Y devrait me rappeler.

— Si y rappelle pas... Des fois, comme tu sais... ça peut vouloir dire ben des affaires...

— Je t'avais demandé d'aller chercher mon Ventolin, hoqueta le motard.

— Je l'ai cherchée, ta crise de pompe, je l'ai pas trouvée. On s'occupe de ça. On a appelé un docteur pour une prescription. On n'est pas des pharmaciens, mais on fait notre possible.

Hayden aimait bien émailler ses interrogatoires de sous-entendus.

— T'es de retour au pays depuis longtemps?

— Je suis venu voir la famille.

— Laquelle? La famille élargie, avec juste des gars, ou l'autre, les Morel?

— Ma mère est tombée malade.

— Ça fait un bout que tu es au Mexique, non?

— Au Panama.

— C'est encore mieux.

— Ouain.

— T'as un hostie de beau domaine à ce que j'ai pu voir.

— Ouain! fit Morel, fier de sa réussite.

Il fixait Hayden de cet air supérieur qui caractérise ceux à qui l'argent confère pouvoir et confiance.

— Le cash rentre... T'as dû payer ça une beurrée... Ça doit valoir dans les sept chiffres, non?

— Mets-en...

— Huit chiffres? Payant, le commerce des bananes!

Morel éclata d'un rire rauque et sardonique.

— Est bonne, hostie! Est bonne, ta joke, la police! Un vrai Jerry Lewis.

— T'as fait du chemin depuis ta première arrestation à seize ans.

— Y faut foncer dans vie, dit Morel en se massant la cheville.

— Ma mère me disait ça aussi. L'avenir appartient aux gens qui se lèvent tôt.

— Moé, je me lève jamais avant midi! s'esclaffa Morel en toussotant.

Les bras croisés, il défiait l'enquêteur.

— Comme ça, dit Hayden, ta mère est malade? Qu'est-ce qu'elle a?

— Est pas jeune. Est à 'pital.

— Je comprends que t'aies voulu faire d'une pierre deux coups, voire trois ou quatre coups...

— Pourquoi tu dis ça?

— Tu débarques et tout se met à sauter... Et le génie des explosifs, c'est toé.

— J’ai rien à voir avec ça.

— C’est pas ce que tout le monde pense.

— Le monde y dit n’importe quoi! lança Morel en haussant le ton. Vous êtes des gérants d’estrade!

— C’est grave ce que toi et tes copains faites présentement. Vous avez dépassé les bornes.

— Je sais pas de quoi tu parles, s’impatiente le motard. Peux-tu rappeler mon avocat?

— Quand t’es actionnaire d’une grosse compagnie, tu regardes le prix des actions monter ou descendre. Y me semble que toé t’es pas mal au top, mais que là ça va dropper en crise. Tu devrais être au courant de tout ce qui se passe dans votre merveilleux monde.

Hayden sortit des photos sur lesquelles on voyait Morel avec les membres du club de motards.

— Ta compagnie, c’est celle-là.

— On fait rien de mal! gueula Morel avant de se mettre à tousser.

Il avait le souffle de plus en plus haletant.

— Arrête, tu vas me faire mourir d’apoplexie...

— Je peux-tu avoir mon inhalateur, man, j’ai besoin d’air. BESOIN D’AIR! Comprends-tu ça? Ma câlce de pompe! Apporte-la!

— De l’air, tu vas en avoir de moins en moins.

— J’ai rien fait.

— Pourquoi t’es ici, d’abord?

— Rien à me reprocher..., dit-il avant d’être secoué par une quinte de toux.

Il faisait de plus en plus chaud dans la pièce. Le visage de Morel était rouge. Une sueur fine lui perlait sur le front. Hayden, lui, transpirait des aisselles. Il s’épongea le front du revers d’une manche.

— Toi, t’es hot dans ce monde-là...

— Rien faite! Rien faite! Rien faite! hurla Morel en se levant et en proférant des menaces.

Hayden se mit debout lui aussi, agrippa l’autre par les épaules et l’écrasa de toutes ses forces sur la chaise.

— Assis-toé! Arrête de m’interrompre et réponds à mes questions!

Morel eut un nouvel accès de toux qui le laissa râlant.

— Mon inhalateur...

— Je t’ai dit qu’on attend le docteur, ça prend une ordonnance. Il va passer te voir aujourd’hui. En attendant, faut que t’arrêtes de t’essouffler.

— Y fait chaud, icitte.

— Coudon, t’es moumoune pour un motard. Moi qui pensais qui faisait chaud au Panama... Si tu veux retourner au frais, réponds à mes questions pis niaise-moi pas, j’haïs ça.

— T’es pas mal plus prime que ton frère.

— Tu connais bien mon frère, c’est sûr.

— Oui.

— C’est ta gang, ça? C’est tes chums.

— Pourquoi tu veux pas gagner des pesos comme ton frère?

Hayden détourna la tête et se pencha légèrement, feignant de ne pas avoir entendu.

— Quoi?

— Le cash, ça t’intéresse pas?

— Es-tu en train d’essayer de m’acheter, mon hostie? Tu sais que tout ce qui se dit ici est enregistré. Tu t’imagines-tu qu’on est tous des ripoux? Moi, mon plaisir, plus que tout l’argent du monde, c’est de vous crisser en prison ou de vous voir vous tirer les uns sur les autres. Je vous aime

allongés dans un cercueil. Tu me refais une allusion comme ça et je te colle une tentative de corruption. Tu veux essayer de m'acheter?

— Non, j'ai pas dit ça. Non. Je veux pas dire ça. Excuse, excuse, dit Morel en se raclant la gorge.

— Qui t'a demandé de faire sauter Ben Harvey?

— J'ai fait sauter personne. Je suis venu voir ma vieille mère à l'hôpital.

— Pas sûr que ta mère serait fière de savoir tout ce que tu fais.

— Ma mère, c'est ma fan number one, man!

— Un hostie de beau fan-club... Vous êtes des malades, câlice! On sait que c'est toi qui as fabriqué la bombe qui a tué Ben Harvey. Ta mère sait pas ça. À l'hôtel, t'as tiré sur un de nos policiers et tu l'as blessé.

Morel toussa. Il semblait vouloir cracher ses poumons.

— Je peux-tu boire?

— Oui. On va faire une petite pause, puis on va reprendre ça dans quinze minutes.

— Peux-tu checker pendant le break si mon avocat a téléphoné?

— Je l'aurais su déjà, mais je peux faire ça, si ça te rassure. Si ton avocat rappelle pas, c'est sûrement parce que... Faut pas avoir la tête à Papineau.

— Qu'est-ce que tu veux dire?

— Tu feras pas long feu dehors.

— Voyons donc.

— T'as pas fait ta job correctement. Tes amis aiment pas ça, tu le sais. C'est pour ça que t'étais pressé de t'en retourner.

Hayden se leva pour interrompre la discussion.

— Pause. Je reviens dans quinze minutes. Je te ramène quoi de la cafétéria?

— Un Coke pis un May West. Pis mon inhalateur avec une recharge.

Hayden sortit. Il avait de grands cernes de sueur sous les aisselles. Le contraste de températures entre le corridor et la salle d'interrogatoire était frappant. Il alla rejoindre Oligny et Yelle qui regardaient la scène sur un écran.

— T'es en train de le découper en petits morceaux, dit Yelle. Ça saigne.

— Son avocat a pas encore appelé. Ça pourrait dire que ses chums l'ont laissé tomber. Je vais jouer là-dessus et sur le fait qu'en prison il fera pas de vieux os.

Ils regardèrent Morel sur l'écran. La tête entre les mains, il ne semblait pas bien aller.

— Je vais tout essayer, dit Hayden, mais comme il sait qu'il prendra moins de dix ans pour tentative de meurtre et entrave au travail des policiers, son choix est facile. Je vais donc lui rappeler ce qui est arrivé à certains de ses anciens chums du chapitre de Laval. Ensuite, je vais lui enfoncer dans la gorge le meurtre de Julie Saint-Laurent.

— Rappelle-lui ceux qui ont été coulés dans le ciment et jetés dans le fleuve.

— Bon, je vais aller lui acheter son hostie de May West pis son Coke, dit Hayden en sortant de la monnaie de ses poches. Et il nous faudrait avoir bientôt son calvaire d'inhalateur. Je peux pas croire qu'y a pas un asthmatique dans le service à qui on pourrait emprunter la pompe!

— Le médecin s'en vient.

Morel avait maintenant posé la tête sur la table, les mains sur la nuque.

— OK, mais ça presse, dit Owen.

* * *

Lorsque Hayden revint dans la salle d'interrogatoire, il retroussa ses manches. Il avait l'air d'un chien prêt à mordre, l'écume aux babines. Morel s'en rendit compte et parut inquiet. Manifestement, le lieutenant voulait en

finir. Le motard avait une grosse toux creuse et respirait comme un serpent. Hayden déposa la cannette de Coke et le petit gâteau sur la table.

— Merci, boss... On peut-tu reprendre ça demain, je suis crevé...

Hayden sentit son corps se crisper. Il détestait se faire appeler «boss», surtout par un truand.

— Moi, je suis en pleine forme.

— Pas moé, boss.

Il pointa du doigt Morel et s'approcha à un pied de son visage.

— Écoute-moé ben, toé! Je suis pas ton boss. Tu vas pas être familier avec moé. Tu restes poli. Je t'avertis pour le reste de l'interrogatoire. Ton boss, c'est Marc Hamel, pis je sais qu'il est en crisse contre toé, qu'il te fait pu confiance, tu as gaffé...

Le coup frappa, et Morel chancela. Hayden recula. Le visage du motard était maintenant empreint de peur et de colère. Il se remit à tousser à s'en cracher les poumons. Chaque expectoration consolait Hayden de la mort de Julie Saint-Laurent.

— Je vais-tu avoir mon inhalateur? implora Morel.

— Ça devrait pas tarder.

— Je tiendrai pas le coup...

— Tu vas y arriver. T'as quand même plus de chance que Ben Harvey.

— C'est pas moi. J'ai rien à voir dans ça.

— Si t'as rien à voir avec rien, qu'est-ce que tu faisais à l'Hôtel Frontière?

— Je voulais juste aller aux États-Unis.

— Pourtant, t'es arrivé en avion, non?

— Oui.

— Pourquoi t'es pas reparti en avion?

— Je voulais pas retourner au Panama. Je voulais juste aller faire un tour à New York.

— Et en chemin, t'as décidé de faire un peu de tourisme à Lacolle...

Le lieutenant poussa un rire sarcastique.

— J'avais besoin de repos.

— Prends-moi pas pour un cave! Tu voulais passer la frontière caché dans un camion ou whatever pour ensuite décriisser au Mexique pis au Panama. C'est ça?

Morel mâchait stupidement son May West, les dents brunies par le chocolat. Il gratta ses favoris. Hayden le fixa droit dans les yeux.

— Regarde, le grand... J'ai vu neiger. Si t'avais pas été dans une situation de merde, tu te serais pas sauvé en nous voyant et t'aurais collaboré au lieu de tirer sur mon collègue. C'est sérieux, une tentative de meurtre. Pis laisse-moi te dire, ajouta Hayden en simulant un revolver avec la main, que beaucoup de personnes t'attendent. En prison, les gardiens vont pas te protéger, y vont laisser tes anciens chums faire la job. Les gars des Rock Machine, qui sont dans une autre section, te feront pas de cadeaux eux non plus. Les ti-culs des clubs-écoles vont vouloir te tester... T'es fait à l'os. À l'os! Je suis même pas sûr que tu passes à travers la première semaine. Rappelle-toi ce qui est arrivé à Dave «Ketchup» Hince. Il s'est assis sur le banc dans le gym et il a pas eu le temps de lever très haut ses haltères avant qu'ils lui enfoncent dans le cou. Pis tes amis qui avaient trop parlé et qui ont coulé au fond du fleuve, les pieds dans le ciment? C'est pas drôle quand tu fais pu l'affaire...

Morel pâlassait à vue d'œil. Il prit une longue rasade de Coke. Il avait de la difficulté à soutenir le regard de Hayden. Il toussa de plus belle et se mit à perdre haleine. Son état commençait à inquiéter l'enquêteur. Il se

demandait quand le médecin passerait. Il ne voulait pas perdre son témoin ni être accusé de l'avoir molesté.

— Tu veux me crisser en prison? articula péniblement Morel.

— En prison? Penses-tu que c'est la meilleure place pour toi?

— Tu veux dire...

— Y a peut-être moyen pour toi d'éviter ça si tu collabores avec nous.

Bien qu'à bout de souffle, Morel monta sur ses grands chevaux.

— Jamais! Moé, stool! Crisse, non!

— Mieux vaut être stool que de manger les pissenlits par la racine.

— Non! non! non! No way!

— De toute façon, tu le vois bien, ton avocat ne rappelle pas. Ça veut dire que les gars sont pas contents de toi. Moi, je te conseille de réfléchir. On va faire attention à toi. Il y a plusieurs possibilités. Si tu nous donnes les informations qu'on cherche, tu pourras même t'en sortir sans peine avec une nouvelle identité, une nouvelle face plus belle que la tienne et déménager vers une belle destination. Gratos! Mais pour ça, ça prend du jus, pis y faut que tu collabores de A à Z. Pas de niaisage, pas de tataouinage.

— Tu peux-tu baisser le chauffage?

— C'est drôle, moi, j'ai froid.

Le motard ravala un juron.

— On va reprendre du début. T'es arrivé à Montréal dans la semaine avant le meurtre de Ben Harvey.

— Ouain.

— On sait tous que t'es le seul gars des Hells à avoir une expertise en explosifs. T'as travaillé dans une carrière quand t'étais jeune. T'as utilisé de la dynamite avant aujourd'hui.

— Oui. Pour ouvrir des pans de roc.

— C’est facile pour toi de t’en procurer si tu en as besoin?

— Je pense pas que mon avocat aimerait la question, dit Morel en toussotant.

— Ton avocat est pas là pis y s’en crisse de toi... On va donc revenir un peu en arrière. T’es arrivé à Toronto le 18 octobre?

— Quelque chose comme ça.

— Jean Labonté... Tu l’as choisi, le nom!

Morel éructa un rire niais.

— J’ai un autre prix à accrocher à ta feuille de route. Cornwall. Ça te dit quelque chose?

Morel sembla décontenancé. Il ne regardait plus Hayden dans les yeux, mais fixait un point sur le mur.

— Julie Saint-Laurent... Elle a été ta maîtresse?

— Ouain.

— Vous vous êtes servis d’elle pour attirer Bergeron dans un piège.

— Bergeron s’est mis tout seul dans un piège.

— Julie était dans le même avion que toi. On sait que t’as loué une voiture à l’aéroport Pearson et que vous êtes partis ensemble pour Montréal par la 401. On a une preuve en béton.

Morel toussait de plus en plus violemment.

— Vous vous êtes disputés en chemin parce qu’elle voulait continuer à fréquenter Bergeron, et c’est là que t’as décidé de la supprimer parce qu’elle devenait trop dangereuse pour vous autres. T’as pris la sortie pour Cornwall, t’es allé dans un coin isolé, tu l’as violée pis tu lui as crissé une balle dans la tête.

Morel refusait toujours de le regarder, il soufflait comme une vieille pompe à vapeur. Il essayait de contrôler sa crise d’asthme. C’est seulement

alors, au bord de l'étouffement, qu'il tenta désespérément de dire quelque chose d'important.

— Si je... si...

— Oui, l'encouragea Hayden, si quoi?

— Si... si j'décide...

— Vas-y, parle, j't'écoute!

— ...

Sa respiration était de plus en plus sifflante. Son visage rouge comme un poivron.

— Tsé... Y a ben des jeunes... en dedans qui veulent impressionner les boss... pis qui finissent, dit-il en haletant, par sortir de prison... pis y ont ben, ben de l'ambition... pis y sont prêts à tout...

— Continue!

Morel plissa les yeux, porta ses mains à sa poitrine, le visage grimaçant de douleur.

Visiblement, il n'entendait plus ce que le lieutenant lui disait. Soudain, son visage s'empourpra, tout cyanosé. Sa respiration se fit de plus en plus sibilante. Il cherchait son air. Il se leva, chuta, le souffle rauque, les yeux révoltés, en pleine détresse respiratoire.

Hayden appuya sur le bouton d'urgence et cria dans l'interphone:

— Une ambulance, vite! Il respire pu!

Et il entreprit aussitôt des manœuvres de réanimation cardiorespiratoire. Il n'était pas question qu'il perde son témoin. Sur ce, Oigny entra dans la pièce et baissa le thermostat.

— Va chercher le défibrillateur!

Oigny repartit, puis reparut, hors d'haleine, avec l'appareil. Hayden l'alluma, appliqua les deux électrodes sur la poitrine nue de Morel, brancha le connecteur et appuya sur la touche qui délivra la décharge électrique. Le

corps se souleva brusquement. Le cœur de Morel se remit à battre, puis s'arrêta de nouveau. Hayden s'apprêtait à refaire la manœuvre lorsque les ambulanciers entrèrent dans la salle d'interrogatoire. Ils plaquèrent un masque à oxygène sur le visage cramoisi du gangster.

— Il faut deux voitures pour sécuriser le trajet à l'hôpital, et moi, je monte dans l'ambulance avec lui.

Oigny accompagna Hayden.

— Fait chier! Il était sur le point de parler!

L'ambulancier qui surveillait les paramètres vitaux de Morel dit que son état s'était stabilisé.

À l'hôpital Saint-Luc, Morel fut tout de suite pris en charge par l'équipe des urgences. Le déploiement policier impressionna tout le monde. Hayden expliqua la situation à l'urgentiste qui comprit qu'il devrait s'en accommoder.

* * *

Hayden entra en coup de vent dans le bureau de Chalifour. Il était violet de colère: la livraison de l'inhalateur avait trop tardé!

— Je suis désolé, Owen. J'ai fait ce que j'ai pu.

— T'aurais pu en faire plus! Une crise de pompe, tabarnak!

— Ciboire, Owen, c'est pas de ma faute si l'hostie de médecin s'est pogné l'cul en chemin!

Frondeur, Hayden hochait la tête de dépit devant son patron.

— On a perdu Viau et là on pourrait perdre Morel!

— Je vais tout faire pour que ça arrive pas.

— T'aurais dû agir avant!

— J'ai pas juste tes hosties de problèmes à régler!

Owen soupira, s'assit, donna un coup de pied contre le bureau et se prit la tête entre les mains. Il bouillait. Chalifour le laissa décompresser, en profita

pour passer quelques appels. Hayden savait bien, au fond, que son patron n’y était pour rien. Sa colère avait rejailli injustement sur lui. Quelques minutes plus tard, lorsque Chalifour sentit que Hayden était revenu à de meilleures dispositions, il répéta calmement qu’il s’occuperait personnellement du dossier de Morel pendant son séjour à l’hôpital. La décision fut prise de ne pas prévenir les médias, mais puisque l’hôpital devrait contacter les proches de Morel, la nouvelle ne resterait pas longtemps secrète. Comme l’expliquerait le porte-parole du SPCUM, si nécessaire, Morel était en état d’arrestation au moment de sa crise d’asthme survenue en plein interrogatoire, et il lui serait impossible de recevoir des visiteurs, sauf sa femme ou un membre de sa famille immédiate, au besoin.

— Ils vont devoir montrer patte blanche, dit Hayden.

Avant de refermer la porte, Chalifour confia à son lieutenant qu’il serait présent aux funérailles de son père. Les gens autour de Hayden semblaient vouloir absolument lui rappeler que son père était mort, comme s’il avait voulu l’oublier.

— Nous serons quelques policiers.

Hayden aurait voulu dire que ce n’était pas nécessaire, mais il ne pouvait pas empêcher la solidarité de ses collègues.

— Merci, Paul.

— On va devoir suivre un protocole. J’ai appelé à l’église pour nous réserver des places loin des motards. Pour les condoléances, il y aura deux groupes distincts. Le tien et celui de ton frère.

— Je comprends très bien.

Dans les journaux, à la radio et à la télé, la guerre des gangs occupait tout l’espace médiatique. «Le Québec en guerre!» titrait un tabloïd de Montréal. Des propriétaires de bars faisaient part aux journalistes des menaces que l’on proférait à leur endroit dans Hochelaga-Maisonneuve. «*Who’s next?*»

titrait un journal anglophone, en affichant en médaillon la photo de Ben Harvey.

Pendant ce temps, les corps policiers travaillaient en vase clos, déplorait Hayden, alors qu'à la guerre les forces alliées sont censées travailler de concert. Owen pensa à Churchill et se dit que tout ce que la guerre des motards avait à offrir était sang, sueur, larmes et cadavres.

En fin d'après-midi, Chalifour apprit à Hayden que Morel passerait encore une semaine à l'hôpital et serait sous bonne garde jour et nuit.

— Une semaine, soupira Owen. Et dire qu'il était sur le point de parler! Morel, c'est la clé qui ouvre toutes les portes.

— Les délateurs, c'est pas toujours la solution miracle, dit Chalifour.

— Il sait qu'il est cuit. J'espère qu'il renoncera pas à parler. Il faut absolument affaiblir la nouvelle structure des motards sur l'île de Montréal. Ils doivent comprendre qu'on sera acharnés comme des teignes.

Hayden savait que ces interventions avaient un effet négatif à court terme sur l'organisation criminelle et qu'il fallait frapper très fort, sinon cela revenait à écoper le *Titanic* avec une tasse. Le grand coup consistait à pousser Morel à retourner sa veste, à lui faire cracher des noms pour remonter jusqu'à Marc Hamel et Tom Hayden.

Chapitre 26

Jeudi 14 novembre

En lisant *La Presse* le matin des funérailles, Owen constata que Tom avait acheté un grand espace dans la rubrique nécrologique pour annoncer le décès de leur père. «Ton père tu honoreras», pensa Owen. Il y avait quelque chose d'indécent dans cet hommage aux proportions bibliques d'un criminel notoire à son créateur. Mais Tom avait un orgueil démesuré. On avait l'impression que le vieux était un PDG ou un chef d'État, alors qu'il avait été un simple journalier qui perdait sans cesse ses emplois, un homme sans instruction, malmené par les boulots éreintants, jusqu'à devenir videur doublé d'un pilier de bar au casier judiciaire bien garni. Mais cet espace ne pouvait faire oublier la une des journaux qui, elle, annonçait l'arrestation de Jesse Morel.

Owen alla chercher Patrick chez lui. Pas un mot de Fiona depuis son courriel de Canberra, et c'est ce qui lui faisait le plus de peine. La veille, il avait téléphoné à Brandon, au Mexique, pour lui annoncer, parmi d'autres nouvelles, le décès de son grand-père.

Le ciel avait l'air malade. Il pleuvait des cordes dans la grisaille où se découpaient les gratte-ciels fantomatiques. Patrick attendait son père dans le hall d'un bâtiment qui ne payait pas de mine. En montant en voiture, il serra fort son père contre lui.

— Je comprends ce que tu ressens, *dad*.

Il portait une chemise neuve, des pantalons sobres et un veston trop grand pour lui.

— Dommage que Fiona ne soit pas ici, dit Patrick.

— Ta mère ne viendra pas non plus.

Son ex-femme avait décidé que ces funérailles seraient trop dures pour ses nerfs. De plus, pour des raisons de sécurité, il avait été convenu que Selma ne viendrait ni au salon funéraire ni à l'église.

— On sera juste nous deux, mon grand. Avec peut-être quelques vieux oncles et vieilles tantes et, bien sûr, quelques anges...

* * *

Après la fermeture du cercueil de Sean Hayden, tout le monde regagna sa voiture pour accompagner le corbillard jusqu'à l'église. Aux Harley, les motards avaient préféré des Hummer, Mercedes, Porsche, Audi, BMW et Jaguar. La météo ne s'était pas arrangée. La pluie tombait en faisceaux d'aiguilles.

Les vitres du VUS d'Owen étaient embuées. Il fallut un puissant souffle d'air chaud pour les assécher. Le corbillard était sur le point de quitter le salon funéraire. Son père, qui avait toujours rêvé de posséder une Cadillac, ferait son dernier voyage dans une limousine Fleetwood.

— Mon oncle Tom a grossi, dit Patrick.

— «Le cash arrondit les tours de taille», comme disait ta grand-mère.

Owen se glissa dans le long cortège, phares allumés. L'église était à dix minutes. Ces funérailles étaient une longue épreuve, et il avait hâte qu'elles se terminent. Il en profita pour demander à son fils des nouvelles de ses projets. Comme toujours, Patrick attendait un contrat, à la merci de ses contacts, d'un coup de chance. Owen n'enviait pas cette jeunesse perdue dans ses rêves fous. Mais fiston avait des plans, et cela rassurait le papa.

* * *

D'imposants effectifs policiers s'étaient déployés autour de l'église vers laquelle s'avançaient lentement le corbillard et le cortège. La SQ et le SPCUM ne voulaient courir aucun risque, compte tenu des circonstances exceptionnelles. Des journalistes américains du *Boston Globe*, du *New York Times* et du *Chicago Tribune* étaient en ville pour couvrir la saga de cette fratrie haineuse. Toutes les demandes d'entrevue avaient été refusées par le SPCUM et par les Hells. *No comment* était le leitmotiv, seul terrain d'entente entre les deux clans.

Sean Hayden aurait aimé que le service funèbre ait lieu à l'église Sainte-Anne, où il avait été baptisé en 1920, mais elle avait été démolie quand Owen était adolescent. Il ne reconnaissait plus le Griffintown de son enfance, quartier maintenant en proie aux démolitions, à la spéculation immobilière et à l'embourgeoisement.

Dans l'église Saint-Gabriel, les deux frères se tenaient avec leur famille près du cercueil. Des épaules rivales se frôlaient dans les bancs, ce qui faisait craindre le pire. L'atmosphère était à couper au couteau. Comme les pôles magnétiques identiques de deux aimants, Owen et Tom semblaient se repousser. Ils étaient même incapables de se regarder. Heureusement, Nicole Nardella, Patrick, les enfants de Tom et le clan Ricci formaient une barrière entre les deux frères. Debout devant l'autel, la famille recevait les mains tendues, les baisers et les condoléances. Les odeurs d'encens, d'humidité et de parfums luxueux se mélangeaient dans l'air. Les anges de l'enfer qui avaient envahi l'église semblaient narguer le Christ crucifié sur le mur du chœur. L'organiste entama *Jésus, que ma joie demeure*, de Bach, ce qui conféra aux lieux une apparence de sérénité.

La mort d'un homme permettait une trêve surréaliste de quelques heures. Il y avait beaucoup de barbus dans l'église. Personne ne marmonna le mot «Bitch», mais quelques durs à cuire aux sourires diaboliques dévisageaient

Owen. Celui-ci restait impassible. Il remarqua plusieurs membres du clan sicilien, qui avaient l'air de gens respectables, dont Manuel Vargas, le médiateur entre la mafia et les motards. Son regard froid lui glaça l'échine.

Les deux familles avaient été placées face à face pour éviter tout malentendu. D'un côté, il y avait Hayden et Patrick; de l'autre, Nicole, Tom, Maria et leurs trois fils. Hayden ne pouvait donner la main qu'aux personnes qui n'appartenaient pas au milieu criminel. Il ne devait pas non plus parler aux membres du crime organisé. Comme il les connaissait tous par leurs noms, prénoms, surnoms et faciès, il ne ferait aucune entorse au protocole.

Il y avait dans cette église des dizaines de meurtriers qui avaient gravi l'échelle sociale grâce à leurs crimes. Ils avaient fait rouler bien des corbillards et enrichi les pompes funèbres. Owen les regardait se signer, s'agenouiller et prier, et ce spectacle le dégoûtait. L'organiste enchaîna avec *l'Air sur la corde de sol*, toujours de Bach.

Une guerre de relations publiques faisait rage dans l'église Saint-Gabriel. Les motards venaient dire: «Nous sommes plus forts et plus nombreux que vous. Vous n'aurez pas notre peau.» Owen, lui, disait à Patrick s'il devait accepter ou non les condoléances de telle ou telle personne.

— Lui, tu passes... Passe encore... Lui, c'est correct... Pas lui... Lui, c'est un de nos gars... Non, non, non, surtout pas lui!... C'est un tueur...

Puis ce fut au tour de Hamel et de Vargas de se présenter devant eux. Le premier se contenta de leur sourire discrètement, mais l'autre lança à Owen un regard dévastateur. Puis Denis Viau passa sans le regarder, suivi du *road captain* Jimmy Stanton, large comme un pan de briques, les cheveux attachés.

Juste avant la fin des condoléances, sur l'air majestueux de la *Toccata et fugue en ré mineur*, une trentaine de membres de plusieurs corps policiers

spécialisés dans les gangs criminels pénétrèrent dans l'église. On aurait dit une mise en scène soignée. Les têtes chevelues et barbues se retournèrent sur ces autres poilus vêtus de leur plus beau complet. La scène était stupéfiante. Il ne manquait qu'un halo de lumière au-dessus de ces archanges de justice. Hayden fut ému du soutien de ses collègues. Ils vinrent tour à tour lui offrir leurs condoléances sous l'œil des ennemis. Défilèrent ensuite de vieilles tantes fardées aux parfums capiteux, des oncles ivrognes au nez rubescent, dont certains puaient le foie malade, des cousins et des cousines oubliés depuis longtemps.

En passant près de son banc, il vit son frère se retourner et lui jeter un regard furtif, mais pas du tout hostile, tout en décochant un clin d'œil sympathique à son neveu qui lui répondit d'un signe discret de la main. Sa belle-sœur ne le regarda pas. Tout le clan des Ricci, proche de la famille Castagna, était présent. Les Siciliens ressemblaient à des princes, tout de noir vêtus dans leurs costumes onéreux. Nicole Nardella portait une voilette.

Dans son homélie, le prêtre évoqua sur un ton pénible l'histoire de Caïn et Abel, mais sans jamais faire référence à Owen et Tom. Un chanteur d'opéra connu, qui s'était reconverti dans la chanson populaire, s'approcha pour entonner le célèbre *Con te partirò*, popularisé par Andrea Bocelli. Un quatuor à cordes et un chœur d'enfants l'accompagnaient. Patrick fit à son père des yeux étonnés, et celui-ci lui répondit par un hochement de tête tout aussi incrédule. «Rien de trop beau», se dit Owen. Devant l'argent les scrupules s'effacent. Il fallait être cynique pour demander grâce à Dieu après avoir commis tant de meurtres. Tout le monde sortit néanmoins son mouchoir pour pleurer. Dès que le ténor se tut, les gens ne purent s'empêcher d'applaudir. Le prêtre reprit ensuite la cérémonie.

La chorale entama l'«Agnus Dei» tiré du *Requiem* de Fauré. Tout ce faste, cette pureté, ces voix d'anges entraient en contradiction avec la réalité de cette assemblée. Tout sonnait faux. Owen eut une pensée pour Julie Saint-Laurent et pour Jean Bergeron, lequel avait été doublement piégé par l'argent et l'amour. Bergeron qui lui avait tant appris.

La musique, le quartier, des têtes du passé qui remuaient le présent rappelaient à Hayden des souvenirs qu'il aurait voulu chasser de sa mémoire. Il savait qu'il aurait pu appartenir à l'autre clan, mais les aléas de la vie l'avaient mené ailleurs.

Le prêtre invita ensuite Tom, le fils aimé, à faire l'éloge funèbre. Il avait l'air d'une vedette de cinéma dans son complet italien noir. Il sortit une feuille de la poche de son veston, la déplia.

— *Daddy Paddy*, papa, tu étais un homme simple, et je vais te parler comme tu nous parlais. Papa, *dad*, tu nous jugeais sur nos efforts, mais jamais sur nos mauvais choix, qu'il fallait assumer. Tu laissais chacun libre d'être la personne qu'il voulait être. Je te remercie de m'avoir permis d'être celui que je suis.

Owen écouta son frère raconter combien leur père aimait la fête, la bière et la musique. Qu'il avait aimé ses fils d'un même amour et souhaité jusqu'à la fin que cet amour puisse transcender la haine.

Au moment de la communion, Owen resta assis, tandis que son frère et toute sa famille se levèrent pour aller recevoir l'Agneau de Dieu «qui enlève le péché du monde». Le chœur d'enfants entonna l'*Ave Maria* de Schubert. Plusieurs collègues d'Owen allèrent communier. Il n'y eut ni incident ni provocation, mais c'était hallucinant de voir Salvatore Montanero, de l'escouade antimafia, croiser Frank Castagna fils en train de se signer.

Après la cérémonie, les portes de l'église s'ouvrirent sur une éclaircie. Les porteurs, des amis du défunt, amenèrent le cercueil au corbillard. Plusieurs caméramans et photographes s'activèrent. Motards, mafieux et policiers, dans leurs cercles respectifs, ne se mêlèrent pas.

Owen avait hâte d'en finir. Il marchait lentement derrière le cercueil. Des policiers le saluèrent discrètement. Il avait l'impression d'avoir lui aussi sa garde rapprochée, son gang. Le cimetière Notre-Dame-des-Neiges serait la dernière étape de cette journée. Bien sûr, après l'enterrement, il était hors de question qu'Owen participe au goûter que Tom avait organisé dans une salle de l'Hôtel Bonaventure.

Les chemins se séparaient là où le travail devait reprendre.

OceanofPDF.com

Chapitre 27

De retour à la centrale après les funérailles, Hayden téléphona à l'hôpital pour s'enquérir de l'état de santé de Jesse Morel. Mais, comme il n'était pas un membre de la famille du patient, on refusa de lui communiquer ces informations.

Lorsque Yelle, Guevara et Oigny entrèrent dans son bureau, Hayden ne laissa pas le temps à ce dernier de s'installer. Il était temps d'aller mettre un peu la pression sur Morel.

* * *

Avec l'autorisation de l'infirmière-chef, Oigny et Hayden se fendirent d'une petite visite de courtoisie à Morel pour lui souhaiter un prompt rétablissement et l'inciter à poursuivre sa collaboration avec eux, tout en l'avisant que de nouvelles charges allaient tôt ou tard s'ajouter.

Devant la porte d'une chambre individuelle du sixième étage, deux policiers montaient la garde jour et nuit. On leur apportait leur nourriture. Aucun n'avait le droit de quitter son poste.

Branché à des sondes et à des appareils, Morel lisait un magazine de yachting. Le bateau de la page couverture devait valoir deux millions de dollars, ce qui était peu pour lui. Vêtu de sa chemise d'hôpital bleue, il ressemblait presque davantage à monsieur Tout-le-Monde qu'à un truand, mais ses tatouages grossiers sur les bras et les doigts, de même que cette affreuse pieuvre, rappelaient son appartenance. Comment Julie Saint-Laurent avait-elle pu être la maîtresse de cet homme? Il continuait de tourner les pages de son magazine sans s'intéresser aux visiteurs.

— Tu rêves déjà à ce que tu vas faire quand tu vas sortir de prison? dit Hayden. Les voiliers risquent d'avoir évolué dans vingt-cinq ans, à moins que tu ne sois toujours intéressé par l'entente que je t'ai proposée.

— Quelle entente? railla Morel.

— Préfères-tu confectionner des modèles réduits de bateaux entre quatre murs pis des barreaux?

— J'ai du temps.

— Tu sais que ça passe pas vite, le temps, en prison. Et qu'une autre accusation de meurtre, ça alourdit un cas... T'as plus vingt ans...

Hayden essaya de masquer son découragement devant la tournure des événements.

— Qu'est-ce qui s'est passé depuis qu'on s'est parlé la dernière fois?

— Je me suis rendu compte que j'étais en train de faire une crise d'erreur...

— Avoir su, je t'aurais laissé crever comme un hostie de chien sale. Tu hais les flics. Mais c'est moi, câlce, qui ai ressuscité ton crise de cœur. Mais je vois qu'au fond t'as pas de cœur! T'en as pas!

— Maintenant, c'est à mon avocat que tu vas parler.

— Ah oui? Y a fini par te rappeler!

— Il pense que vous aviez pas le droit de faire ce que vous avez fait et que vous m'avez intimidé.

— P'tite nature, va...

Hayden s'approcha du lit. Oigny l'observait avec inquiétude. Quand le visage de son chef arborait cette expression et que ses yeux s'enflammaient, il craignait... pour le protocole.

— Si tu penses que ton zouf d'avocat va passer à la caisse avec nous autres, tu te trompes. Après ce que tu as fait? Moi, tout ce que je veux que tu saches, c'est que tu m'en as dit assez pour avoir de la marde avec tes

amis pis maintenant avec nous autres. Tu vas payer pour le meurtre de Julie Saint-Laurent. Je vais m'arranger pour que tu restes en dedans pis que tu fasses du bateau sur un fond de ciel de calendrier dans ta cellule.

— Je t'ai rien dit.

— Tu m'en as dit juste assez pour que...

Morel avait appuyé sur le bouton d'appel, et la voix d'une infirmière sortit de l'interphone pour interrompre Hayden.

— Oui?

— Je suis fatigué, je me sens pas ben. Y a des gars icitte qui me rendent malade. Pourriez-vous les faire sortir?

— Oui.

— J'aurais dû te laisser crever, répéta Hayden. Je t'offrais la possibilité de te racheter.

— Blablabla...

— On va s'arranger pour que tu sois jugé sous la nouvelle loi Flores. Tu vas voir que ça va frapper fort. T'as quarante-trois ans, mon pit, penses-y bien. Quand tu vas sortir de prison, tu vas pouvoir aller chercher ta carte de l'âge d'or. Et avec la santé que tu as, on va te crisser probablement dans un CHSLD.

L'infirmière entra avec un des policiers. Elle regarda le patient.

— Ça ne va pas, monsieur Morel?

— Faites sortir ces deux clowns-là.

La femme tourna vers les visiteurs un visage plein de commisération.

— Il faudrait que vous laissiez M. Morel se reposer.

— Pas de problème, on va lui en donner du temps pour relaxer, répondit Hayden, frustré.

Avant de partir, il tira un objet de sa poche.

— Tiens, je t'ai apporté un petit quelque chose... Il a fini par arriver...

Il déposa sur la table de chevet l'inhalateur que la pharmacie avait livré trop tard.

— Sors d'icitte, crise de bœuf!

Tout sourire, Owen fit un clin d'œil à l'infirmière, et Oligny lança:

— Se crinquer de même, c'est pas bon pour le cœur!

Quelques minutes plus tard, au sortir de l'ascenseur, le téléphone de Hayden sonna. C'était Chalifour, hors de lui.

— L'avocat de Morel nous poursuit pour un million de dollars pour avoir intimidé son client, lui avoir fait faire un infarctus et l'avoir frappé à la jambe. Il veut avoir la vidéo.

— Pas de problème, il verra que c'était un interrogatoire normal.

— Je viens de la visionner. Disons que tu le brasses pas mal. Je t'attends dans mon bureau.

Dans le hall de l'hôpital, un poste de télé diffusait les nouvelles. Les deux enquêteurs s'arrêtèrent pour écouter la conférence de presse de M^e Dagenais. L'avocat de Morel dit que l'interrogatoire de son client avait été mené par un enquêteur brutal, qu'on l'avait privé de son inhalateur et que, sous la pression, il avait fait une grave crise d'asthme et un infarctus. Il ajouta enfin que les aveux de Morel avaient été obtenus sous la contrainte, en contravention avec la Charte des droits et libertés.

Oligny ne put s'empêcher de lâcher:

— Bonne chance en déonto, Owen. Après ta suspension, tu vas être sous mes ordres.

Owen sourit. Oligny avait l'art de détendre l'atmosphère.

* * *

En entrant dans le bureau de Chalifour, Hayden sut qu'il passerait un mauvais quart d'heure. La mâchoire en galoche du patron ressemblait à un pare-chocs prêt à cogner. D'un geste brusque, Chalifour lui ordonna de

s'asseoir, puis tourna les yeux vers la fenêtre, lissa son pantalon. Il était dans une telle colère qu'il n'arrivait pas à regarder son lieutenant. Hayden, lui, fixait un point devant lui, prêt à justifier son interrogatoire.

Chalifour poussa un soupir exaspéré et finit par toiser Hayden. Puis il jeta théâtralement devant lui, sur le bureau, la lettre de M^e Dagenais.

— Un million de dollars! Tu nous as mis dans la grosse marde!

— C'est de la grosse bullshit. Ça ira pas loin cette affaire-là.

— Laisse-moi parler! J'ai visionné la vidéo et je trouve que tu y es allé fort.

— Où ça? Quand? Comment?

Chalifour pointa un index vers le lieutenant en l'agitant, comme si son doigt était en feu et qu'il voulait l'éteindre.

— Plusieurs fois durant l'interrogatoire, Morel te dit qu'il va mal, qu'il veut sa pompe, et toi, tout ce que tu lui réponds, c'est que le médecin s'en vient!

— C'est un fait. Elle arrivait pas, l'hostie de pompe! Je suis pas magicien, ni médecin ni pharmacien. Je pouvais pas lui en chier une. Y avait juste à pas la perdre.

— Le gars tousse, il siffle, il râle, et toi, tout ce que tu trouves à faire, c'est d'augmenter le chauffage à deux reprises!

— La seconde fois, je l'ai baissé! J'étais en train de le coincer, crisse!

— Tu voyais bien que tu y allais trop fort. Tu lui suggères pas de retourner sa veste, tu le contrains presque à le faire. Tu poses des gestes que son avocat considère comme de l'intimidation. À un moment, on te voit presque l'égorger. On n'est plus avant la Charte.

— As-tu dit à son avocat que c'est moi qui ai fait les manœuvres de réanimation? Qui ai sauvé la vie de son client? Je pensais le mettre de notre bord en lui faisant sentir tous les risques qui pèsent sur lui.

— T’y allais pas avec le dos de la cuillère.

— Faut pas utiliser une cuillère avec des gars de même. C’est pas le bon ustensile.

Chalifour se gratta la nuque, poussa un long soupir.

— Résultat, tu nous as foutus dans la fosse à purin.

Le patron secoua la tête plusieurs fois. Owen tendit les bras en guise de bonne foi.

— Il a pété quand il s’est rendu compte qu’il avait trop parlé. Pas sûr que l’avocat pis ses amis vont aimer ce passage-là.

Chalifour opina pour accorder le bénéfice du doute à son enquêteur.

— OK, mais j’ai pas le choix, je dois envoyer la vidéo au commissaire à la déontologie. Tu peux t’attendre à ce que les journalistes la réclament.

Hayden s’avança sur sa chaise jusqu’à s’accouder sur le bureau de son patron pour lui dire de près:

— On la leur donne pas.

— Tu les connais. Ils vont faire une demande à la Commission d’accès à l’information. On va gagner un peu de temps, mais ils vont finir par l’obtenir.

— Parfait! Penses-tu que le public va avoir de la pitié pour un gars de même? C’est un meurtrier. Il a assassiné Julie Saint-Laurent et un chef de gang, et on sait qu’il importe de la coke de Colombie par le Panama.

— Je sais tout ça.

— Je l’avais. J’étais sur le point de le faire parler quand il a pété sa crise. Et les gens vont bien voir que, si je lui avais pas prêté secours avec le défibrillateur, il serait mort. Montre cette partie-là aux journalistes.

Hayden ramena d’une main tendue ses cheveux vers l’arrière. C’est alors que le téléphone sonna. La secrétaire avisa Chalifour que les avocats des médias souhaiteraient obtenir la vidéo de l’interrogatoire.

— Ne la leur remets pas, répéta Hayden à son patron. Dis-leur qu'on ne peut pas dévoiler pour l'instant certains éléments de preuve. Y a pas un maudit journaliste qui doit voir ça pour le moment. De toute façon, je suis sûr qu'on va avoir gain de cause devant la Commission d'accès à l'information.

Le patron approuva de la tête.

— Bon point!

— Oui.

— Mais on va en rester là pour aujourd'hui.

* * *

Hayden arriva chez lui vers vingt et une heures. Il alla détacher Bad qui le gronda pour être rentré si tard. Après dix minutes de marche, les oreilles gelées, il pénétra enfin dans sa vieille maison aux poutres en chêne et aux belles boiseries. Il avait de la peine à croire qu'il quitterait cette demeure, témoin d'une partie de sa vie.

Dans le courrier se trouvait une invitation du Collège de Montréal au concert annuel, auquel participerait Brandon. S'y rendre voulait dire croiser son frère, puisque les cousins fréquentaient la même école, mais il ne s'empêcherait pas de vivre pour autant.

Il appuya sur la touche de lecture du répondeur. Tout en écoutant le premier des deux messages, il prit une bière dans le frigo. L'avocat d'Annick lui disait qu'il fallait réviser la pension alimentaire en fonction de l'inflation et de sa récente augmentation de salaire.

Le second message était de Selma.

«Le ministre de la Justice, à Ottawa, a dit au chef de l'opposition officielle que c'est lui qui allait modifier la Constitution pour accommoder le Québec. Comme l'opposition est indépendantiste, les libéraux ne vont pas vouloir qu'on perçoive que ce dossier est mené par des indépendantistes

québécois à Québec et par des bloquistes à Ottawa... Ça va être long... Sinon, on se voit ce week-end? Je t'embrasse.»

Décidément, pensa Hayden, la politicaillerie s'immisçait partout et portait nuisance. Sur ce, il passa au salon et alluma la télé. Sur la chaîne d'information en continu, il revit l'avocat de Morel. Il parlait de l'entente qu'il venait de conclure avec la SQ. Hayden sentit ses cheveux se dresser sur sa tête. Il augmenta le son et se rapprocha de la télé, comme s'il avait peur de rater quelque chose. La SQ voulait lui mettre des bâtons dans les roues, alors que c'étaient Selma et lui qui proposaient l'idée d'une escouade mixte plus efficace. Manifestement, les gars de la police nationale n'avaient rien compris. Ils s'étaient laissé manipuler par Morel et M^e Dagenais, qui devaient espérer un meilleur deal en s'adressant directement à la SQ. Il leur souhaitait bonne chance avec ce témoin en qui on ne pouvait avoir confiance. Mais lui ne lâcherait pas l'accusation de meurtre contre Morel. Il ne s'en tirerait pas pour l'assassinat de Julie Saint-Laurent.

Il savait que le début de confession de Molosse ouvrait une piste. Il but une dernière gorgée de bière, marcha jusqu'à la fenêtre. La fourgonnette banalisée faisait toujours le guet. Il tira les rideaux.

Devant le miroir de la salle de bain, il se brossa les dents en observant son visage tourmenté. Dix minutes plus tard, il dormait profondément.

* * *

Il fut réveillé à quatre heures quarante-cinq par la centrale de police. Il devait se rendre immédiatement à l'hôpital Saint-Luc. Son téléphone sonna de nouveau quelques secondes plus tard.

— Tabarnak! Dites-moi que c'est une mauvaise farce!

OceanofPDF.com

Chapitre 28

Vendredi 15 novembre

Lorsque Hayden arriva aux abords de l'hôpital Saint-Luc, il se faufila entre des autos de police aux gyrophares allumés. Il présenta sa carte au policier qui bouclait le périmètre de sécurité. D'un geste de la main, on lui fit signe de passer.

Il marcha vite et, pressé d'en savoir plus, s'engouffra dans le bâtiment de briques jaunes. Des agents montaient la garde au rez-de-chaussée. Il montra patte blanche et fut autorisé à aller plus loin. Au sixième étage, puisque des enquêteurs de la SQ et du SPCUM menaient l'intervention en cours, un problème d'autorité s'était présenté. Un policier de la SQ barra le chemin de Hayden à la sortie de l'ascenseur. Celui-ci exhiba de nouveau sa carte.

— Désolé, dit l'homme. L'enquête est maintenant du ressort de la Sûreté du Québec.

— C'est mon enquête. C'est mon suspect.

— Plus maintenant.

— On voit ce que ça donne. Vous l'avez bien protégé, le témoin clé. Bravo!

— C'est comme ça.

— Jusqu'à ce que tu me sortes un avis du ministère de la Sécurité publique, moi, je suis toujours sur le coup, et tu vas me laisser travailler.

Devant le ton que prenait l'échange, le policier comprit qu'il devait laisser passer cette forte tête dont il connaissait la réputation.

Hayden ne savait pas encore ce qu'il était advenu exactement de Morel. Lorsqu'il aperçut les techniciens du Service d'identité judiciaire faire des prélèvements, il comprit. L'un d'eux reconnaissant Hayden s'approcha.

— Qu'est-ce qui s'est passé? demanda Hayden.

— Ils ont utilisé une plateforme suspendue, tu sais, pour laver les vitres, et sont descendus jusqu'ici. Ils savaient dans quelle chambre Morel se trouvait. Ils ont découpé la vitre de la fenêtre et ont emmené le gars sans faire de bruit. Les deux agents qui montaient la garde dans le corridor n'ont rien entendu, rien vu. Une opération chirurgicale, oserais-je dire. C'est une infirmière qui s'est rendu compte de la disparition de Morel en allant vérifier ses paramètres vitaux. Maintenant, tout le monde se demande qui a fait le coup. Les Rock ou les Hells?

Hayden inspecta la chambre. La forme de Morel était encore imprimée sur le matelas. «Un exploit à la Houdini», pensa-t-il. Pas une goutte de sang n'avait été versée. Si le criminel avait pris le grand large par la fenêtre avec l'aide de complices, il méritait encore plus son autre surnom de «Molosse» – une bête puissante, difficile à capturer et capable de tuer. Par contre, s'il était entre les mains de ses ennemis, on pouvait présumer qu'il finirait sa vie au fond du Saint-Laurent dans un sac de couchage bien lesté.

En voyant Owen Hayden, l'enquêteur Michel Bellamy de la SQ s'approcha avec ses yeux noirs et sa moustache à la Freddie Mercury. Il ne lui manquait que le justaucorps blanc, les leggings et le micro pour ressembler tout à fait au défunt chanteur du groupe Queen. Bellamy passa sous le ruban jaune.

— Paraît que vous avez joué dur avec Morel?

— Ouais, mais nous autres, au moins, on l'a protégé. On lui a porté les premiers secours et on l'a fait transporter à l'hôpital. On lui a sauvé la vie,

tandis que, vous autres, vous l'avez laissé filer. Résultat, il est mort de rire sous le soleil!

— Pas si vite, Hayden! On avait posté deux hommes à côté.

— Ouais, dans le corridor... Bravo!

— Qui aurait pu prévoir ça?

— À partir du moment où il avait accepté de se mettre à table, vous auriez dû augmenter la surveillance et poster un agent dans la chambre. Nous, on avait posté un vigile devant l'hôpital. Il devait nous aviser de tout mouvement suspect. Alors, pas de leçons à recevoir sur nos méthodes. Je vous laisse vous démerder avec ce dossier. Bonne chance!

Hayden tourna les talons en serrant les dents. Bellamy marcha derrière lui en l'apostrophant.

— Il a signé avec nous autres parce qu'il avait pas confiance en toi!

Hayden pouffa de rire en se retournant.

— Notre gars s'est envolé au nez et à la barbe de vos deux agents. Son arrestation a failli coûter la vie à un de mes hommes. Il est le principal suspect dans la mort de Julie Saint-Laurent et fort probablement l'exécuteur de Ben Harvey. Bravo, la police..., dit Hayden en applaudissant.

— ...

— Morel a été enlevé et ils vont sûrement lui faire passer un mauvais quart d'heure. S'il pouvait le faire ce matin, il courrait vers moi pour poursuivre notre interrogatoire. Et il vous enverrait chier.

La réplique cloua le bec à Bellamy. Hayden eut envie de chanter «*We are the champions / No time for losers*», mais il s'en abstint. Travailler en escouade mixte serait ardu si un jour cela devait arriver comme il le souhaitait. Il s'en voulut de ne pas avoir donné l'exemple ce jour-là.

Au lieu de reprendre immédiatement l'ascenseur, Hayden se rendit au poste des infirmières. Elles étaient toutes très occupées. Une seule d'entre

elles leva les yeux de son ordinateur.

— Oui?

— Avez-vous entendu quelque chose d'anormal à l'heure de l'évasion du patient?

— On nous a dit de ne pas parler.

Hayden sortit sa carte d'enquêteur du SPCUM. L'infirmière, ne voyant pas la différence qui existait entre les corps policiers, engagea la conversation.

— Nous, ici, nous n'avons rien entendu, dit-elle, mais un préposé aux bénéficiaires, qui se trouvait à ce moment-là au dernier étage, aurait entendu un bruit de moteur, comme celui d'un hélicoptère.

— Il est ici?

— Non. Il est rentré chez lui.

Le lieutenant se dirigea ensuite vers l'escalier, à droite des ascenseurs. Un policier était en faction. Hayden lui montra sa carte. D'un signe de tête, l'autre le laissa entrer dans la cage d'escalier. Après être remontés sur le toit à bord de la plateforme aérienne, les ravisseurs et Morel auraient-ils pu redescendre par ces escaliers ou par l'ascenseur? Ce scénario semblait improbable. Un patient dans l'état de Morel n'aurait pas eu la force de faire ces acrobaties. Et puis ces individus louches se seraient fait remarquer, auraient été interpellés à la sortie. Non, vraiment, la seule façon pour ces hommes de s'enfuir de cet hôpital, c'était par le toit. C'était du grand art, un travail de professionnels.

En sortant du bâtiment, Hayden fut aveuglé par les dizaines de gyrophares qui clignotaient dans la rue. Tout allait de travers dans sa ville gangrenée par le crime organisé, il en avait une preuve de plus. Il se demanda si d'autres personnes, à part les motards, avaient intérêt à enlever Morel. Le simple fait d'avoir été embarqué par la police avait peut-être

signé son arrêt de mort. Une taupe à la SQ avait-elle dit aux motards que Morel s'apprêtait à retourner sa veste? Bergeron avait peut-être des émules au sein de ce corps policier. D'un autre côté, pour les Hells, Morel était sans doute plus utile vivant que mort ou emprisonné. D'ailleurs, s'il avait eu peur des hommes qui étaient venus découper la vitre de sa chambre, n'aurait-il pas crié pour alerter les deux agents qui gardaient sa porte? Hayden aurait souhaité parler à Me Dagenais, mais le secret professionnel l'empêcherait de divulguer quoi que ce soit, à moins que des preuves ne l'associent au complot visant à libérer son client Jesse Morel.

Le lieutenant soupira de dépit, éprouvant soudain toute la fatigue d'une nuit trop courte, d'un réveil brutal et de l'absurdité de la situation.

* * *

À la radio, les conjectures des chroniqueurs envahirent les ondes. Selon plusieurs, les Rock Machine venaient de venger spectaculairement Ben Harvey en enlevant Jesse Morel. Les risques d'escalade étaient grands, et il fallait s'attendre à une riposte rapide des Hells, dit un reporter. «Montréal va devenir une poudrière», ajouta un autre. En outre, les portraits de Jesse Morel se multipliaient. Parti de rien, ce caïd avait fait sa place dans la cour des grands. Tout le monde connaissait maintenant son florissant hôtel au Panama. Et le coup fumant des laveurs de carreaux, d'après les chroniqueurs judiciaires, deviendrait un classique de l'histoire du crime au Québec, province qui regorge pourtant d'évasions spectaculaires, dont celles de Jacques Mesrine et de Lucien Rivard. Oui, Jesse Morel venait d'assurer sa place dans le panthéon criminel. Le porte-parole de la SQ, pesta Hayden, rejetterait sûrement la faute sur le SPCUM. Quoi qu'il en soit, l'avocat de Morel pourrait maintenant escroquer un autre corps de police en exigeant des dommages-intérêts.

Lorsque Hayden arriva au bureau, il alla immédiatement se verser un grand café noir. Quelques minutes plus tard, Yelle apparut avec sa tasse aux couleurs des Bruins de Boston.

Un à un, les enquêteurs se présentèrent au briefing. Ils avaient tous entendu la nouvelle. À la table de travail, Hayden faisait le point avec Oigny, Yelle et Guevara. Montanero, qui avait des informations à leur divulguer, s'était joint à eux. La SQ et Bellamy eurent droit à une volée d'insultes.

— Qui avait le plus intérêt à enlever Morel? demanda Oigny.

— C'est pas si simple, dit Hayden. Il y a plusieurs possibilités: a) Morel, sachant qu'il est dans le trouble, fait appel à des amis pour le sortir de là; b) Morel en a probablement déjà trop dit selon ses amis et ils ont décidé de l'éliminer pour l'empêcher d'en dire davantage; c) les amis de Morel savent qu'il est loyal, qu'il mène les policiers en bateau, et ils sont venus à sa rescousse; d) Morel est tellement important en raison de ses contacts que les autres ont décidé de le sauver à tout prix.

Yelle imita le timbre d'un jeu-questionnaire.

— Toutes ces réponses! cabotina-t-il.

— Merde, on l'avait..., se désola Guevara.

— Et s'il y avait une autre taupe à la SQ? avança Montanero en repoussant son long toupet sur sa tête.

Les policiers se regardèrent avec inquiétude.

— C'est une possibilité, dit Oigny.

Hayden hocha la tête.

— Dans ce cas, on serait encore plus dans la marde. Mais j'opterais pour la réponse D: ils ont vraiment besoin de lui.

Hayden se tourna vers Montanero qui tripotait son verre de styromousse vide.

— Monty?

Celui-ci repoussa son verre et dit:

— Morel a établi d'excellents rapports avec les cartels colombiens, et ça, c'est pas facile à faire. Ça prend beaucoup de doigté. Il faut vraiment que Morel soit respecté là-bas. Ce qui se passe ici ressemble à ce qui est arrivé aux États-Unis pour le contrôle du marché de la drogue. Chez nous, ce qu'on comprend sur le terrain, c'est que le gang de l'Ouest s'est allié avec les Rock Machine. La mafia, elle, s'est rangée du côté des Hells. Les Siciliens pensent qu'ils sont les mieux placés pour vendre leur marchandise. L'enjeu, c'est l'expansion des Hells, qui viennent jouer dans les plates-bandes des ex-indépendants qui ont formé les Rock, qui ont aussi du stock à écouler et ne veulent pas s'en laisser imposer. On a donc deux clans très puissants qui s'affrontent dans un contexte de restructuration. Et contrairement aux entreprises en transformation qui liquident les secteurs non rentables et qui congédient des employés, ici, on tue la concurrence. Et puis il y a nous, nous qui voulons mettre fin à cette guerre et qui leur mettons des entraves. Ce qu'on sait aussi, c'est que les Hells et les Siciliens ont ouvert un nouveau front en Ontario.

— Et Morel? demanda Oligny en égrenant son verre de styromousse.

— On reprend le dossier, répondit Hayden. C'est pas nous qui avons l'air caves ce matin.

— Les gars de la SQ ont l'air de vrais amateurs! s'emporta Yelle. À côté d'eux, nous avons bien fait notre job. Dans les tribunes téléphoniques, les gens disent que tu as bien fait de lui flanquer un interrogatoire serré au point que son cœur pète. Beaucoup trouvent que tu as été trop bon de le réanimer, qu'il méritait de crever.

Hayden ricana en mettant la main droite sur son cœur et en feignant d'être un saint. Il se tourna ensuite vers Guevara.

— Examine tout ce que tu peux sortir sur Morel. Les adresses où il pourrait crécher, sa famille, ses amis, les planques possibles, etc.

Guevara opina du chef.

— Oli, dit Hayden, appelle à l'hôpital pour savoir avec quelle entreprise de nettoyage de vitres ils font affaire. Demande à quelle date la nacelle a été installée. Je crois que ça mérite une petite visite. Il faut savoir comment des criminels ont pu réussir à monter là-dessus pour aller cueillir Morel. Faites le tour de vos informateurs.

— Tu supposes qu'ils avaient des complices?

— Sans doute, oui. Il faut savoir comment actionner les câbles de levage. Il y a un treuil électrique à chaque extrémité de la plateforme pour la maintenir à l'horizontale et pour la faire descendre et monter. Ces appareils sont complexes, seuls des pros peuvent les manœuvrer. Il faut aussi savoir comment les gars ont fait pour se tirer de là aussi vite. Ils ont pas pu prendre l'ascenseur, on les aurait repérés immédiatement, ni descendre les escaliers avec Morel en piteux état. Par contre, une infirmière m'a dit qu'un employé avait cru entendre un hélicoptère.

— Un hélicoptère?

— Ben oui! Aux grands maux les grands moyens!

* * *

Réveillé tôt, Chalifour ne s'était jamais rendormi. Une fois au bureau, il avait tenu à voir Hayden sur-le-champ pour dresser le portrait de la situation. Il l'avait contacté à l'hôpital pour lui dire de se dépêcher.

Chalifour avait les yeux cernés, et ses vêtements étaient froissés, ce qui contrastait avec sa mise soignée habituelle. Des pellicules neigeaient sur son col chaque fois qu'il passait la main dans sa chevelure dégarnie. Sa mâchoire saillante bougeait peu quand il parlait.

Trois petits coups sur la porte. Il fit signe à Hayden d'entrer.

— T’as parlé à Bellamy?

— Oui.

— Laisse-moi te dire qu’on se débarrasse d’une grosse patate chaude. En plus, j’ai des renseignements que la SQ n’a pas en main. Ils vont nous demander de leur remettre nos dossiers sur Morel.

— Pas tout de suite. Nous, on continue notre enquête. On va pas les laisser la bousiller davantage.

Le rictus de Chalifour exprimait un doute. Hayden poursuivit.

— On va leur faire une guérilla bureaucratique.

— C’est pas toi qui souhaites une escouade mixte?

— Oui, mais pas avec Bellamy, surtout pas après le coup bas qu’il vient de nous faire, l’enfant de chienne!

Le patron afficha un visage de souffre-douleur. Hayden insista.

— Ils nous ont chié dans les mains. Tu ne leur remets pas la vidéo de l’interrogatoire, j’espère! Nous en avons besoin pour notre enquête. Tant qu’un juge ne nous ordonnera pas de la leur remettre, ils vont niaiser.

Chalifour, d’un geste nerveux de la main et du visage, approuva son enquêteur.

En sortant du bureau de son patron, Hayden croisa Montanero, tout fébrile, le toupet retombant. Il s’était collé des post-it sur toute la longueur de l’avant-bras.

— J’ai de quoi pour vous, les gars!

— Ç’a ben l’air! Tu ressembles à un poteau-réclame.

Hayden claqua des mains pour capter l’attention de ses hommes.

— Notre banque de données a sorti le nom du propriétaire de la compagnie de lavage de vitres de l’hôpital Saint-Luc, dit Montanero. Lavage Apollo appartient à Rocco Gatti, et ce dernier a comme associé d’affaires un certain Manuel Vargas...

Montanero et Hayden se firent un *high five*. Le premier remplaça ses longues mèches de cheveux derrière ses oreilles. Il gesticulait beaucoup quand il parlait et ses yeux vifs vous regardaient avec une rare intensité.

— C'est une compagnie à numéro avec plusieurs partenaires et une multitude d'activités que l'on peut qualifier de louches, à part le torchage des vitres, et encore! La compagnie aurait été acquise frauduleusement. Mais c'est pas important pour l'instant. Vargas est une star montante de la mafia. Il est assis à la droite de Castagna. Il faut le faire, lui qui est Colombien. Il est très intelligent sous des dehors de brute. Castagna croit qu'il est la carte maîtresse qui délogera les Calabrais de l'Ontario. Et, comme vous le savez, les Calabrais et les Siciliens n'ont jamais pu se sentir à Montréal. Quant à Gatti, c'est un ami de Castagna. Il permet de blanchir de l'argent. Il s'est acquis par la force la plupart des contrats de lavage de vitres des édifices publics, et Castagna l'a aidé avec ses hommes de main. Il en décroche beaucoup des gouvernements, surtout du fédéral. Il est un très bon ami, et là il faut faire attention, du ministre des Travaux publics, Antonio Gallo, député fédéral de Saint-Léonard, qui avait été, avant d'entrer en politique, le comptable du restaurant de Gianni Esposito, le plus grand importateur d'héroïne pendant trois ans avant de se faire descendre. Mais bon, Esposito n'a jamais eu de démêlés avec la justice. Vous ne serez pas étonnés d'apprendre que le gouvernement fédéral fait nettoyer les vitres de ses immeubles de bureaux et de ses ministères par Lavage Apollo.

— Pas étonné du tout, lança Guevara qui déclencha une grande vague de rires.

— Merci, Sal!

— De rien, les gars, je suis à votre disposition.

Hayden nota l'adresse de Lavage Apollo dans son calepin.

— On va aller lui faire une petite visite.

— Sans mandat? demanda Oligny.

— Demandes-en un. Je vois pas pourquoi le juge ne nous l'accorderait pas d'ici la fin de la journée compte tenu de la gravité de la situation.

— On prend rendez-vous?

— Non, on va le surprendre. Pendant ce temps-là, les gars, vous allez tout sortir sur Morel. Vérifiez aussi aux douanes s'il n'est pas sorti du pays sous les pseudos de Jean Labonté ou Jean Larose. Ça m'étonnerait, mais les surprises se succèdent depuis le début de cette guerre. Je veux avoir son hostie de roman de vie. Préparez aussi un avis de recherche panaméricain sur Morel pour la DEA, le FBI et les polices frontalières. Mentionnez qu'il a besoin de médicaments pour l'asthme et pour le cœur. Et qu'il est très dangereux.

— OK.

— Concernant l'opération Octopus, on fait quoi? demanda Yelle.

— Ce serait le moment de frapper de nouveau pour leur montrer qu'on les lâche pas. Nos informateurs nous disent que du bon stock serait rentré en grande quantité. Ils veulent jouer des muscles, sortons les nôtres. Ils vont voir qu'on se laisse pas intimider.

— D'accord.

Sur ce, Hayden, qui sentait crier son estomac, sortit s'acheter un sous-marin dans un petit restaurant du centre commercial. C'est alors qu'il repensa à la soirée du concert annuel au Collège de Montréal. Il lui fallait en parler au patron.

De retour dans les bureaux, il se planta dans le cadre de porte de Chalifour, qui lui fit signe d'entrer.

— J'ai oublié de te dire que la semaine prochaine j'assisterai à une soirée au Collège de Montréal à laquelle participera mon fils Brandon. Il est fort

possible que mon frère y soit aussi parce que deux de ses garçons étudient là.

Le patron se gratta la tête. Il détestait ces situations ambiguës, les imbroglios qu'elles pouvaient causer.

— Je vais téléphoner à la direction pour préparer le terrain.

— Merci.

— Y me semble que dans mon temps, c'était l'élite qui envoyait ses enfants au Collège de Montréal.

— Tu vois comment elle est tombée bas, l'élite, avec des fils de mafieux et de policiers, dit Hayden pince-sans-rire.

Peu après, Guevara et Yelle firent des découvertes sur Lavage Apollo.

— Écoute ça, chef, dit Che. C'est un papier du *Journal de Montréal* paru l'an dernier. Rocco Gatti s'est approprié le marché pas seulement en intimidant ses concurrents, mais aussi en vandalisant leurs équipements. Il a réussi à mettre en faillite au moins deux compagnies. Il rachète ensuite le matériel et les contrats à bas prix. Il remporte presque tous les appels d'offres. J'ai appelé à l'hôpital et ils m'ont dit qu'ils font affaire avec Lavage Apollo depuis deux ans et qu'ils n'ont rien à leur reprocher. Comme les motards ont des liens privilégiés avec les Siciliens, on peut penser qu'ils se sont entendus pour sauver Morel. L'occasion était trop belle.

Guevara sortit une photo d'identité judiciaire de Gatti. L'Italien à la bouille de chérubin mafflu fixait l'objectif comme un chien en colère.

— Beau bonhomme! se moqua Hayden.

Yelle poursuivit le topo.

— Gatti fait aussi des affaires avec un certain Gerlando «Gerry» Costello, un proche des Siciliens qui, lui aussi, a mis en faillite un honnête entrepreneur en excavation, Frenette et Fils. Des vandales endommageaient la machinerie des Frenette, et Costello proposait ensuite de racheter la

compagnie. Le patron a refusé à trois reprises et, chaque fois, il voyait ses biens saccagés un peu plus sauvagement. Un jour, les assurances ont avisé les Frenette qu'elles ne les couvriraient plus. Au bord de la faillite, l'entreprise a dû augmenter ses soumissions pour pallier le manque à gagner. Finalement, les Frenette ont vendu à perte leur commerce à Costello, qui l'a ensuite revendu. Devine à qui...?

— Facile, répondit Hayden en souriant. À Gatti.

— Et qui a fait un an de prison pour avoir saccagé des équipements? Manuel Vargas. Il s'est forgé une réputation de tyran en dedans.

L'histoire que Yelle et Guevara relataient avait fait la une du *Journal de Montréal*. Le fils de Frenette racontait avec émotion comment cette affaire avait tué son père, mort d'un cancer, humilié d'avoir perdu l'héritage des générations précédentes. L'article intitulé «Dépossédé par le crime organisé» exposait une fois de plus la tumeur maligne des gangs criminels.

— Voilà une autre belle facette de la mafia, se désola Hayden. On ne restructure pas, on déstructure en détruisant des vies, puis on rachète au rabais. Ces entreprises deviennent ensuite des façades légales servant à recycler l'argent des crimes.

— C'est pas tout, dit Yelle en prenant un autre dossier sur son bureau. Costello est aussi actionnaire d'une compagnie d'hélicoptères qu'il a rachetée et qui propose des vols aux touristes! Ils sont basés à Dorval. Toujours le même stratagème. Soit dit en passant, Costello est lui-même pilote. Il a son brevet.

— Une compagnie d'hélicoptères... Penses-tu à la même chose que moi?

— Oui, chef.

— Et plusieurs employés de Saint-Luc, pas seulement le préposé aux bénéficiaires, disent en avoir entendu un cette nuit, dit Guevara. Gatti a tous les contrats de nettoyage de fenêtres des hôpitaux de Montréal. Puisque la

plateforme était déjà installée, c'était facile de faire descendre des hommes jusqu'au sixième étage.

— On va voir qui en premier? demanda Oligny. Costello, Vargas ou Gatti?

— Costello est en prison pour deux ans, dit Guevara.

— On fait ce qu'on avait prévu, dit Hayden. On va voir Gatti.

— OK, dit Oligny. Le mandat devrait rentrer dans l'heure.

— Vérifiez qui dirige la compagnie de Costello pendant son absence.

Hayden ouvrit ensuite le dossier de Rocco Gatti. Âgé de quarante-sept ans, originaire de Cattolica Eraclea, en Sicile, il avait été arrêté dès l'âge de dix-sept ans pour complot, extorsion, intimidation et voies de fait graves. À vingt-deux ans, il aurait incendié deux pizzerias et une pâtisserie. En 1989, il était accusé d'avoir fraudé le fisc. Il avait omis de déclarer des revenus de six cent mille dollars. On le suspectait aussi de règlements de comptes.

— Pis as-tu entendu ce que Sal a dit à propos du ministre des Travaux publics? demanda Hayden à Oligny.

— C'est pas beau, ça, mon ami!

— On touche pas à ça...

Jour après jour, des liens se tissaient entre les organisations criminelles. Elles se fédéraient, se mondialisaient, se rendaient des services. Même les gangs de rue haïtiens du quartier Saint-Michel pouvaient être utiles. Et pendant que ces groupes florissaient, pensait Hayden, les corps de police se nuisaient les uns les autres.

Il lut l'adresse de l'entreprise de Gatti, située dans une zone industrielle de Parc-Extension. Quant à sa résidence, elle se trouvait tout à côté, dans la Petite Italie, près du parc Jarry.

— On va aussi aller voir Costello en prison. Il est où, ce crisse-là?

— À Sainte-Anne-des-Plaines.

Le téléphone sonna, Hayden décrocha. C'était la secrétaire.

— Le mandat est arrivé, dit-il. Yello et Che, retournez à l'hôpital. Explorez le toit, examinez la nacelle, parlez au personnel. Les vrais laveurs de vitres sont peut-être là. Posez-leur des questions. Qui a installé l'appareillage et quand.

— Bellamy va capoter, dit Yelle, c'est son dossier.

Hayden secoua la tête en riant.

— Tu sortiras le mandat. On enquête sur le meurtre de Julie Saint-Laurent, et Morel est notre suspect. Tu chanteras à Freddie une berceuse à dormir debout.

— C'est pas toi, Owen, qui prônais le partage des informations? lui rappela Guevara.

— Oui, mais pas avec lui. Si t'avais vu comment il m'a accueilli ce matin, tu ne partagerais même pas un cœur de pomme pourri avec lui...

* * *

L'entreprise de Rocco Gatti occupait une ancienne fonderie en briques orangées. Il n'y avait aucune enseigne. Les vitres en damier étaient souillées de cambouis. Décidément, on était chez un cordonnier mal chaussé.

Derrière l'immeuble étaient garés des camions de la compagnie, des grues et les voitures des employés. Devant un écriteau «STATIONNEMENT INTERDIT – remorquage à vos frais» étaient rangées une Mercedes et une Ferrari F355.

Oligny entra en premier, tint la porte à son patron. Des blocs de verre séparaient l'accueil des bureaux. Hayden et Oligny furent accueillis par les regards suspects des employés: sans doute avaient-ils l'habitude de voir débarquer ce genre de visages sérieux, mandat en main. La réceptionniste à chignon était au téléphone. D'un doigt, elle leur signifia qu'elle serait à eux

dans une minute. Hayden lut sur la porte fermée d'un bureau le nom de Rocco Gatti.

— Que puis-je faire pour vous? demanda la femme après avoir raccroché.

— Nous voudrions parler à M. Gatti.

— Il n'est pas ici.

— Pourtant, nous avons vu sa voiture, dit Hayden avec assurance.

— Il est allé au café.

Hayden devina tout de suite de quel café il s'agissait.

— Au Riviera?

— Oui. Vous savez où c'est?

— Oui. On connaît bien, répondit le lieutenant en esquissant un sourire.

Le quartier italien était très agréable à arpenter: des pâtisseries, des bistrots, des restaurants, des fleuristes, des comptoirs de gelato, des épiceries fines, la Pizzeria Napoletana, des librairies et, bien sûr, le marché Jean-Talon. Des décorations de Noël ornaient déjà certaines devantures et leur donnaient un air de fête.

Le Riviera était dans la rue Jean-Talon. En théorie, tout le monde pouvait y entrer, mais on vous faisait vite sentir que vous n'étiez pas les bienvenus. Les intrus, les curieux étaient rapidement invités à partir. Le café appartenait à Frank Castagna. Les chefs s'y réunissaient pour discuter. Il y avait quelques tables à l'avant, presque toujours inoccupées. À l'arrière se trouvait une petite pièce avec une table de billard. On s'y partageait l'argent, réglait les affaires courantes.

L'endroit avait été mis sur écoute par la police lors de la célèbre Commission d'enquête sur le crime organisé, dans les années soixante-dix, qui avait porté un dur coup à la pègre. Lorsqu'on s'était rendu compte qu'un important ministre du Travail, un libéral, avait des accointances avec la mafia, on avait interrompu l'enquête à son sujet et mis sous scellés des

boîtes qu'on ne pourrait rouvrir que dans cent ans. Tout le monde aurait le temps de mourir avant que l'on prenne connaissance des liens étroits qui existaient entre le gouvernement de l'époque et la mafia. Les ministères du Travail et des Travaux publics constituaient de véritables pompes à fric pour la mafia, très active dans le secteur de la construction, qui avait eu assez d'influence pour placer au sein des partis libéraux, provincial et fédéral, des hommes de confiance en apparence irréprochables, qui gagnaient leurs élections et finissaient ministres.

Hayden repéra Rocco Gatti. C'était un homme obèse à demi chauve, au visage de gros bébé. Il discutait avec deux individus: un vieux capo de la famille Castagna, Joe Barsetti, un caïd de l'immobilier; et un jeune à queue de cheval non identifié. Attablés devant un expresso, ces messieurs conversaient avec sérieux dans une gestuelle emportée.

— Ç'a l'air important, dit Oligny. Tu mises sur quoi? Paris clandestins, racket de protection, incendie de restaurant, cassage de jambes ou entrée d'héroïne dans le port de Montréal?

— Peut-être juste une histoire de nacelle qui va mal tourner...

Aussitôt que les trois hommes aperçurent ces «clients», la conversation cessa. Barsetti paya les cafés et sortit avec le jeunot qui dévisagea les deux intrus.

— On ressemble tant que ça à des polices? railla Oligny.

— Ça en a tout l'air, renchérit Hayden. Pourtant, on dit que je ressemble à mon frère.

— Ce qui veut dire que policiers et criminels se ressemblent plus qu'on pense, ironisa Oligny.

Ils allèrent s'accouder au comptoir. Le serveur qui leur tournait le dos, mais dont le visage se reflétait dans le grand miroir, essuyait des tasses qu'il

accrochait au-dessus de la rutilante cafetière Simonelli. Il ne se préoccupait pas d'eux.

— Pour qu'on puisse se plaindre que le café était froid, il faudrait d'abord qu'il soit servi, dit Hayden à haute voix.

Lorsque Gatti quitta l'établissement, Hayden et Oigny le suivirent immédiatement sur le trottoir, laissant le serveur en plan. Une fois à la hauteur du mafieux, le lieutenant s'adressa à lui.

— Bonjour, monsieur Gatti.

— ...

— Nous travaillons pour le SPCUM et aurions des questions à vous poser.

— Rien à dire.

— Nous allons quand même vous les poser.

L'enquêteur lui montra sa carte.

— C'est pour quôâ? demanda Gatti avec son accent italien.

— C'est à propos de ce qui s'est passé la nuit dernière à l'hôpital Saint-Luc.

— Je suis au courant de rien.

— Vous n'êtes même pas au courant que des bandits ont utilisé une de vos plateformes?

— Pas de nouvelles de çâ.

— Pourrait-on vous parler dans votre bureau?

— Non, pas le temps.

Hayden sortit de sa poche le mandat et le déplia devant les yeux de Gatti, lequel le prit pour l'examiner.

— Pas le temps, pas le temps. Il va falloir le prendre, le temps, dit Hayden. Parce qu'on a un sac de questions. *Capiche?* Vous pouvez piger la première si vous voulez...

Le visage poupon de Gatti s'empourpra.

— OK, rendez-vous au bureau dans une demi-heure. Je suppose que vous savez où il se trouve.

— Il a pas dû bouger depuis tout à l'heure, dit Oigny.

* * *

Le bureau de Gatti regorgeait d'objets qui évoquaient l'Italie. Sur le mur de droite, en brique, étaient accrochés des drapeaux, dont celui de la Sicile, jaune et rouge, portant le triskèle et une gorgone. Il y avait aussi une madone dans une niche en coquille et des photos de son village natal. Ça puait le cigare, une odeur âcre, et au mur derrière Gatti était fixé un splendide espadon empaillé.

Le patron se cala confortablement dans son fauteuil en cuir, prêt à répondre aux questions avec un air de défiance. Il les invita d'une main impatiente à s'asseoir.

Hayden le regarda fixement dans les yeux.

— Depuis combien d'années êtes-vous dans le lavage de vitres de grands immeubles?

Le gros homme réfléchit un instant en rejetant la tête en arrière, puis marmonna:

— Cinq ans.

— Qu'est-ce qui vous a attiré dans ce métier?

— La piastre! répondit Gatti en poussant un rire. Du bel argent pour faire ce que personne d'autre veut faire: aller dans les airs nettoyer les vitres. Faut pas avoir le vertige.

— Ni de scrupules..., envoya Hayden avec ironie.

— Qu'est-ce qu'il dit, *scrupoli*? mâchonna Gatti en regardant Oigny qui ne releva pas la question.

— On pense que des hommes de chez vous ont participé à l'évasion ou à l'enlèvement de Jesse Morel.

— C'est qui, çâ? Connais pâ ce gê-lâ.

Rocco Gatti s'emporta en battant l'air de gestes désordonnés.

— Penses-tu que j'vâ me mêler de t'çâ, moé?

Hayden haussa le ton.

— Oui, justement! Moi, je pense que certains de vos employés se sont faits complices des ravisseurs.

— Pâ au courant.

— Connaissez-vous Jesse Morel?

— Non, connais pâ!

— Jamais entendu parler?

— Peut-être dans les journaux...

— On veut le nom de vos employés qui travaillent à l'hôpital Saint-Luc. On veut savoir depuis combien de temps les nacelles sont là. Vous allez aussi nous fournir les relevés de vos appels téléphoniques sur tous vos appareils, fixes et mobiles.

Gatti réfléchit, pianota sur son bureau en fronçant ses épais sourcils, visiblement embarrassé.

— Utilisez-vous des hélicoptères, parfois, pour installer des nacelles?

— Jamais.

— C'est long, apprendre à manœuvrer une nacelle?

— Pâ trop.

— Est-ce qu'il faut suivre un cours ou une formation technique?

— Oui.

— Est-ce qu'il faut une clé pour déverrouiller le système de mise en marche?

— Non. Y suffit de rebrancher le câble électrique su'l toâ.

— Vous êtes aussi propriétaire d’une compagnie d’excavation, n’est-ce pas?

— Oui.

— Depuis quand?

— Dix ans.

— C’est pas deux ans, plutôt.

— Peut-être. J’sais pâ. J’en ai plusieurs compagnies.

Hayden sentit ses muscles se tendre. Il était à cran.

— À qui l’avez-vous rachetée?

— À un gê.

— Pouvez-vous être plus précis?

— À un Québécois.

Hayden ferma les yeux, claqua la langue, serra les dents, inclina la tête de côté. Oligny savait que c’était mauvais signe, cette veine qui battait sur la tempe, cette mâchoire qui se contractait.

Soudain, Owen rabattit violemment son poing sur le bureau, et le pot à crayons vola dans les airs, dispersant tous les stylos. Gatti sursauta et recula sur sa chaise.

— Écoute, Gatti, si tu continues de nous faire chier, je te flanque une entrave au travail des policiers et tu verras pas ta Ferrari pendant un bout de temps. À qui t’as racheté la compagnie d’excavation?

Abasourdi, l’autre resta coi.

— Y s’appelait pas Frenette, par hasard? Frenette et Fils?

— Peut-être, ou Guénette, je m’en rappelle pu. Je fais plein de business. Des foâ, c’est les avocâ qui règlent toute çâ.

— Fais-tu de la business avec d’autres personnes?

— Oui, répondit Gatti en chassant d’un geste maniéré une poussière sur le revers de son veston.

— Manuel Vargas, ça te dit de quoi?

Gatti hésita un peu.

— ... Manu, oui, je le connais.

— Tu fais des affaires avec lui?

— Non.

— Ah non? Gerlando Costello, tu connais?

— Gerry? Ben oui.

— C'est qui?

— Un...

Hayden crut que Gatti allait dire «un gê», mais le mafioso, sentant que l'enquêteur était à bout de patience, fit un petit effort.

— Un... homme d'affaires ben connu dans la Petite Italie...

Oigny et Hayden se regardèrent en riant.

— Il fait quelles sortes d'affaires?

— Toutes sortes...

— Comme des affaires qui mènent en prison...?

À ces mots, Hayden donna un coup de pied sous le bureau, qui atteignit Gatti au tibia. Ce dernier se plia dans son fauteuil en poussant un cri. Grimaçant de douleur, il frotta sa jambe endolorie.

— Pourquoié tu fâ câ?

— J'ché pâ. Pardon. C'est un réflexe de Pavlov quand on répond pas à mes questions. Moi, je pense que tu as donné ton OK pour qu'on se serve d'une de tes plateformes suspendues pour aller chercher Morel dans sa chambre d'hôpital.

— Non, c'est pas moé. Rien à voir dans câ.

— Pis t'aurais pas eu besoin d'un hélicoptère de ton chum Gerry récemment?

— Non.

Sur ce, Hayden se leva et pointa vers Gatti un index menaçant.

— Tu restes à notre disposition. J’espère que la mémoire va finir par te revenir.

— Pâ de problème...

Rocco Gatti gardait le sourire, mais c’était un sourire feint, inquiet. Les deux enquêteurs tournèrent les talons sans saluer l’homme au visage rond. Une fois dehors, Hayden abaissa du doigt une de ses paupières inférieures pour dire «mon œil!». Il ne croyait pas un mot de Gatti.

Maintenant, un mandat serait nécessaire pour aller interroger Costello. Du fond de sa prison, celui-ci devait continuer à diriger sa compagnie. Hayden chargea aussi Oligny de se procurer la liste de toutes les communications passées entre Gatti et Costello, entre Costello et ses associés, entre l’entreprise Héli-Costello et Gatti, et entre Héli-Costello et Lavage Apollo. En principe, Costello ne devait pas avoir de téléphone en prison, mais des contacts lui en avaient peut-être fait passer un.

— As-tu faim? demanda Hayden à Oligny.

— J’ché pâ!

Les deux gaillards éclatèrent de rire et s’arrêtèrent au marché Jean-Talon pour s’acheter des paninis prosciutto-bocconcini.

Dans la voiture, pendant que les hommes mangeaient, Hayden reçut un appel du lieutenant Garrett Meyer de l’Ontario Provincial Police. Une caméra de surveillance avait capté des images de Julie Saint-Laurent et Jesse Morel dans une station-service de Morrisburg, à une cinquantaine de kilomètres de Cornwall. Ils y avaient fait le plein et mangé au restaurant attendant. Une autre vidéo, captée plus tard à la frontière entre l’Ontario et le Québec, montrait qu’il n’y avait plus qu’une seule personne dans la voiture que Morel avait louée à Toronto. Hayden nota ces renseignements dans son calepin, puis annonça à son collègue ontarien que Morel s’était évadé de

l'hôpital la nuit précédente. Meyer répondit qu'il était au courant et que l'OPP avait déjà resserré les contrôles à la frontière.

* * *

Au bureau régnait une tension électrique. Guevara et Yelle avaient répondu à des dizaines d'appels. Et une rumeur se propageait à propos de la présence d'une taupe au sein du SPCUM. Chalifour, enfermé dans son bureau, discutait avec le ministre de la Sécurité publique. Hayden et Oligny arrivèrent au milieu de cette agitation.

— Tu devrais entendre les appels débiles qu'on reçoit, dit Guevara.

— Tu m'étonnes, répondit Oligny.

Partout il était question de la spectaculaire évasion ou de l'enlèvement de Jesse Morel – l'histoire était confuse. Certains parlaient d'un coup monté par la SQ. On avait retiré le dossier au SPCUM afin de permettre l'évasion de Morel dont la déposition aurait pu nuire à la réputation de la SQ. Bergeron n'était sans doute pas la seule taupe dans la police. Des spécialistes judiciaires avançaient même la théorie d'un complot.

— J'espère que c'est pas toi la taupe, Che, blagua Oligny.

Exaspéré, Hayden lança:

— Hostie de tabarnak! On est dans marde!

Il alla frapper à la porte de son patron. Chalifour lui ouvrit pour lui dire qu'il ne pouvait pas le recevoir, mais il l'informa qu'un policier du SPCUM serait bientôt relevé de ses fonctions pour avoir fourni aux motards des informations sur la police en échange d'une rétribution.

— Qui?

— Vous le saurez en temps et lieu. Tout ce que je peux te dire pour l'instant, c'est que l'échange de renseignements aurait eu lieu au Panama.

À ces mots, Chalifour rentra dans son bureau, et Hayden retourna auprès de ses hommes pour confirmer la rumeur. Incrédules, les visages

s'allongèrent. Puis la nouvelle se répandit dans tous les services. Montanero apparut peu après, piqua une colère noire.

— À la radio, dit-il, un crétin d'animateur affirme qu'on aurait été les complices de la SQ, qu'on aurait plié devant la police nationale!

— De la bullshit! s'exclama Hayden. Reprenons notre travail. Il ne faut pas se laisser distraire.

Un mandat d'arrêt panaméricain fut lancé dans le but de retrouver Morel. On promettait même une récompense de cent cinquante mille dollars à qui fournirait des renseignements permettant de capturer le fugitif.

— Che, Yello, allez chez Héli-Costello à Dorval pour examiner les plans et les carnets de vol. Tâchez de savoir si des appareils ont décollé la nuit dernière.

Guevara tendit une note de service à Hayden.

— On a des informations sur le terrain à propos d'une importante quantité d'héroïne qui serait rentrée à Montréal.

Le patron la lut avec attention et dit:

— Ça doit faire partie de la stratégie d'étranglement des Rock Machine sur le plan de l'approvisionnement.

— Concernant l'opération Octopus, on la reporte indéfiniment. Là, ça brasse trop. Nous autres, on retourne à l'hôpital, puis on ira faire une petite visite à Costello à Sainte-Anne-des-Plaines.

* * *

Les rafales décoiffaient les toupets sur le toit légèrement blanchi de neige de l'hôpital Saint-Luc. La plateforme volante de la compagnie Lavage Apollo était toujours entourée d'un ruban de police.

Oigny et Hayden venaient de parler aux employés qui avaient entendu voler un hélicoptère la nuit précédente, à l'heure de la disparition de Morel. Plusieurs avaient pensé qu'il s'agissait du transport d'un blessé. Quelques-

uns avaient aperçu l'appareil, ou du moins ses feux de position et son phare. Personne ne pouvait dire de quelle couleur il était, puisqu'il faisait nuit noire. En revanche, quelqu'un l'avait vu repartir vers l'est.

De retour dans le véhicule, Hayden reçut un appel de la secrétaire: le cabinet Delvecchio et Angeli les informait que son client Gerlando Costello voulait bien recevoir les enquêteurs en prison, mais seulement en présence de son avocat, qui n'était pas libre aujourd'hui.

Hayden et Oligny rentrèrent au bureau peu avant dix-sept heures, presque en même temps que Yelle et Guevara. La compagnie Héli-Costello s'était engagée à leur remettre les plans et carnets de vol de tous ses appareils le plus rapidement possible.

— Et devinez qui dirige Héli-Costello en l'absence du patron, demanda Yelle.

— ...

— Manuel Vargas. Il est le deuxième actionnaire de la compagnie. D'après le registre des entreprises, c'est sa seule couverture légale. Les documents des compagnies de téléphone, on les aura pas avant lundi. Il faut obtenir l'autorisation de leurs services juridiques. Voilà, c'est tout.

— Beau travail, les gars, dit Hayden. Ça va être assez pour cette semaine.

Les hommes se dirent au revoir chaleureusement et chacun partit de son côté pour le week-end. Yelle ferait un voyage éclair à Providence, dans le Rhode Island, pour aller voir jouer son fils, qui était maintenant membre du club-école des Bruins dans la Ligue américaine de hockey. Guevara, lui, irait danser la salsa dans un bar de Montréal. Et Oligny et sa famille accueilleraient dans leur ferme un cheval de calèche à la retraite.

Avant de partir, Hayden laissa un message à Selma pour lui suggérer le menu du lendemain et lui demander de penser à un bon vin. Il allait sortir quand le téléphone sonna. Il crut que c'était elle qui le rappelait déjà, mais

il reconnut immédiatement la voix d'Annick, son ex-femme. Elle semblait dans un sale état. Très vite, la conversation s'embourba. Il sentit qu'elle voulait le culpabiliser, comme si, à cause de son métier, il était une menace pour la famille. Elle ne voulait pas qu'il aille à la soirée au Collège de Montréal, la semaine suivante, par crainte de ce qui pourrait arriver à Brandon. Il lui dit que Tom ne ferait jamais de mal à son neveu, mais elle n'en démordait pas: elle lui interdisait d'aller à ce concert. Elle lui demanda ensuite d'aller chercher Brandon à l'aéroport lundi après-midi, leur fils rentrait du Mexique, mais il lui répondit qu'il travaillait et qu'elle n'avait qu'à y aller elle-même, puisqu'elle serait en congé. Il lui rappela qu'il avait été reconduire Brandon et Fiona lors de leur départ. Elle se braqua davantage.

— Va chier! cria-t-elle avant de raccrocher violemment.

— Shit! fit Hayden.

Il se dit qu'il n'aurait pas trop du week-end pour se remettre des émotions fortes de la semaine. Il avait l'impression que la guigne le suivait partout. Au moins, il verrait Selma le lendemain et il se raccrocha à cette joie.

* * *

Le samedi matin, Hayden fut réveillé tôt par un coup de fil de Chalifour. Son patron lui apprit qu'une descente de la SQ avait eu lieu dans toutes les planques des Hells. On recherchait Jesse Morel, mais nulle part il n'y avait trace de Molosse. La police était rentrée bredouille ou presque: de la drogue avait été saisie un peu partout et des armes illégales, provenant de la réserve de Kanesatake, au repaire de Sherbrooke. Le raid occuperait bien les journalistes, et l'on verrait partout le portrait de Molosse Morel.

Chapitre 29

Lundi 18 novembre

En arrivant au bureau, Hayden s'enquit du dossier Morel auprès de ses collègues qui pianotaient déjà sur le clavier de leur ordinateur. Il fut déçu d'apprendre que le fugitif était toujours en cavale. Sa tête étant mise à prix, on comptait beaucoup sur une dénonciation. Cent cinquante mille dollars, la somme était alléchante. En attendant, les hypothèses les plus ahurissantes circulaient. Les hommes prirent le parti d'en rire.

— Il paraît que Morel aurait été vu sur l'île où se cache Elvis, dit Yelle.

Guevara pouffa, puis renchérit:

— Moi, on m'a dit qu'il a été enlevé par les raëliens et qu'il est devenu le dealer de Jimi Hendrix...

Yelle et Hayden éclatèrent de rire.

C'est alors que la secrétaire avisa le lieutenant qu'un certain M. Bélanger, directeur du Collège de Montréal, était au bout du fil.

— Merci. Je le prends.

Hayden sentit dès les premiers louvoiements de l'homme qu'il y avait un problème et que ce problème c'était lui, Hayden, comme s'il était un éléphant dans une verrerie de Murano.

— Nous avons bien reçu votre réservation, monsieur Hayden, et, euh... Brandon est un élève très aimé et...

M. Bélanger marchait sur des œufs. Il s'inquiétait à l'idée que Tom et Owen puissent se retrouver dans la même salle en même temps.

— En raison des circonstances, monsieur Hayden, il serait sans doute plus simple que vous ne veniez pas...

Owen sentit son cœur cogner très fort. Son frère donnait beaucoup d'argent à la fondation du Collège, notamment pour les activités sportives, ce que lui n'avait pas les moyens de faire.

— Écoutez, monsieur le directeur. Ça me coûte la peau des fesses pour envoyer mon fils dans votre école, sans compter les frais de ce voyage d'immersion culturelle au Mexique. Je ne m'empêcherai donc pas d'assister au spectacle des élèves. Faites un sondage parmi les parents, demandez-leur s'ils préfèrent côtoyer un meurtrier qui drogue leurs enfants, prostitue leurs filles et vole tout l'argent qu'il gagne, ou bien un brave policier qui essaie de maintenir l'ordre et de protéger la population. Rappelez-moi pour me communiquer les résultats.

Hayden raccrocha au nez du directeur et resta quelques instants à bouillir sur sa chaise, jusqu'à ce qu'il entende Yelle engueuler quelqu'un au téléphone. Il comprit qu'Héli-Costello tarderait à leur remettre les plans de vol des hélicoptères.

— Je les veux d'ici la fin de la journée, dit Yelle, sinon nous vous inculperons d'outrage au tribunal. Le lieutenant Hayden passera les chercher. Je m'en crisse qu'il y ait les funérailles de la femme d'un employé, je veux les rapports!

Guevara attendait le résultat des analyses des empreintes digitales que les techniciens avaient relevées sur la plateforme volante – sur le garde-corps, les treuils, etc. En attendant, il téléphonait à tous les héliports de Montréal et des banlieues pour s'enquérir si des vols avaient eu lieu dans la nuit de jeudi à vendredi, entre trois heures trente et quatre heures trente.

Ce lundi n'annonçait rien de bon. Hayden était à cran et la journée était encore jeune. Chalifour s'approcha avec un document.

— Salut, Owen! La secrétaire de Gatti nous a fait parvenir la liste des employés d'Apollo. La voici.

Hayden récapitulait en esprit ce qu'il pensait de l'affaire: a) les Hells tenaient à protéger Morel qui avait des contacts privilégiés avec le cartel colombien; b) c'était un excellent artificier et un membre de longue date du gang; c) si les Hells avaient voulu se débarrasser de Morel, ils l'auraient tué à l'hôpital. Bien sûr, il y avait une autre possibilité: Morel étant dans une situation intenable, coincé entre la police et les motards, il aurait pu planifier lui-même son évasion. Il avait des relations, et l'argent n'était pas un problème. Une chose était sûre cependant: les Rock Machine n'avaient pas pris Morel en otage, comme l'affirmaient plusieurs chroniqueurs mal avisés. Ils n'avaient tout simplement pas les moyens d'organiser une telle évasion.

Sur ce, Oigny entra et jeta un œil à la une du *Journal de Montréal*: «Une taupe au SPCUM» en grosses lettres rouges.

— Merde! s'écria-t-il.

— C'est pas moi, je le jure, blagua Guevara.

Celui-ci se mit ensuite à chanter «*I'm just a poor boy from a poor family*», en adaptant un peu les paroles du succès de Queen, ce qui amusa tout le monde, sauf Hayden.

— Les gars, dit-il, on doit pas se laisser déconcentrer. On a une job à faire, même si le public aime mieux les motards que la police.

D'après les informateurs, un véritable blizzard de cocaïne soufflait depuis quelques jours dans les bars de Montréal. Il neigeait de l'excellente poudre colombienne, ce qui attirait la clientèle. Hayden se demandait s'il ne fallait pas relancer dès maintenant l'opération Octopus. C'est alors qu'il reçut une note du lieutenant Meyer de l'OPP. Le chef des Hells ontariens, Bradley

Ferguson, était à Montréal. Il rencontrerait Hamel, Hayden et Vargas au Ritz-Carlton à midi.

— Hé, les gars, écoutez ça! Grand conciliabule au Ritz entre le chef de l'Ontario et nos amis! Pas question de ne pas gâcher ce repas!

Hayden alla donc voir le patron pour lui demander de débloquent des fonds. En apprenant l'idée de son lieutenant, Chalifour soupira, exaspéré par ses requêtes.

— C'est contre la convention collective. C'est vous autres qui l'avez signée. Vous avez droit à dix dollars quarante-cinq le midi.

Hayden sentit la moutarde lui monter au nez.

— On mange même pas une salade verte au Ritz-Carlton avec dix piastres! Dans ce cas, je vais le payer de ma poche, mon dîner, et j'invite mes hommes, es-tu content?

Le patron leva les mains pour apaiser Owen.

— Quand des pays entrent en guerre, dit Hayden, qu'est-ce qu'ils font? Ils prennent des dispositions exceptionnelles. Ils exigent plus de ressources. L'argent, c'est le nerf de la guerre. Les motards l'ont compris, eux. Moi, ce que je te propose, c'est de prendre les sous de la dernière rafle pour payer le dîner au Ritz. On n'ira pas là pour manger des hotdogs, hostie!

— On n'a pas le droit de prendre l'argent d'une rafle.

— Non? L'idée de Selma de récupérer l'argent des criminels pour lutter contre eux a été applaudie à l'unanimité. Disons qu'on décaisse à l'avance une petite somme d'un compte bancaire à venir...

Chalifour se gratta la tête tout en réfléchissant. Il finit par acquiescer.

— Je vous demande seulement de ne pas boire d'alcool. Pas de vin, pas de bière, rien.

— Inquiète-toi pas, on sera à l'eau claire.

— Prenez pas non plus des fruits de mer... Ça pourrait se retrouver dans les journaux.

— Come on, boss! Faut montrer aux motards qu'on a les moyens de manger autre chose qu'une salade César!

De retour dans son bureau, Hayden téléphona au Ritz-Carlton, demanda le gérant de l'hôtel en annonçant ses couleurs: lieutenant Owen Hayden, escouade antigang. Après un bref exposé de la situation, il lui demanda de bien les placer près de la table des Hells.

Il sentit un malaise au bout du fil.

— Nous, dit Hayden, notre job est d'empêcher d'autres drames. Comprenez-vous ça?

— D'accord, je vais faire ce que je peux.

— Non, vous allez faire ce que je veux. Sinon, je me présente avec des mandats et vous n'aimerez pas ça, vos clients non plus. Je peux vous gâcher un dîner en un instant.

— Bon, OK. Je vais vous placer à côté d'eux.

— Rapprochez bien les tables. Inquiétez-vous pas pour le pourboire...

Owen raccrocha en serrant le poing.

— Yes!

Son enthousiasme rejaillit sur ses hommes.

— Un bon repas à côté de nos amis, ça vous tente?

Guevara poussa un oui sonore en reculant brusquement de son poste de travail.

— Les garçons, dit-il, écoutez ça. Bradley Ferguson doit au Québec cinq cent vingt-cinq dollars de stationnement interdit, plus un excès de vitesse, plus les intérêts et les frais administratifs. Il a refusé de payer malgré tous les avis. Je crois qu'il ne fait pas sa part pour les coffres de l'État, oh! oh!

— Good job, Che! lança Hayden en lui tapant dans la main.

— On demande un mandat?

— Oui. Et la saisie de la voiture de Ferguson.

Yelle éplucha le livre de paye de la compagnie Lavage Apollo et entra les noms dans une base de données. Il en ressortit que deux employés avaient des casiers judiciaires. Il y aurait une autre excursion dans la Petite Italie.

À onze heures trente-deux, au moment où les hommes se préparaient à partir, ils apprirent qu'Antonin Quirion, un membre des Rock Machine, venait d'être liquidé dans son appartement à Lachine. Un calibre .357 avait été retrouvé à proximité des lieux. Le télécopieur cracha ensuite le mandat contre Costello.

— Let's go au Ritz, les boys! Oubliez pas vos vestons!

* * *

La salle à manger du grand restaurant était bondée. Lustres étincelants, plafond haut, plancher de marbre, boiserie, service à la française, argenterie, tout était chic. Les quatre enquêteurs y mettaient les pieds pour la première fois. Les parfums de la cuisine excitaient les papilles gustatives, le luxe aguichait les sens. Les serveurs allaient et venaient avec des plateaux fermés. Le placeur au nœud papillon s'avança, demanda le nom de la réservation.

— Hayden, Owen.

— Numéro de chambre?

— Pas de chambre.

— Ah oui, je vois! Veuillez me suivre, monsieur Hayden. Messieurs, ajouta-t-il avec déférence envers les trois autres enquêteurs.

Ils auraient pu passer pour des hommes d'affaires, sauf aux yeux des truands attablés. Hayden se réjouit de constater que les quatre motards seraient leurs voisins d'un midi. Marc Hamel, Tom Hayden, Manuel Vargas

et Bradley Ferguson étaient en pleine discussion, et ça semblait sérieux. Mais ils s'interrompirent net à la vue des enquêteurs.

Voir le placeur tirer les chaises avec classe pour leur permettre de s'asseoir si près des gangsters ajouta au plaisir de Hayden. Il savourait cette petite victoire personnelle dans la guerre d'usure que se faisaient motards et policiers.

Son frère lui lança un regard furtif et cligna des yeux, ne pouvant masquer sa contrariété.

— C'est votre récompense, les gars, pour votre beau travail, lança Hayden.

Ses hommes gloussèrent.

— Prenez ce que vous voulez, mais *no vino*.

La dégaine décontractée des policiers n'avait pas l'heur de plaire aux truands. La présence de Vargas, qui dirigeait Héli-Costello pendant que le patron était en prison, réjouissait spécialement Hayden. Les deux hommes se toisèrent, puis Hayden lui fit un clin d'œil et un sourire sarcastique. Il avait beau fanfaronner et en avoir vu d'autres, cette brute colossale aux dents en or lui glaçait le sang. Dans cette classe de suppôts de l'enfer, dont les visages faisaient peur, Vargas dominait. Hayden aurait aimé avoir un mandat d'arrêt en poche, mais à la vitesse à laquelle le Colombien trinquait, il s'alcooliserait rapidement. Il serait possible, plus tard, de l'arrêter pour conduite avec facultés affaiblies et de fouiller son véhicule.

Hayden ne s'empêcha pas d'afficher un sourire amusé et de saluer discrètement Marc Hamel, qui, lui, ne riait pas du tout. Soudain, le chef ontarien se retourna pour jeter un regard dédaigneux aux enquêteurs. À la manière dont Tom grattait l'étiquette de la bouteille de vin, sans un regard pour la tablée de policiers, Owen comprit que son frère se sentait particulièrement humilié. Leur rencontre avait pris une mauvaise tournure.

Il leur faudrait parler de boxe et de motos tout en savourant des huîtres, du caviar et une autre bouteille de Château Margaux que le sommelier venait d'ouvrir. Hamel demanda au garçon s'il y avait une autre table de libre. Celui-ci répondit que non. Le temps perdu était de l'argent jeté par les fenêtres pour les motards, qui aimaient mener les affaires rondement.

Hayden vit Hamel ranger un papier. Une colonne de chiffres à première vue. Le message que les policiers leur adressaient était clair, se réjouit Hayden: «On vous a à l'œil, on vous suit à la trace et, même si on ne parviendra pas à tous vous coffrer, on vous pourrira la vie.»

Le lieutenant se pencha vers ses hommes pour leur dire tout bas:

— Je pense que la présence de Vargas, de Hamel et de l'Ontarien, comme le craint Montanero, est un pas de plus pour aider les Siciliens à déloger les Calabrais en Ontario.

Le serveur tendit à Owen la carte des vins, mais celui-ci fit non de la main. L'homme distribua les menus.

— Eau plate ou gazeuse?

— Du robinet.

Les enquêteurs s'esclaffèrent derrière l'imposant menu relié en cuir rouge.

— Profitez-en, les gars, pour vous remplir la bedaine. C'est les motards qui régalent, on paye avec l'argent de la dernière rafle.

— Dur de choisir entre le filet mignon, la morue noire et le carré d'agneau, dit Che.

— Moi, je vais prendre l'osso buco, dit Yelle.

— Moi, je me ferais une joie d'écraser une de ces sales gueules, dit Hayden sans perdre de vue Hamel qu'il savait responsable de l'attentat contre Selma.

Les dents en or de Vargas scintillaient sous les lustres. Hayden soutint le regard de celui qui ruinait d'honnêtes entrepreneurs pour racheter à bas prix leurs entreprises. Le Colombien agita un instant sa langue de serpent, puis se détourna. Cette machine à tuer, qui terrorisait les hommes les plus durs en prison, aurait donné cher pour passer à tabac ces quatre policiers.

Le serveur reparut cinq minutes plus tard, et les policiers commandèrent leurs plats. Vargas leur envoya une vanne avec son accent hispanique.

— *Los pollos son gordos* icitte...

Les motards éclatèrent d'un rire grossier.

Guevara, qui avait compris, les applaudit en feignant d'être impressionné.

— *Señor Vargas* verra tantôt que le poulet n'est pas si gras que ça et qu'il a des muscles..., rétorqua-t-il.

Pour narguer ses ennemis, Hamel battit des coudes pour imiter un poulet effrayé au moment où le serveur apportait une autre bouteille à la table des Anges.

Lorsque les plats arrivèrent sous cloche, Hayden souhaita que ce soit toujours ainsi à l'avenir. Pas de restriction quand il s'agissait de suivre les motards dans les grands restaurants ou les hôtels luxueux.

— Bon appétit, les gars!

Il eut alors l'idée de porter un toast à Selma.

— À M^e Flores! dit-il assez fort pour que les motards l'entendent.

— À M^e Flores! répondirent en chœur les trois autres.

Et les enquêteurs choquèrent leurs verres d'eau. La guerre devait aussi être psychologique, pensait Hayden. Il fallait instiller aux motards un doute sur leur puissance. Ils devaient comprendre qu'ils n'étaient pas intouchables.

Pendant que Vargas multipliait les facéties en exhibant ses gros doigts bagués et sa Rolex, Tom salua ses confrères et s'éclipsa en se donnant une

contenance, sans regarder les policiers. Oigny fit un clin d'œil à Owen. Ce dernier savait que son frère éprouvait une colère terrible et qu'il irait s'en décharger quelque part.

C'est alors qu'Owen intercepta un serveur.

— Combien coûte la bouteille que vous venez d'apporter à la table d'à côté?

— C'est un Petrus, monsieur...

Et il lui chuchota le prix à l'oreille.

— Monsieur en souhaite-t-il une?

— Non, merci.

Le serveur repartit et Hayden dit à ses hommes:

— Six cents piastres.

Ils sourirent.

— Pas facile, la vie, railla Guevara.

Sur ce, Owen s'excusa et se leva pour aller aux toilettes. L'instant d'après, Hamel fit de même et suivit le lieutenant d'une démarche chaloupée. Oigny ne resta pas assis.

Pendant que Hayden se soulageait, la grosse tête de citrouille heureuse de Marc Hamel apparut à côté de lui. Puis Oigny entra, la main sur son baudrier. Hamel affichait sa face de clown et son sourire d'idiot de service si populaire. La tension monta d'un cran lorsque Vargas pénétra à son tour dans la salle de toilettes. Hayden le voyait dans le miroir, massif tel un chêne, la tête monstrueuse.

— Vous vous ennuyez tant que ça, les polices, pour venir manger icitte? dit Hamel avec son accent des faubourgs de Montréal.

— C'est fou à quel point vous nous manquez.

— Je pensa' pas que vous aviez le budget.

— On l’a, maintenant, grâce à la formidable procureure que vous avez voulu tuer.

— Dommage...

Sans cesser d’uriner, Hayden tourna la tête vers Hamel.

— Mon père me disait qu’il faut saigner le cochon quand il est gras. T’es rendu là, Hamel. Si tu touches à un cheveu des membres de ma famille, je t’ouvre la gorge. Tu vas saigner autant que Bergeron.

Hamel éclata de rire.

— Ton frère a ben pu en arracher de grandir à côté de toé!

— C’est vrai qu’il aurait pu mieux virer.

— On joue-tu à qui pisse le plus longtemps?

— J’avais cinq ans quand j’ai arrêté de jouer à ça su’ le bord du canal, dit Hayden en refermant sa braguette.

Avant de regagner sa table, Hayden téléphona discrètement au poste de police du centre-ville. Il expliqua que lui et ses hommes étaient au Ritz, où il y avait des motards, et il dit:

— Je suis sûr qu’ils pètent la balloune. Faites-les souffler dans les alcootests. Je veux Vargas. J’aurai un mandat contre lui d’ici lundi, mais je veux le faire chier tout de suite. Fouillez son char, il y aura peut-être des surprises.

— On s’en occupe, lieutenant.

Hayden et ses hommes terminèrent ensuite leur repas. À l’autre table, on échangeait des banalités. Les caïds étaient sur leur départ. Hamel demanda l’addition et déposa sa carte de crédit sur le plateau. Quelques minutes plus tard, le serveur revint avec le reçu. Hamel le signa et laissa un généreux pourboire en liquide.

Une fois les motards hors de vue, Hayden demanda au serveur de faire acheminer l’addition des policiers au SPCUM, puis fit un signe de tête à ses

hommes.

— On descend...

Lorsque Owen et ses hommes arrivèrent dans le stationnement souterrain, des patrouilleurs avaient déjà interpellé les motards. Hayden s'approcha de Bradley Ferguson et lui colla le mandat sous les yeux.

— Hé! Fergie! On a un mandat contre toi pour des constats d'infraction.

— *What?* fit le colosse au visage de Viking, aux longues tresses blondes et à la barbe rousse.

Hayden traduisit:

— *Parking tickets, fine for speeding. Bills you didn't fucking pay at the end of the month to the Quebec government...*

L'autre pesta, et les esprits s'échauffèrent.

— *What the fuck he said?*

— *Parking tickets*, tabarnak! pesta Hamel. Ils en ont du temps à perdre, les hosties.

— *Fuck! Fucking bitch!* vociféra Ferguson à deux centimètres du visage de Hayden.

Lorsque le lieutenant reçut des postillons, il décocha une solide droite qui projeta l'autre sur l'aile d'une voiture. Oligny, Yelle et Guevara dégainèrent leurs armes.

Vargas s'excitait de plus en plus. Oli et Che, qui en imposaient physiquement, le maintinrent à distance. Hayden se pencha sur l'Ontarien.

— *My name is Hayden. Owen Hayden. Don't ever forget that.*

L'autre, sonné, essuyait le sang sur ses lèvres. Hamel haussa alors le ton et accusa les policiers d'intimidation.

— *Let me call my lawyer, Fergie. Don't worry, man. It'll be OK.*

Il sortit son portable de sa poche, l'échappa, ce qui le fit rager encore davantage.

— Dis aussi à ton avocat d'aviser Morel qu'on est sur le bord de le pincer, ajouta Hayden.

Une dépanneuse entra dans le stationnement, et un patrouilleur indiqua au chauffeur qu'il devait remorquer la Porsche 911. Ce dernier abaissa sa vitre.

— Ça me prend les clés.

— *Your keys, Ferguson.*

Vargas s'avança pour s'interposer. D'un geste, Hayden lui demanda de rester à l'écart.

— Toé, bouge pas, mon hostie.

Vargas se figea pour mieux se maîtriser. Personne ne lui parlait jamais sur ce ton sans encourir un arrêt de mort.

— *Give me your fucking keys!* cria Hayden.

Ferguson fourragea dans ses poches, en sortit un briquet et deux mouchoirs avant de trouver son trousseau. Yelle et Guevara procédèrent à son arrestation et le mirent dans une voiture de police.

— Une fois qu'il aura liquidé son passif, il sera relâché. À moins qu'on ne trouve autre chose d'ici là.

Hayden comptait demander un mandat de perquisition pour fouiller le véhicule.

— Qu'est-ce qu'on fait avec lui? demanda un des patrouilleurs en désignant Hamel du menton.

— Lui, y peut partir.

Avant de s'en aller, le chef des Hells se tourna vers Ferguson.

— *Don't worry, Fergie. You won't stay long with the cops.*

Vargas voulut suivre Hamel, mais les policiers lui bloquèrent le chemin.

— Vargas, je savais pas que tu aimais les hélicos, dit Guevara.

— Fuck off! répondit l'autre, l'haleine avinée.

Hayden fit alors signe aux patrouilleurs de le laisser partir. Hamel se glissa dans sa BMW blanche et Vargas, dans son Hummer noir, vitres teintées. Frustrés, ils firent crisser leurs pneus jusqu'à la guérite. Au sortir du stationnement, ils furent immédiatement interceptés par d'autres patrouilleurs qui les arrêtaient pour conduite en état d'ébriété.

Les enquêteurs exultaient et se tapaient dans les mains comme des adolescents. Il ne manquait que le frère d'Owen au tableau de chasse. «Bitch» venait de montrer de quel bois il se chauffait.

Ce lundi, qui avait si mal commencé, avait pris une bonne tournure pour les policiers, contrairement aux motards dont les négociations avaient été gâchées. *I'm on Fire*, de Bruce Springsteen, passait à la radio. Hayden augmenta le volume.

* * *

Lorsque Hayden et ses hommes entrèrent dans la centrale avec leur prise – Bradley «The Moose» Ferguson, le regard hirsute, la lèvre éclatée, humilié –, tous leurs collègues accoururent. Owen fit sa danse du farfadet irlandais, qu'il réservait pour les grandes occasions. Sur une jambe, le pouce de la main droite sur sa tête dodelinante et celui de la main gauche dans le bas du dos, il virevolta avec grâce, agita les doigts et changea de jambe, ce qui dérida ses copains qui l'encourageaient en tapant des mains. Après sa petite performance, il demanda qu'on le débarrasse de son trophée de guerre.

— Crissez-moi ça en dedans en attendant qu'on vienne payer sa dette!

Le voyant si exubérant, Montanero lui lança:

— Hé! Owen! La Saint-Patrick, c'est dans quatre mois!

— Oui, mais toi aussi, Monty, tu danserais si tu avais vu ce qu'on a vu.

Peu après, dans son bureau avec Olinny, Hayden parla du moment où, dans les toilettes, tout aurait pu tourner au vinaigre, puis sourit. Hamel qui

pissait à côté de lui, l'arrivée d'Oigny, la main sur la crosse de son Glock, et la grosse tête de Vargas dans le miroir, prêt à tout casser.

— Les yeux mauvais que tu faisais à Vargas, Oli, ça valait mille piastres!

— J'étais prêt à lui éclater la tête dans le miroir!

— Moi, je me préparais à me faire splasher par Hamel qui pisse encore fort!

Une heure plus tard, un avocat venait payer les dettes de Ferguson. Le motard pouvait rentrer en Ontario. Ce voyage raté n'augurait rien de bon pour lui et ses semblables.

Ferguson parti, Hayden consulta sa montre. Il était l'heure d'aller chercher son fils à Dorval.

* * *

Le tableau des arrivées indiquait que l'avion avait atterri, mais les passagers mettaient du temps à apparaître.

Lorsque Brandon franchit enfin les portes coulissantes du terminal en traînant sa valise, Owen sentit passer une onde chaleureuse dans tout son corps de père. Son fils courut vers lui. Il était tout bronzé. Ses taches de rousseur étaient plus apparentes, ses cheveux, plus lumineux.

— Papa!

Il lui sauta dans les bras. Owen se revoyait en Brandon. Il était son portrait au même âge, sur les plans physique et psychologique. Trapu, les cheveux fins, de grands yeux verts intenses. Brandon était taciturne, rêveur, mais il avait aussi du caractère. Tout le contraire de Patrick, qui avait des traits délicats comme ceux de sa mère et un tempérament doux. Brandon était un dur qui multipliait les retenues à l'école, et Hayden espérait que ce voyage lui avait fait du bien.

— Ça va?

— Oui! Maman n'est pas là?

— Non, elle ne pouvait pas venir. As-tu fait un bon vol?

— Oui. J’ai des cadeaux pour vous autres.

— Super! Tu viens coucher à la maison ce soir et je te conduirai à l’école demain.

— Vas-tu venir au concert dimanche prochain?

— Oui.

— Maman aussi?

— Oui.

— J’ai faim!

— T’as pas mangé dans l’avion?

— Non, c’était dégueulasse.

— Parle-moi en espagnol...

Brandon grimaça.

— Allez, dis-moi quelque chose.

— Non. Pas le goût.

— T’as aimé ton voyage?

— Ouais...

Il aurait beau tenter de creuser, il n’en saurait pas davantage.

Avant de quitter l’aéroport, Hayden téléphona à Yelle pour lui demander où en étaient les choses.

— On a reçu le mandat pour Vargas.

— Très bien. Et est-ce qu’Héli-Costello nous a envoyé les documents?

— Non. Ils répondent même pas au téléphone.

— OK, je vais passer les voir, je suis dans le coin. Appelle-moi s’il y a du nouveau. Sinon, à demain.

— À demain.

La circulation sur les autoroutes était assez dense. Soudain, Owen s’engagea dans une sortie.

— Où tu vas?

— T'as pas faim?

Il montra du doigt les arches jaunes d'un McDonald's.

— Hé! *Gracias, padre!*

Owen éclata de rire.

— Enfin un retour sur mon investissement!

Au restaurant, Hayden téléphona à son ex-femme pour lui dire que Brandon dormirait chez lui et qu'il l'amènerait à l'école le lendemain matin. Annick s'énerva. Il lui raccrocha au nez.

Une demi-heure plus tard, le père et le fils remontèrent en voiture.

— Je dois encore m'arrêter quelque part en chemin, dit Hayden. Ça sera pas long.

L'entreprise Héli-Costello était annoncée par une enseigne jaune et rouge en forme de silhouette d'hélicoptère. Hayden se gara dans le stationnement, descendit et se cogna le nez contre la porte verrouillée. Une affiche disait: «NOUS AVISONS NOTRE DISTINGUÉE CLIENTÈLE QUE NOUS SERONS FERMÉS LUNDI À PARTIR DE MIDI, ET CE, JUSQU'À NOUVEL ORDRE.» Hayden sourit. Il alla sur l'héliport, derrière la bâtisse. Tous les appareils étaient cloués au sol. On sentait la soupe chaude chez Costello et Vargas.

Il téléphona tout de suite au bureau pour demander à Guevara d'obtenir un mandat et de prendre rendez-vous le lendemain, peu importait l'heure, avec Antonio Di Loro, l'avocat de Costello.

* * *

Au bulletin de nouvelles, l'arrestation de Bradley Ferguson pour contraventions impayées et celles de Hamel et Vargas pour conduite en état d'ébriété nourrissaient le hachoir médiatique. On pouvait déjà prévoir les unes des quotidiens du lendemain, à moins d'une catastrophe aérienne. Puisque Hamel n'en était pas à sa première infraction, dit un journaliste, on

pourrait lui retirer son permis de conduire. Un chroniqueur échafauda des hypothèses sur les raisons de la visite de Ferguson dans la métropole. Pour éviter que Brandon n'entende le nom de son oncle, Owen éteignit l'autoradio.

À la maison, le garçon était fou de joie de retrouver son chien. Bad bondissait autour de lui en jappant. Mais la vue de sa chambre repeinte en blanc le désarçonna.

— C'est laid, papa! Pourquoi?

Son père lui expliqua qu'il vendait la maison pour se rapprocher du travail. Ils passèrent ensuite la soirée à jouer à des jeux vidéo, tout en parlant des problèmes de discipline du fils au Collège. Brandon promit à son père de faire tout son possible pour le satisfaire, mais l'instant d'après il voulut être dispensé d'école le lendemain.

— Emmène-moi plutôt à ton travail, papa!

Owen rit fort, puis dit:

— Je vais t'amener à l'école pour que tu aies un jour ton propre travail...

Plus tard, le garçon s'endormit devant la télé, blotti contre Bad. Son père le prit dans ses bras pour le porter dans son lit.

OceanofPDF.com

Chapitre 30

Mardi 19 novembre

En arrivant à la centrale, Hayden fut heureux de constater que les compagnies de téléphone leur avaient déjà transmis les relevés des appels de Costello, Gatti, Hamel, Vargas et d'une constellation d'autres personnes qui intéressaient l'escouade antigang. Sentant la soupe chaude, M^e Di Loro rappela peu après pour proposer un rendez-vous dans l'après-midi.

Lorsque Hayden entra dans le bureau, il aperçut Yelle qui examinait les documents enfin fournis par Héli-Costello.

— D'après ce que j'ai sous les yeux, dit-il sans relever la tête, aucun hélicoptère n'aurait volé la nuit de l'enlèvement. Le dernier appareil se serait posé à dix-neuf heures trente le jeudi à Dorval.

Guevara et Oligny entrèrent en même temps, suivis de Montanero.

— On va peut-être avoir plus de chance avec les relevés téléphoniques. Je les ai pour les deux dernières semaines.

Après les avoir photocopiés, Hayden les colla au mur sur un grand carton blanc. Il inscrivit au-dessus de chaque relevé les noms de Costello, Gatti, Hamel et Vargas. Il constata qu'il y avait eu une profusion d'appels dans la journée du 14 novembre et dans la nuit du 14 au 15. Avec des feutres de différentes couleurs, il traça des lignes entre les appels des principaux intéressés. On aurait dit les trajectoires d'avions long-courriers qui vont d'un point à l'autre d'une mappemonde. Il y avait eu beaucoup d'agitation cette nuit-là, à moins qu'ils n'aient tous souffert d'insomnie et de logorrhée. Hamel avait téléphoné plusieurs fois à Vargas qui, lui, avait téléphoné à

Gatti de Lavage Apollo, lequel avait reçu de nombreux appels de Vargas. Costello aurait-il pu donner la permission d'utiliser un hélicoptère de sa compagnie? Après tout, il en était l'actionnaire majoritaire. Par ailleurs, un appel de Vargas avait été fait à Vito Scalese, un homme de main du clan Castagna, qui travaillait pour Gatti et qui était aussi contremaître. Il supervisait les chantiers de lavage de vitres, on le savait. Et Scalese avait téléphoné à Vargas à cinq heures dix-sept, le 15 au matin. Hamel avait aussi téléphoné à deux reprises à un numéro qui pouvait être celui de Morel. Dans les minutes qui avaient suivi l'enlèvement du motard, au milieu de la nuit, alors que tout le monde aurait dû dormir, les appels avaient été plus fréquents entre Vargas, Gatti et Hamel.

— Les gars! Venez ici!

Hayden fit part de ses conjectures à ses collègues. Tout semblait clair, évident. Tous les indices suggéraient que ces gangsters étaient impliqués dans le sauvetage de Morel. Yello et Guevara abondèrent dans le sens de leur supérieur, mais Oligny objecta que, si l'on interrogeait Vargas, Gatti, Costello et Hamel sur les raisons de ces appels, ils pourraient dire n'importe quoi. Cette multiplication des communications ne serait au mieux qu'une preuve circonstancielle, puisque ces documents ne donnaient aucune indication sur la teneur des conversations. Il aurait fallu mettre les suspects sur écoute, mais pour cela on avait besoin de l'autorisation d'un juge. De toute façon, il était trop tard.

— En tout cas, on sait que Costello fait des appels de la prison, dit Hayden.

Yello et Che, allez voir Gatti. Oli et moi, on va chez Vargas et ensuite on ira voir Costello en prison.

— Hamel? demanda Guevara.

— Attendons de voir ce qu'on ramassera chez les Italiens.

* * *

Vargas habitait à Laval, tout près de chez Frank Castagna et de chez Tom. Sa maison avait la taille et la forme d'un castelet gonflé aux stéroïdes. Sur le côté, une tourelle de trois étages, pour le moins ostentatoire, portait un toit conique en cuivre rehaussé d'une girouette et d'une rose des vents. Aucune voiture ne stationnait devant les portes du garage. Oigny sonna une première fois, et il n'y eut pas de réponse. Il sonna de nouveau, et, cette fois, une jeune femme leur ouvrit. Elle avait un accent hispanique.

— On veut voir Manuel Vargas.

— Manouel n'est pas à la maison. Parti pour oune semaine en voyage.

— Où?

— Je ne sais pas.

— Il ne vous l'a pas dit?

— Non, il m'a demandé de surveiller sa maison.

— C'est votre ami?

Elle ne savait que répondre.

— *Sí, sí. Jouste amigo.*

— Merci, nous repasserons.

Hayden était de mauvaise humeur.

— Bon, allons quand même voir Costello.

Les deux enquêteurs avaient déjà fait presque la moitié du chemin. Ils prirent le temps d'aller dîner rapidement. Une demi-heure plus tard, ils étaient à Sainte-Anne-des-Plaines, où ils durent se plier aux formalités. M^e Di Loro les avait précédés de peu dans le parloir. Il était remarquable avec son visage hâlé et sa chevelure noire, mi-longue, striée de quelques crins argent. Il avait tiré un magnétophone et un téléphone de son sac en cuir italien. Il serra la main des deux enquêteurs qu'il avait souvent croisés au tribunal.

— Comment allez-vous?

— Bien. Vous? répondit Hayden, sans entrain.

— Ça va! Ça va! fit l'autre avec un enthousiasme artificiel.

Costello apparut derrière la vitre. Malgré les charges qui pesaient sur lui, il affichait un sourire avenant. Après les salutations d'usage, Hayden entra dans le vif du sujet.

— Connaissez-vous Rocco Gatti?

Costello se tourna vers son avocat pour lui demander s'il devait répondre. Ce dernier lui fit un signe de tête affirmatif.

— Oui.

— Faites-vous des affaires avec lui?

Di Loro répondit à sa place.

— Mon client n'est pas au courant de tous les contrats de son entreprise.

— OK. Quel genre de rapports avez-vous avec Gatti?

L'avocat fit oui de la tête et Costello répondit:

— C'est un ami, une connaissance... Il participe à des soirées-bénéfice que j'organise et il donne beaucoup d'argent à des organismes caritatifs.

— D'autres œuvres communes? ironisa Hayden.

Di Loro saisit la moquerie, mais pas son client.

— Vous réunissez-vous à d'autres occasions?

— Nous sommes aussi membres de l'Association Cattolica Eraclea de Montréal.

Hayden esquissa un sourire. Il était de notoriété publique que cette association regroupait des mafieux originaires de ce village de Sicile, véritable pépinière de truands.

— Avez-vous eu des contacts avec Marc Hamel?

— Hamel? Non.

— Vous avez pas l'air sûr.

Di Loro intervint.

— Lieutenant Hayden, il vous a répondu non.

— Jesse Morel?

— Jess Morel, non plus.

— Pourtant vous l'appellez par son surnom.

— Hein?

— Pourquoi Jess, et non Jesse.

— Tout le monde l'appelle Jess.

— Donc vous le connaissez.

— De nom. On l'a souvent vu dans les gazettes. C'est pas un ami.

— Avez-vous eu des contacts récents avec Manuel Vargas?

Di Loro, d'un signe de tête, lui permit de répondre.

— Non.

— Pourtant, c'est votre associé.

— Oui. Il s'occupe bien de la business pendant que je suis ici.

— Pas de contacts?

— Pas récemment, non.

Hayden brûlait de demander à Costello où il cachait son cellulaire, mais il se dit qu'il pourrait plus tard le faire se parjurer. En outre, il préférerait finalement laisser Costello utiliser son téléphone, cela pourrait être utile à la police.

— Vargas, lui, connaît bien Morel, non?

— Aucune idée.

— On pense qu'un de vos hélicoptères aurait servi à évacuer Jesse Morel lors de son évasion de l'hôpital Saint-Luc.

Costello resta un moment interloqué. Di Loro suggéra la réponse en faisant non de la tête.

— Non, répondit Costello. Mes hélicoptères ont pas pu servir à ça.

— Comment pouvez-vous le savoir? Votre avocat vient de dire que vous ne connaissiez pas tous les contrats de votre compagnie.

— Si vous croyez que mon client ment, intervint Me Di Loro, vous devrez en fournir la preuve.

— Pourquoi votre compagnie est-elle fermée «jusqu'à nouvel ordre» depuis hier midi?

Costello se tourna vers Di Loro.

— J'ai oublié de dire à mon client qu'on procède à un inventaire ces jours-ci chez Héli-Costello.

— Ah oui? Sans même un char dans le parking?

— Oui.

— Il n'y avait pas grand monde là, hier. À moins que vous ne fassiez l'inventaire des documents compromettants.

— Lieutenant, je ne peux pas vous permettre de faire de telles insinuations.

Hayden se leva.

— OK. C'est tout pour l'instant.

Il avait voulu instiller à Costello l'impression qu'il y avait du sable dans l'engrenage.

— Merci, maître, dit Hayden en saluant l'avocat d'un signe de tête.

* * *

De retour au bureau, chacun fit le tri de sa récolte du jour. Yelle et Guevara n'avaient pas tiré grand-chose de Gatti, mais ils avaient mis la main sur les numéros de téléphone des employés de Lavage Apollo.

— On va pouvoir les appeler pour vérifier si certains d'entre eux n'auraient pas travaillé dans la nuit du 14 au 15 novembre, dit Yelle. Je doute qu'ils aient laissé des traces, mais on va chercher.

— Avez-vous appris d'autres choses?

— Il dit qu’il a parlé à Vargas, qu’il considère comme un vieux chum. Lorsqu’on lui a demandé s’ils s’étaient vus ou parlé souvent, il a hésité et a répondu «pas plus que d’habitude». C’est sûr qu’il cache quelque chose et qu’on est sur la bonne piste.

Au moment où Hayden s’apprêtait à retourner à ses relevés téléphoniques, Montanero passa la tête par la porte de son bureau.

— Les gars, aimez-vous ça, rencontrer mes clients? On peut échanger nos escouades si vous voulez...

— Ils portent de meilleurs parfums, c’est déjà ça! lança Guevara.

— Les nôtres sentent moins bon, dit Yelle.

— Quand on les retrouve dans le fleuve ou dans un char avec trois balles dans la peau, ils ont la même crise d’odeur pourrie, railla Hayden. Et puisqu’il est question de pourriture, ajouta-t-il, sachez que Vargas est parti pour une semaine.

— Où ça? demanda Yelle.

— Aucune idée. Il a une villa à Palm Springs, en Floride. Il est peut-être là. Après un gros coup, il est peut-être allé se cacher quelques jours.

— Et Costello par rapport à Vargas?

— Costello mange dans la main de Vargas.

C’est alors qu’Oligny revint de sa réunion avec Chalifour.

— Tout est prêt pour ce soir, dit-il. Octopus, deuxième round, guys!

— Yeah!

* * *

Il sentait la chaleur du sac de mets chinois sous sa main. Les délicieux parfums d’un poulet Général Tao en émanaient. Lorsqu’il entra dans l’appartement, Selma était assise dans son fauteuil. Elle lisait un roman devant la fenêtre qui donnait sur le centre-ville. En voyant son reflet dans la vitre, elle se retourna et lui fit un sourire radieux. Il s’approcha d’elle pour

lui donner un baiser. Elle était sereine et reposée après avoir passé la journée à étudier les chefs d'accusation contre le juré numéro trois.

— Des grosses journées pour vous autres, si je me fie aux nouvelles.

— Oui, t'as vu ça, hier? Pas mal, hein? dit Hayden en lui donnant d'autres baisers.

— Hamel! Ferguson! Vargas!

— Il ne manquait que Hayden...

— Hayden?

— Oui. Tom Hayden.

Selma éclata de rire. Elle n'avait pas vu venir cette blague.

— Ils ne s'attendaient pas du tout à nous voir débarquer au Ritz, dit Owen. Quatre cheveux sur la soupe... Disons que ç'a gâché leur dîner d'affaires.

— Et Morel? Des nouvelles?

— Toujours au large, mais il est activement recherché. Il n'a pas intérêt à sortir de sa cachette. On va finir par le ramasser, à moins qu'il n'ait été liquidé.

Selma huma l'odeur aigre-douce des mets asiatiques en écarquillant les yeux. Elle tira le bouchon d'un rouge de l'Alentejo.

— T'as faim?

— Oui.

— Sers-nous, dit-elle en versant le vin dans les verres.

— Pas trop, on fait une descente ce soir.

Tout en préparant les assiettes, il lui parla de leurs hypothèses.

— On croit que la pègre coupe les approvisionnements d'héroïne aux Rock Machine, ce qui confirmerait les liens qu'elle tisse avec les Hells en qui elle a davantage confiance.

Ils mangèrent tranquillement, Hayden but à peine, et à un moment donné il consulta sa montre et dit:

— C’est l’heure. As-tu repassé mon t-shirt de pieuvre?

Selma s’esclaffa de nouveau. Elle riait de ce rire cristallin en cascade qu’il aimait tant.

* * *

Les dizaines de gyrophares des autos de police et des ambulances s’entrecroisaient, se reflétaient sur les vitrines des commerces. Les descentes de l’opération Octopus avaient débuté simultanément, vers une heure trente. Les paniers à salade se remplissaient, les saisies allaient bon train. Dans un des bars, une bagarre générale avait éclaté et nécessité l’intervention de plusieurs ambulanciers. À un moment donné, Hayden dut faire coffrer un de leurs indicateurs; il lui adressa un sourire discret.

Dehors, dans les rues, des badauds observaient les arrestations et les perquisitions. Les bars furent mis sous scellés.

Ces descentes, qui touchaient à leur fin, mettraient à mal la distribution de drogue sur l’île de Montréal. Le butin était constitué à première vue de trois à cinq kilos de cocaïne, de trois ou quatre mille comprimés d’amphétamines, dont de l’ecstasy, et d’armes illégales.

Hayden regarda les portes des derniers fourgons se refermer. Dans sa tête, il vit l’image d’un filet de pêche ramenant quelques tonnes de menu fretin. Même s’il était satisfait, il rêvait de poissons beaucoup plus gros...

* * *

En ouvrant la radio, il tomba sur *You Learn*, d’Alanis Morissette. Il augmenta le volume au maximum. Il aimait l’énergie contagieuse de cette chanson. Il pouvait se reconnaître dans les paroles du refrain:

«You live, you learn

*You love, you learn
You cry, you learn
You lose, you learn
You bleed, you learn
You scream, you learn»*

Il tapait les percussions sur le volant. Les lampadaires à la hauteur de Sainte-Julie filaient à grande vitesse dans le rétroviseur. Il sentait ses veines gorgées d'adrénaline.

Il pensa à Selma et se sentit très amoureux.

OceanofPDF.com

Chapitre 31

Mercredi 20 novembre

À la première heure, avant l'arrivée de ses collègues, Hayden prit de quoi écrire pour coucher sur le papier les idées qui le tracassaient. Du meurtre de Ben Harvey à l'enlèvement de Jesse Morel, il ressentait le besoin de mettre en question toutes leurs hypothèses, de réviser toutes les conclusions de l'enquête dans l'espoir de découvrir l'élément clé qui leur échappait. Il noircit un grand tableau de multiples flèches, soulignements et ratures, et il se perdit en conjectures sur le cas Morel.

Jesse «Molosse» Morel

- Était-il un maillon si essentiel de l'organisation que les Hells veuillent le faire évader d'un hôpital?
- Contacts privilégiés avec les narcotrafiquants.
- Aurait-il bénéficié d'une complicité à l'interne? Voire de policiers?
- S'il en avait trop dit, pourquoi ne l'avaient-ils pas abattu sur place?
- L'a-t-on enlevé pour le faire parler? Est-il mort maintenant?
- Morel organisait des livraisons. Peut-être voulait-on qu'il soit présent pour conclure une grosse transaction.
- Morel a-t-il cherché à nous aiguiller sur une fausse piste?
- Le jeune loup ambitieux (retranscrire tout l'enregistrement de Morel).

Les collègues arrivèrent l'un derrière l'autre, un café fumant à la main. Tous avaient sous les yeux les cernes d'une nuit courte et mouvementée.

Hayden les salua et les convoqua dans la salle de conférence. Avant de faire le bilan de l'opération Octopus, il voulait leur parler du cas Morel. Il demanda:

— Qui croit que Morel a été enlevé et exécuté?

— C'est ce que je pense, répondit Oligny, mais il fallait qu'il ait des informations essentielles sur un deal ou quelque chose du genre.

— Moi, je crois qu'il est en vie, dit Yelle. Morel a permis à l'organisation de s'enrichir et de créer des liens importants avec les cartels colombiens. Je crois qu'ils le cachent. Ils l'ont peut-être même déjà installé dans un pays où personne ne pourra l'extrader. Il est trop précieux.

Chacun se tourna vers Guevara.

— Et toi, Che?

— Je pense que les Hells avaient peur qu'il ne retourne sa veste quand la SQ nous a pris le dossier.

— Oui, mais les Hells savent que Morel est un fin renard, dit Hayden. C'est un manipulateur. Et s'il avait craint pour sa vie en voyant des hommes découper la vitre de sa chambre d'hôpital, il aurait appelé les policiers qui gardaient sa porte, non?

— Il dormait, dit Oligny. Les gars ont peut-être réussi à sauter assez vite sur lui pour l'empêcher de crier.

— Je suis dans le brouillard, avoua Hayden. Je suis frustré que la SQ nous ait privés de Morel. Il faut l'oublier pour l'instant. S'il est vivant, il sait que tout le monde le cherche, du FBI à la DEA en passant par la GRC. Il est cerné de toutes parts, mais le Molosse en a vu d'autres. Qui sait s'il n'est pas sous le soleil du Panama ou de la République dominicaine. Il doit avoir des planques partout. Comme Escobar en avait. Il n'a pas le choix, il doit se mettre à l'ombre. Et, s'il est mort, nous perdons notre temps à le

chercher. Il faut se concentrer sur un aspect de sa déposition qui aurait pu causer sa disparition. On reprend tout depuis le début...

* * *

En milieu de matinée, Chalifour convoqua Hayden dans son bureau.

— Content de la rafle? demanda le lieutenant.

— Oui. Les médias en parlent beaucoup. De belles saisies, des truands notoires arrêtés, un laboratoire clandestin à démanteler. Good job, les gars!

* * *

Dans l'après-midi, Hayden et ses hommes planchèrent sur la révision de l'enquête.

— Sal nous a dit que Scalese est un bon *hitter*. Il a quand même parlé deux fois à Vargas la nuit de la disparition de Morel.

— On pourrait vérifier s'il a un alibi, proposa Hayden.

— On retourne aussi voir Gatti.

— Oui, sur la base du précédent mandat, et on en demande un pour Scalese.

— Et Costello?

— Il a joué l'innocent en disant qu'il ne savait pas grand-chose, pas même que sa compagnie était fermée pour inventaire!

Hayden retourna dans son bureau avec l'impression que l'enquête était à la croisée des chemins. Son humeur vacillait, parfois excellente, parfois exécrable. Chaque piste semblait pouvoir les conduire à la solution ou dans un cul-de-sac.

OceanofPDF.com

Chapitre 32

Jeudi 21 novembre

Armés d'un mandat en bonne et due forme, Hayden et Oigny se présentèrent chez Vito Scalese. Il habitait dans l'ancien Village olympique, rue Sherbrooke, dans l'Est. L'entrée spacieuse, bien éclairée et d'une propreté exemplaire comportait une caméra de surveillance. Oigny sonna chez Scalese, une fois, deux fois, sans réponse. Hayden jeta un œil dans la fente de la boîte à lettres.

— Il y a beaucoup de courrier. Il doit être absent depuis un bout de temps.

— Coudon, ils se tirent tous.

Hayden appuya sur le bouton du gérant de l'immeuble. Une voix à l'accent étranger sortit de l'interphone.

— Qu'est-ce que je peux faire pour vous, messieurs?

— Nous sommes de la police de Montréal, dit le lieutenant. Nous avons un mandat contre M. Vito Scalese.

— Sonnez chez lui, pas ici.

— Il n'est pas là.

— J'y peux rien.

Soudain, le téléphone de Hayden sonna.

— On repassera. Merci du charmant accueil!

* * *

Le joggeur avait aperçu une forme humaine qui flottait près de la proue d'un bateau. À l'aide d'une petite grue, les hommes du SIJ posèrent le zodiac sur l'eau pendant que des policiers maintenaient les curieux à distance.

Hayden et Oigny s'avancèrent au bord du quai de l'Horloge, dans le Vieux-Port. Le cadavre, enroulé dans du polythène translucide, était ligoté grossièrement avec des fils électriques de différentes couleurs. Il flottait parmi les détrit­us. Des goélands se posaient sur cette boursouflure, la picoraient, becquetaient la chair sous le plastique avant de reprendre leur vol, révélant la sinistre mangeoire à la hauteur du ventre. D'après la corpulence du corps, on supposait qu'il s'agissait d'un homme.

Les hommes du SIJ tirèrent le cadavre vers le zodiac. Un long bout de corde jaune en nylon, qui flottait librement, donnait à penser que le corps s'était délesté d'un poids quelconque. Ils le hissèrent à bord de l'embarcation et le glissèrent dans une housse mortuaire.

L'odeur de putréfaction se mêlait aux relents du fleuve. Quelques minutes plus tard, la grue déposait la sinistre cargaison sur le quai de l'Horloge. Hayden demanda à voir le cadavre.

Une exhalaison nauséabonde s'échappa du sac. Les yeux avaient déjà été colonisés par les asticots. Hayden enfila des gants en latex, écarta un fil électrique et souleva la toile en plastique. Le cadavre portait une chemisette d'hôpital et un bracelet d'identification. Hayden se pencha en se pinçant le nez et lut le nom de Jesse Morel. Il avait peine à croire qu'il avait un jour réanimé ce tas de viande avariée qui puait la charogne.

— Pas sûr que sa mère va aimer sa face au salon funéraire, dit un policier.

— Vous direz à Bellamy de pas envoyer de fleurs, se moqua Oigny.

Malgré ce qu'il voyait, Hayden avait un doute. Il releva la chemisette bleue du bout des doigts. Morel portait de nombreux tatouages, dont celui

d'une immense pieuvre sur le torse. Or il n'y avait aucun de ces ornements sur ces chairs flasques.

— C'est pas lui.

— Quoi?! s'étonna le policier.

— C'est pas lui. Morel aurait eu des tatouages sur les doigts.

— Attends avant de refermer, dit Oligny en se penchant.

Autour du cou du cadavre était attachée une cordelette reliée à un portenom en plastique. Oligny extirpa des tissus pourris une photo qu'il n'aurait jamais voulu découvrir.

— Merde!

La photo montrait Brandon dans son uniforme du Collège de Montréal. Hayden la lui arracha des mains.

— Le tabarnak! Y a juste mon frère qui sait que cette photo existe et que mon fils étudie là. S'il touche à un cheveu de Brandon, je le descends.

Oligny prit son collègue par les épaules et l'entraîna à l'écart pour le raisonner.

— Écoute, Owen, je te comprends parfaitement, je t'assure, mais retiens-toi. Tu ne dois menacer personne devant d'autres policiers. Ressaisis-toi!

Puis il se redressa et fit signe à l'homme de refermer la housse.

Pendant que Hayden reprenait ses esprits à l'écart de la scène, Oligny appela à la centrale, avisa ses collègues qu'il s'agissait d'un leurre. Il mentionna la photo de Brandon retrouvée sur le corps. Il exigea que le fils de Hayden soit protégé et s'adressa directement à Chalifour pour que tout soit mis en place sans attendre.

Il retourna auprès des policiers. Le fourgon de la morgue venait d'arriver.

— Amenez-le au labo. Il faut identifier ce gars-là.

— De quel clan était-il, d'après toi? demanda Oligny.

— Soit c'est un règlement de comptes à l'interne, soit c'est un ennemi.

Ce cadavre envoyait un double message: Jesse Morel était trop important pour qu'on le sacrifie et les enfants des officiers de police judiciaire étaient des cibles.

En route vers la centrale, Yelle les appela:

— Scalese n'est plus sur le payroll de Gatti.

* * *

Hayden et Oligny retournèrent immédiatement chez Lavage Apollo, dans la zone industrielle de Parc-Extension. La réceptionniste à chignon était au téléphone. Elle leva l'index pour leur signifier qu'elle serait à eux sous peu. Sur une table basse de la petite salle d'attente, il y avait un exemplaire du *Journal de Montréal*. Le grand titre de la une avait trait aux descentes de police qui avaient eu lieu dans la nuit de mardi à mercredi. La photo montrait le butin de la rafle.

La réceptionniste raccrocha et leur dit que Rocco Gatti était en réunion. Par contre, la charmante femme avait en main les bordereaux de paye. Selon ces documents, Scalese avait été remercié deux semaines plus tôt.

— Quelle était la fonction de Scalese au sein de l'entreprise? demanda Oligny.

— Il était représentant.

Hayden écarquilla les yeux et esquissa un sourire moqueur.

— Service après-vente... de feu pour ses clients...

— Il rencontrait les clients.

— Jamais deux fois...

— Monsieur Hayden, j'entends bien votre humour et vos sous-entendus, mais sachez que M. Scalese a été un employé exemplaire.

— Pourquoi ne travaille-t-il plus pour Apollo?

— Il voulait relever d'autres défis.

Hayden ne put s'empêcher de pouffer. Oligny se contenta de sourire.

— Dites à M. Gatti que nous reviendrons.

Dehors, Hayden secoua la tête:

— Représentant, mon œil! Nous savons qu'il était contremaître, qu'il travaillait sur les chantiers. Ils nous prennent vraiment pour des ploucs.

— Il faut quand même vérifier dans le compte de banque de Scalese pour en avoir le cœur net.

Il leur restait à découvrir où se terrait Scalese.

— On va aller faire un tour au Riviera.

— Bonne idée.

Une fois de plus, le service manqua de cette chaleur proverbiale propre à l'Italie méridionale. Les conversations cessèrent immédiatement lorsque Hayden et Oigny entrèrent dans le café. Les clients ne se gênaient pas pour dévisager ces deux intrus. Rocco Gatti n'y était pas, Scalese non plus. Les deux collègues prirent néanmoins place au comptoir. Le garçon les regarda d'un œil mauvais, ne leur demanda même pas ce qu'ils désiraient.

— *Due ristretti, per favore!*

De mauvaise grâce, le garçon se tourna vers la cafetière, qui ressemblait à une machine à remonter le temps, et prépara deux cafés serrés.

— Tu parles italien? demanda Oigny.

— Seulement le jeudi, répondit Hayden en lui faisant un clin d'œil.

Lorsque les deux hommes ressortirent du Riviera, la demi-douzaine de clients braquèrent des yeux hargneux sur eux. Oigny chantonna le grand succès d'Adamo, *C'est ma vie*.

«C'est ma vie, c'est ma vie

Je n'y peux rien

C'est elle qui m'a choisi

C'est ma vie

C'est pas l'enfer

C'est pas le paradis»

* * *

Au moment où ils remontaient en voiture, Yelle les appela.

— Vargas est au poste.

— Quoi?!

— Il est ici. On l'a arrêté pour excès de vitesse. Le patrouilleur qui l'a identifié lui a passé les menottes non sans mal, Vargas a tenté de l'agresser. Il nous a ensuite livré le colis. On lui a sorti le mandat d'arrêt, et il a pété un câble. Il a fracassé une porte vitrée d'un coup de pied. Il faisait peur. Che l'a calmé au taser. Il t'attend, bien menotté.

— Génial! On arrive.

* * *

Dans la même petite salle d'interrogatoire qui avait tant déplu à Jesse Morel, Manuel Vargas s'était replié dans une encoignure. La table semblait minuscule devant lui. Tout semblait petit. Le colosse paraissait encore sonné. Le Colombien aimait le bling-bling, mais pas le toc. Il exhibait sa Rolex en argent, ses bagues à têtes de mort, ses colliers, son rubis sur l'oreille droite et l'anneau dans l'autre lobe. Pour la forme, Hayden le salua d'un signe de tête auquel l'autre ne répondit pas. Le lieutenant lut ses droits au prévenu. Ce dernier l'écouta, les bras croisés, avec un air de mépris. Pour l'encourager à parler et à renoncer à appeler son avocat, Hayden lui promit de ne pas l'inculper d'entrave au travail des policiers.

— C'est tes gars, câlice. Y m'ont tiré au taser!

— Paraît que ça reconnecte les neurones... Faut ce qui faut. T'es pas facile à épingle. D'ailleurs, t'étais pas parti en voyage?

— Chu r'venu.

— Voles-tu, ces temps-ci?

— Quessé tu veux dire?

— Voler, genre escroquer des entrepreneurs qui ont mis des générations à monter leur affaire. On y reviendra. Pour l’instant, parlons de vos hélicos.

— Ha! ha! ha!

— C’est ta réponse, ça: «Ha! ha! ha!» Y va falloir que tu sois plus bavard si tu veux sortir d’ici. Parce que moi aussi ça va être: «Ha! ha! ha!» Je te garde vingt-quatre heures de plus. Ha! ha! ha! On va rire à deux, mon homme.

Yelle toqua à la porte et tendit un bout de papier à Hayden. Il était écrit que Vargas, Gatti et Hamel avaient été vus ensemble la veille de l’évasion de Morel, et que le Colombien n’avait pas encore été naturalisé. L’information provenait d’un agent-source. Possible donc de le foutre dans n’importe quel avion. («Je connais une bonne agence de voyages low cost», avait écrit Montanero entre parenthèses – avec un dessin de bonhomme sourire.) Hayden pouvait se servir de ce fait pour l’attendrir. Il plia la note et la glissa dans sa poche arrière.

— T’as une compagnie d’hélico?

— Je suis copropriétaire.

— Elle vous a pas coûté cher, cette compagnie-là, hein?

— Pas sûr, moé, que tu pourrais l’acheter.

— C’est sûr que je vends pas de la coke, de l’héro, du crack ni de l’ecstasy. Et que je vandalise pas les équipements des entrepreneurs pour les racheter au rabais. En plus, je paie mes impôts.

Tout en parlant, Hayden remarqua que Vargas regardait ses biceps et les veines saillantes de ses bras. Les muscles semblaient l’intimider plus que les mots.

— C’est vous autres qui êtes allés déposer vos gars sur le toit de l’hôpital Saint-Luc et qui avez ensuite évacué Morel?

Vargas grimaça, secoua la tête.

— Hein?! C'est quoi, cette farce-là? Pourquoi on aurait fait ça?

— Pour aider un gars indispensable.

— Nan, nan, jamais de la vie.

Il croisa les bras, les yeux rivés sur ceux du lieutenant.

— Vous avez combien d'appareils?

— Cinq.

— On a demandé un mandat pour connaître toutes les sorties de vos hélicos la nuit où Morel a disparu.

— Pas de problème, man. Tu vas avoir ces renseignements-là.

— On les a eus. Le problème, c'est que vous avez six hélicos, pas cinq.

— Un des appareils est à vendre. On ne le compte pas dans l'actif.

— Je veux avoir les heures de vol non trafiquées de cet appareil-là.

— OK, man, tu les auras...

— Si tu m'appelles man une autre fois, tu passes la nuit ici. Moi, c'est lieutenant Hayden. C'est-tu clair?

L'autre hocha la tête. Hayden sentait que le sang du Colombien bouillait.

— Qu'est-ce que tu faisais dans la nuit du 14 au 15 novembre?

— Je dormais. Je travaille, moé, lieutenant Hayden...

— Quelqu'un pour corroborer?

— Oui, ma blonde, mon système d'alarme, mon chien, Dieu! ...

— Système d'alarme?

— Je l'active tous les soirs.

— Ça prouve pas que tu étais chez toi, ça.

— J'étais là.

— Connais-tu Rocco Gatti?

— Rocco. Ben oui.

— Tu le connais bien?

— Je le connais ben, oui.

— Vous avez fait des affaires ensemble?

— Quelques affaires, répondit évasivement Vargas. Du légal.

— Bien sûr! fit Hayden en gloussant. Quel genre de business?

— Je lui ai vendu une compagnie que j'avais. Tout est en règle.

— Quelle sorte de compagnie?

— Portes et fenêtres.

— Tu fabriques des portes et des fenêtres? Me prends-tu pour un cave?

— Non, je veux dire...

— Tu veux dire quoi, tabarnak? T'es en train de te couler.

— Je lui ai vendu une compagnie de nettoyage.

Hayden allait perdre patience.

— Nettoyage de quoi?

— De fenêtres.

— Avec des squeegees dans la rue? ironisa Hayden.

— Non, avec des passerelles mobiles.

— Là, tu parles bien de Lavage Apollo?

— Oui.

Hayden réfléchit un peu avant de lancer la question suivante.

— Savais-tu que Gatti avait le contrat de lavage de vitres de l'hôpital Saint-Luc?

— Nan, répondit Vargas, le menton bien haut.

— T'es pas au courant de ça?

— Nan.

— Une fois que t'as eu cassé la gueule au patron, menacé sa famille, vandalisé la machinerie, t'as vendu, c'est ça?

— Nan, c'est pas ça.

— C'est quoi?

— Le gars avait des problèmes financiers. Il allait déposer le bilan.

— C'est sûr, crise, vous l'avez étranglé en sabotant ses appareils, en faisant décamper ses assureurs, en l'obligeant à augmenter ses soumissions. Un bon père de famille, un bon citoyen.

— On parle pas de la même affaire.

— Tu vas souvent en Ontario ces temps-ci, non? Les Calabrais doivent pas aimer ça, te voir jouer dans leurs bébelles.

— Je sais pas de quoi tu parles.

— As-tu ton passeport canadien?

Vargas aurait aimé mentir, mais il répondit non de la tête.

— Oui ou non? Je t'enregistre.

— Non.

— Je vais entreprendre des démarches auprès du ministère de l'Immigration, des Réfugiés et de la Citoyenneté pour te faire expulser. Tu sais que tu dois remplir certains devoirs si tu veux obtenir la nationalité canadienne. Par exemple: ne pas commettre de crimes. Il me semble que tu fais tout le contraire depuis dix ans.

— Je paye des impôts et des taxes moi aussi, je crée des jobs.

— Des jobs dans les salons funéraires! Laisse-moi te dire, Vargas, que je vais tout faire pour te renvoyer à Bogotá. Réfléchis bien à ça. Si tu veux travailler avec nous, on va t'aider. Sinon, commence à faire tes valises pis vends ta grosse cabane.

Hayden éteignit le magnétophone.

— Ça va être tout.

Après avoir quitté la salle d'interrogatoire, il alla se préparer un café. Il ne pouvait chasser de son esprit les menaces proférées contre Brandon, malgré la promesse de Chalifour de mettre le paquet pour le protéger.

Comment son frère avait-il osé faire une chose pareille, alors que la dernière volonté de leur père était de voir ses fils se réconcilier?

OceanofPDF.com

Chapitre 33

Vendredi 22 novembre

Journalistes et chroniqueurs s'en donnaient à cœur joie. Les événements juteux et les cadavres sanglants leur faisaient dire et écrire que Montréal était devenue une ville sinistre, un terreau fertile au crime organisé. Que du bonheur pour les pisseurs de copie et pour les matamores des ondes!

Les forces policières n'auraient jamais le dessus sur les criminels tant que les gros bonnets ne seraient pas écroués. On ne ferait que mettre des pansements sur une blessure purulente sans avoir l'antidote nécessaire à l'élimination du mal. La veille, un gros trafiquant indépendant, qui refusait de se rallier aux Hells, s'était fait descendre dans son véhicule à l'angle du boulevard De Maisonneuve et de l'avenue Atwater. C'était comme le Far West.

Hayden regarda la vidéo de l'interrogatoire de Morel. Ces quintes de toux qui n'en finissaient pas et ces sifflements gutturaux rendaient l'écoute pénible. Les voix étaient souvent inaudibles. En se revoyant agir, Hayden ne pensait pas qu'il avait intimidé Morel. Oui, il faisait chaud dans la pièce, mais ce n'était pas la cause de son malaise. Il y avait ce passage, peu avant l'infarctus, où Morel semblait vouloir faire des aveux, peut-être compromettre quelqu'un de l'organisation. «Si j'décide...» Mais c'était à ce moment-là que le cœur avait flanché.

Hayden se mit à conjecturer sur ce «Si j'décide...». Si j'décide de parler... Si j'décide de me mettre à table... Si j'décide de collaborer... Il

connaissait les mots qui précèdent ce moment difficile où un caïd est sur le point de retourner sa veste. Morel était-il prêt à négocier son témoignage?

C'est alors que Hayden vit une nouvelle piste.

* * *

Guevara entra avec un journal anglophone qu'il brandissait comme un trophée.

— As-tu lu l'article dans le *Globe and Mail*?

— On parle de nous à Ottawa! ajouta Yelle qui le suivait.

Selon le solliciteur général, il était fort possible que la Charte des droits et libertés soit modifiée pour permettre des changements au Code criminel. Le dossier cheminait lentement, mais il y avait une lueur d'espoir, et, chaque fois que les motards frappaient, ce dossier devenait de plus en plus chaud dans les mains des politiciens. Modifier la Charte des droits et libertés dans un pays comme le Canada ne serait pas une mince tâche pour les élus, d'autant que la mesure touchait le Québec. La province mal-aimée qui se prenait pour une nation et qui avait failli, l'année précédente, devenir un pays par référendum. Tout un affront qu'on avait du mal à digérer dans le Canada anglais.

Le télécopieur se mit à grésiller. C'était un message du laboratoire de médecine légale. Le pathologiste confirmait que le noyé n'était pas Jesse Morel et qu'il avait été tué d'une balle dans la nuque. Il avait aussi de graves brûlures aux jambes, probablement causées par un chalumeau à acétylène.

— C'est clair qu'on a voulu le faire parler.

Hayden eut une pensée pour Julie Saint-Laurent. Il aurait tant aimé que Morel soit jugé et écroué. L'image de ce type sous les palmiers le rendait malade, et l'idée qu'un sociopathe puisse reprendre une existence normale après avoir ruiné tant de vies le révoltait. Il souhaitait que les frontières

soient bouclées à temps et que Morel ne puisse sortir du pays. Il se promet de redoubler d'efforts pour lui mettre le grappin dessus.

OceanofPDF.com

Chapitre 34

Dimanche 24 novembre

Ils marchaient dans les vieux corridors du prestigieux Collège de Montréal. Aux murs étaient accrochées des photos encadrées de diplômés portant la toge et le mortier. Certaines promotions remontaient au XIX^e siècle.

Au bras d'Owen, Selma était si ravissante dans sa robe noire que les gens se retournaient sur son passage. De nombreux parents et professeurs la saluaient, l'encourageaient, lui parlaient. On la trouvait forte, elle montrait l'exemple aux femmes, elle faisait face, debout. Selma acceptait ces compliments et ces témoignages d'affection avec humilité.

Portant jeans délavés, t-shirt noir et blouson de cuir, Owen jurait avec tout ce chic. Il tomba sur son ex-femme et sur Brandon. La rencontre entre Annick et Selma fut polie, tandis que son fils lui sauta au cou.

— Papa!

— Content de ta semaine à Montréal?

— Non.

— Dis-le en espagnol au moins.

— *No estoy contento...*

Selma embrassa le garçon.

— Je suis heureuse de te voir, Brandon. Es-tu prêt pour le concert?

— Pantoute.

Brandon s'inquiétait parce qu'il ne s'était entraîné que deux fois avec la chorale depuis son retour du Mexique.

— Tu n'as qu'à faire semblant de chanter, dit Owen.

— Hin-hin-hin. Très drôle, papa.

Brandon les salua et alla retrouver ses camarades. Soudain, devant les portes de la salle de concert, Owen vit Tom et sa femme. Maria était vêtue comme une dame d'honneur, et Tom portait des vêtements griffés. Il parlait avec des gens bien, des notables qui conservaient leurs distances.

Owen se crispa en pensant que son frère avait certainement joué un rôle dans la tentative de meurtre contre Selma. Et c'était certainement lui qui avait fourni la photo qui faisait peser une menace sur Brandon. Une colère sauvage, une rage animale s'empara d'Owen. Selma sentit son agitation. Elle posa une main sur son bras, lui dit de se calmer, que tout irait bien.

Le directeur de l'école, M. Bélanger, faillit avoir une syncope lorsqu'il aperçut Owen et la procureure entrer dans la salle. Il se fraya un chemin à travers la foule et tendit une main molle à Owen qui lui refusa la sienne. Embarrassé, M. Bélanger se tourna vers M^e Flores pour lui souhaiter la bienvenue.

— Mon tabarnak de fendant d'hypocrite! murmura Owen entre ses dents.

— Bonne soirée, dit le directeur avant de s'éclipser.

— «Bonne soirée», l'imita Owen d'une voix de fausset. Va chier!

— Owen, calme-toi, il y a des gens...

— Je déteste ces gens-là.

Selma et lui prirent place au fond de la salle. Il aperçut alors son frère qui descendait l'allée centrale. Maria et lui s'assirent au milieu de l'auditorium. Toutes les têtes se tournaient vers Tom. «Les gangsters ont une aura, ils fascinent les gens plus que les policiers», pensa Owen, qui était mal à l'aise. Il n'aimait pas être avec son frère dans ce temple de l'élitisme, à mille lieues des écoles de misère qu'ils avaient connues dans leur enfance.

Sur ce, les choristes entrèrent sur scène. Le silence se fit. Le chef de chœur s'adressa à la foule.

— Je vous souhaite la bienvenue à ce concert préparatoire à ceux que nous donnerons à Noël un peu partout à Montréal. Permettez-moi de souligner la présence dans cette salle de M^e Selma Flores, la procureure de la Couronne qui lutte pour la justice au péril de sa vie.

Tout le monde se retourna vers Selma pour l'applaudir. Tom ne broncha pas. Derrière lui, Bélanger semblait rôtir dans son fauteuil. Quant à Selma, elle était rouge d'embarras. Elle ne s'attendait pas à être l'objet d'une telle attention. Owen posa sur elle un regard amoureux. Cette histoire avait eu au moins une conséquence positive sur leur vie, pensa-t-il. Ils s'étaient retrouvés. Ce ne serait pas comme avant, Owen avait l'intuition que ce serait mieux.

Accompagné d'un cor français, d'une harpe et d'un piano, le chœur interpréterait *A Ceremony of Carols*, de Benjamin Britten.

Immédiatement, les voix angéliques apaisèrent le lieutenant. Il regardait Brandon chanter en se disant que, malgré tous les blâmes dont il s'accablait et les dettes qu'il avait contractées, il éduquait bien ses enfants. Il donnait ce qu'il n'avait jamais reçu. Il ouvrait les portes qui lui avaient été fermées. Permettre à ses enfants d'aller plus loin que lui. Et le faire en toute honnêteté.

* * *

Il venait de refermer la portière de Selma et s'apprêtait à monter en voiture, lorsqu'il fut surpris de voir son frère s'approcher. Il eut le réflexe de glisser la main sous son blouson, mais il ne portait pas son arme.

— Je peux te parler?

Owen regarda tout autour de lui. Être vu en compagnie de son frère était la dernière chose qu'il souhaitait.

— Qu'est-ce que tu veux?

— Juste te parler.

— Tu es seul?

— Maria et les enfants sont dans la voiture.

— Fais ça vite.

Ils s'isolèrent entre deux véhicules.

— Je veux te dire que je fais tout pour que ça cesse. Ç'a été trop loin. J'ai jamais voulu que ça se passe de même...

— Et pourtant... Tu votes dans ton organisation, non?

— Oui, mais une fois que c'est déclenché, c'est dur de revenir en arrière.

— Tu t'en rends compte maintenant?

— Je contrôle pas Hamel. Son emprisonnement et sa libération lui sont montés à la tête. Donnez-nous un break et on va vous en donner un. Laisse-moi remettre de l'ordre.

Owen prit son air le plus arrogant.

— Parce que vous sentez que ça commence à chauffer?

— C'est juste une question de temps.

— Combien de morts d'ici là? Jeudi, quand on a cru repêcher Morel – soit dit en passant, très mauvaise imitation de l'original –, on a trouvé une photo de Brandon attachée au cou du cadavre. Comment as-tu pu faire ça à ton neveu?!

Il secouait la tête pour protester de son innocence. Ne sachant que répondre, il fixa un point lointain, au-dessus de l'épaule de son frère.

— Si jamais vous touchez à un cheveu de mon fils ou d'un autre de mes proches, je vous explose le crâne toute la gang, peu importe si je passe le reste de mes jours en prison. Je vais rentrer dans les bunkers et ça va péter en crise. Vous allez sauter l'un après l'autre. Il n'y aura plus de mandat, plus de règles de droit. Je vais vous passer un par un.

Tom ouvrit les mains en signe d'apaisement, mais, aux yeux de son frère, ces paumes étaient souillées de sang.

— Tu la vois, Selma? Elle aurait dû mourir il y a un mois. T’as du culot en crisse de venir me faire des beaux yeux icitte.

Tom écoutait sans hostilité.

— Mon collègue Guevara aurait aussi pu y passer. Vos bombes vont finir par tuer des innocents. Si tu avais tant d’influence, tu laisserais pas faire ça. Tuez-vous entre vous, on s’en sacre, puis je vais te dire que ça fait même notre affaire, mais laissez le monde tranquille. On finira bien par remonter jusqu’en haut et je suis pas sûr que tu pourras continuer à envoyer tes enfants dans une si bonne école!

— Je peux te dire où est Molosse.

Un silence plana.

— Tu me niaises?

— C’est lui qui a monté le coup avec le cadavre et la photo de Brandon. J’ai pas du tout apprécié. Brandon est mon neveu et je l’aime.

Owen regardait son frère, incrédule.

— Je te mens pas, Owen. Motel Terre des Hommes, boulevard Sir-Wilfrid-Laurier à Saint-Hubert, chambre 108. Sous le nom de Jean Labonté. Cherche une Honda Civic rouge. Je lui ai dit de rester là en attendant qu’on le renvoie au Panama. Mais, anyway, on comptait pas le retourner là-bas. Occupez-vous-en. C’est la preuve de ma bonne volonté. Je fais ça aussi pour *dad* qui m’a fait promettre de reprendre contact avec toi. Je me disais que c’était une belle façon de le faire.

— Pourquoi vous faites pas la job vous-mêmes?

— Papa a souhaité un rapprochement entre nous...

— Tu m’en diras tant!

— Je pense que mon grand frère va être trop heureux de pogner le gars qui menace la vie de son fils. Je te donne trente-six heures. Donc jusqu’à

mardi matin maximum. Après, c'est nous qui nous en occuperons. Y sortira jamais de là, anyway.

— Qu'est-ce qui me dit que tu me tends pas un piège?

— Ça va se passer entre Morel et toi. Je suis pas responsable de ce qui peut arriver après. Pis je te promets que je vais calmer les ardeurs de Marc Hamel. Il fait un gros power trip depuis qu'il est sorti de prison. Ça me plaît pas ce qui se passe. C'est pas ma façon de voir la business. J'aime mieux la manière italienne, celle que j'apprends tous les jours avec les Ricci.

Tom tendit la main.

— *Bro, come on... Let it be!*

Owen réfléchit un instant et toisa son frère d'un air méfiant avant de lui tourner le dos et de remonter en voiture. Pas question de lui serrer la main. Il démarra vite, mais il était si bouleversé qu'il enfonça l'accélérateur sans avoir desserré le frein à main.

— Calme-toi, lui dit Selma, éteins le moteur un instant.

Il obéit, et elle le serra très fort contre elle.

— Il a du culot de venir me parler.

— Qu'est-ce qu'il t'a dit?

Owen soupira, puis hocha la tête. Il ne soufflerait mot à personne de cette rencontre. Si quelqu'un l'avait filmé pendant qu'il parlait à son frère, ça en serait fini de sa carrière, et ce serait un succès pour le crime organisé. Il réfléchirait seul à la solution que lui offrait son frère.

* * *

Il alla déposer Selma chez elle, mais décida de ne pas monter. Il n'avait qu'une idée en tête.

Il alla vers le pont Jacques-Cartier par l'île Sainte-Hélène et traversa le fleuve jusqu'à Longueuil, sortit au boulevard Taschereau et roula jusqu'à l'embranchement de la route 116. Il trouva rapidement le boulevard Sir-

Wilfrid-Laurier et le motel Terre des Hommes. Il éteignit ses phares avant de tourner dans le parking et s'immobilisa près d'une cabine téléphonique. Derrière les rideaux tirés de la chambre 108 palpitaient les lueurs d'une télé allumée. Une Honda Civic rouge était garée à la porte. Il n'était pas question pour Hayden de passer à l'action tout de suite. D'une part, il n'était pas armé et, d'autre part, il devait bien planifier l'assaut. Il n'était pas exclu que Morel ait en sa possession des explosifs. L'intervention serait délicate et dangereuse.

Il quitta les lieux sans rallumer immédiatement ses phares. *Tiny Dancer*, d'Elton John passait à la radio. Il avait besoin d'écouter des chansons apaisantes en rentrant à Mont-Saint-Hilaire.

* * *

Le réveil indiquait quatre heures quarante-quatre. Hayden s'agitait dans son lit, incapable de trouver le sommeil. Pouvait-il faire confiance à son frère? Était-ce un piège?

Sur son lit de mort, leur père avait souhaité de tout son cœur que ses deux fils se réconcilient un jour. C'étaient ses dernières volontés. Sean avait toujours préféré Tom, et Owen savait à quel point son frère avait admiré cet homme. Il voulait croire que Tom ne trahirait jamais la mémoire de leur père.

Chapitre 35

Lundi 25 novembre

En se rendant au travail ce matin-là, Hayden apprit à la radio une nouvelle peu banale. Frank Castagna fils avait été assassiné la veille à sa sortie d'un bar. Les policiers se perdaient en conjectures sur les motifs de ce meurtre. Un chroniqueur y allait tout de même de ses hypothèses. Tous savaient que le fils du parrain était un important fournisseur d'héroïne, mais pourquoi avait-il été tué? Avait-il payé de sa vie pour avoir refusé d'approvisionner les Rock Machine? Ce serait difficile à déterminer, à moins qu'il n'y ait un règlement de comptes dans les prochaines heures. L'autre thèse évoquait une guerre entre les Calabrais et les Siciliens. Les efforts de Vargas pour implanter les Siciliens en Ontario semblaient une piste prometteuse.

Sur une autre chaîne, un animateur parlait d'un étonnant dossier publié dans *Le Journal de Montréal*. Un journaliste chevronné et audacieux révélait sur deux pages entières les noms des principaux Hells Angels accompagnés de leur photo en médaillon. Il détaillait leur passé criminel et le rôle de chacun dans l'organisation. Plus tard, Owen ouvrirait un exemplaire de ce journal et serait heureux de constater que, dans la notice biographique de Tom Hayden, le chroniqueur n'avait pas mentionné qu'il était son frère.

* * *

Dans la lune, Hayden regardait fixement l'écran de son ordinateur. Il repensait encore à la conversation qu'il avait eue avec son frère la veille.

Pouvait-il croire que Tom avait pris le risque d'entrouvrir un peu son armure pour protéger son neveu Brandon? Quoi qu'il en soit, il lui restait vingt-quatre heures s'il voulait tenter quelque chose.

La sonnerie du téléphone le tira de ses réflexions. Simon Roy, un enquêteur de l'escouade des crimes économiques, qui s'ingéniait à tenter de percer les secrets de la compagnie à numéro de Rocco Gatti, était au bout du fil.

— Salut, Owen, je t'appelle au sujet du dossier Gatti, c'est assez troublant ce que je viens de découvrir. Comme c'est un dossier de la mafia, j'ai tout refilé à Montanero qui t'en parlera.

— Tu peux rien me dire maintenant?

— Non, j'ai pas confiance dans nos lignes téléphoniques. Je passerai tout à l'heure si ça te convient. Monty va venir aussi.

Roy n'avait pas tort, pensa Hayden. Depuis l'histoire de Bergeron, la paranoïa avait gagné les services de police. On soupçonnait des taupes un peu partout et la prudence était de mise.

— À dix heures?

— Oui, c'est correct. Tu vas tomber sur le cul.

— La dernière fois que ça m'est arrivé, j'ai dû consulter un chiro.

— Prends tout de suite rendez-vous.

Avant d'aller chercher un café, Hayden écouta le dernier message de Fiona.

«Salut, *dad*, je fais un beau voyage! Tu devras un jour visiter l'Australie. Il fait toujours beau. J'ai appris à faire du surf. Je t'ai envoyé une petite application pour quand tu mets ton ordi en pause. T'as juste à cliquer dessus. C'est super amusant. Je t'aime!»

Il téléchargea l'application et, lorsqu'il mit son ordinateur au repos, l'écran se transforma en aquarium de poissons tropicaux. Une question

apparut: «Voulez-vous nourrir vos poissons?» Il appuya sur «Oui» et un petit bonhomme répandit de la nourriture en flocons que s'empressèrent de gober les poissons.

Sa fille pensait à lui, et il en était ému...

* * *

Un à un, ses collègues entrèrent dans la pièce avec journaux et cafés. Yelle lui glissa une note qu'il venait de recevoir d'un analyste. Il en prit connaissance, lâcha un «hostie!» et dit à ses collègues:

— Il paraît que les Hells des États-Unis ont envoyé un émissaire pour apaiser les tensions à Montréal. L'ordre viendrait de Sammy Berger lui-même, le grand boss.

— Ils ont peur pour leur image, en déduisit Oigny. Il y a toute la question des produits dérivés. La maison mère en a sans doute assez de la mauvaise publicité qui vient de Montréal. Marc Hamel a sûrement été avisé de se tenir tranquille et de mettre fin à la guerre.

— L'analyste écrit que l'émissaire des Hells n'a jamais vu une gang de malades de même. On est du même avis. On n'apprend pas grand-chose. Reste à voir si Hamel va écouter et abandonner son power trip. Pour ma part, j'en serais étonné.

Autour de la table ovale, Guevara, Yelle, Oigny, Hayden et Montanero discutèrent ensuite de la mort de Frank Castagna fils en attendant Simon Roy, mais Hayden était secrètement hanté par la chambre 108 du motel Terre des Hommes. Devait-il en parler à ses collègues? Était-ce le bon moment? Mais si l'on apprenait que son frère et lui s'étaient vus et qu'ils avaient échangé des renseignements, sa carrière pourrait être compromise. Tout ce qu'il avait fait dans le passé serait remis en question, et il serait écarté comme un paria. Il irait donc seul. C'était décidé. Il lui faudrait ensuite tisser un narratif crédible et sans danger pour lui: un informateur, à

qui il avait promis l'anonymat, l'avait mis sur cette piste. Point à la ligne. Il s'en tiendrait à cette version.

L'enquêteur Simon Roy entra en lançant un dynamique «Bonjour, messieurs!» du haut de ses six pieds trois pouces. Il avait les cheveux brun-noir, à peine grisonnants. Son toupet volait sur le côté. Il portait un chic complet anthracite taillé sur mesure, des chaussures en cuir italien de qualité. Ses lunettes d'écaille et sa carrure lui donnaient à la fois un air intello et sportif. Il posa son porte-documents sur la table, l'ouvrit et en sortit quelques pièces d'un dossier.

— Messieurs, vous avez ouvert sans le savoir une boîte de Pandore. Vous connaissez les liens de Rocco Gatti avec la mafia montréalaise et les motards. Je vous apprends que d'autres compagnies à numéro sont liées à celle de Gatti. Ce que je vais vous dire doit rester confidentiel. Je crains de toute façon que nous ne puissions aller plus loin dans notre enquête.

Owen se raidit, prêt à bondir comme un fauve.

— Je soupçonne sans surprise que ces compagnies servent à blanchir de l'argent, dit Roy, mais ce qui m'a jeté à terre, c'est de découvrir que trois femmes sont impliquées là-dedans: celle de Marc Hamel, celle de Gerry Costello et celle du ministre fédéral des Travaux publics, Antonio Gallo, dont la famille a des accointances avec la pègre. Gallo avait notamment été le comptable d'un des restaurants d'une chaîne de poulet frit, qui appartenait à feu Gianni Esposito, l'ancien roi de l'héroïne à Montréal. Esposito, vous vous en souvenez, avait été abattu derrière le café Riviera. Gallo, qui est originaire de Cattolica Eraclea, a toujours dit qu'il n'était qu'un modeste comptable, mais il graissait des pattes, on en est sûrs. Et le petit Sicilien est devenu ministre. Je vous rappelle qu'il tripote un des plus gros budgets du gouvernement. Il a été mis récemment sur la sellette après

avoir usé de son influence pour faire entrer au Canada un membre de la mafia sicilienne.

— Ça pue, cette affaire-là! s'exclama Yelle.

— Du fumier de première catégorie, railla Roy.

Les policiers s'esclaffèrent.

— Et ça mouille un gros bonnet de la politique, ajouta-t-il.

— Est-ce que ça peut avoir un lien avec la mort du fils de Castagna? demanda Guevara.

— Aucune idée pour l'instant. Dans une des compagnies à numéro dont je vous parle, on a aussi relevé le nom de Nico Rossini du comité directeur de la Ville de Montréal. Lui, il a le dernier mot dans l'attribution des contrats d'infrastructure. Il y a aussi un riche entrepreneur, contributeur important aux caisses électorales du PLQ et du PLC. On croit que les pancartes que le gouvernement fédéral a plantées partout au Québec depuis le référendum constitueraient une vaste fraude qui impliquerait Gallo, son parti et des entreprises de communication. Vous voyez le topo. C'est de la dynamite. Je me demande maintenant ce qu'on fait avec ça. Quand le dossier devient politique, on peut perdre des années de travail. On s'embarque-tu là-dedans? Vous avez déterré sans le vouloir une bombe à retardement. Pas sûr que les instances gouvernementales vont nous laisser manœuvrer comme on veut.

— Je crois que ça vaut la peine de creuser et de vider tout le pus qu'on peut de l'abcès, affirma Oligny.

Sur ces mots, tous se tournèrent vers Hayden, impatients d'entendre ce qu'il pensait de tout cela, mais celui-ci semblait perdu dans ses pensées. Cette passivité ne lui ressemblait pas, mais personne n'osa le relancer.

— Il faut expurger toute cette racaille qui se drape dans une fausse honnêteté, reprit Oligny.

— Je suis d'accord avec toi, enchaîna Montanero.

Yelle et Guevara approuvèrent du bonnet.

— Oli et Monty ont raison, renchérit Hayden. Laisse-nous faire notre travail et nous aviserons le patron. Chalifour est honnête. Il n'est pas politique pour deux sous.

— Je suis pas sûr que la Direction des poursuites criminelles et pénales voudra creuser l'affaire, même si vous montiez un dossier très étoffé, avisa Roy.

— Je vous annonce que M^e Flores sera nommée directrice de la DPCP, déclara Hayden. Seule cette femme peut aller au fond d'une affaire pareille.

À ces paroles, tous les visages s'illuminèrent.

— Vraiment?! demanda Oligny.

— Vraiment. Le ministre de la Justice l'annoncera demain.

— Alright, guys! cria Montanero. Ce sera tellement plus facile pour nous.

— Vous connaissez Selma, elle va vouloir passer le torchon dans la soue des cochons politico-mafieux.

Sur ce, Roy se tassa sur lui-même, remonta ses lunettes sur son nez et dit:

— Écoute, Owen, je veux pas perdre mon temps. Je vois assez de retraités sur la déprime. Tu sais de quoi je parle, Monty aussi. J'ai jamais vu tant de collègues partir en abandonnant des enquêtes en suspens, qui n'aboutissent pas pour des raisons obscures.

Ils acquiescèrent.

Simon Roy était à deux ans de la retraite. Il avait vu nombre d'enquêteurs s'échiner pendant des années à constituer des dossiers sur des affaires où étaient impliqués mafieux et politiciens pour voir leur travail anéanti par des interventions politiques ou par des juges corrompus.

— Je te promets que tu ne perdras pas ton temps, le rassura Hayden.

— Dans ce cas, messieurs, je vais continuer à creuser. Je vous informerai à mesure de mes découvertes.

Sur ces mots, Roy se leva, rangea ses feuilles dans son porte-documents et salua ses collègues.

* * *

De gros flocons duveteux flottaient dans l'air du soir avec lenteur, défiant joyeusement les lois de la pesanteur. C'était très beau, mais à la radio on annonça une nouvelle terrible: le journaliste qui avait fait publier l'organigramme et le trombinoscope des Hells venait d'être victime d'un attentat en descendant de voiture. Atteint de plusieurs balles, il luttait pour sa vie à l'hôpital Notre-Dame.

— Et ça continue, grommela Hayden pour lui-même.

Une fois chez lui, il fut surpris de trouver Selma sur le canapé, un livre dans une main et un verre de rouge dans l'autre. Bad, qui s'était couché à ses pieds, se leva aussitôt pour venir faire une fête à son maître. Hayden enleva ses bottes, accrocha son manteau et alla retrouver Selma.

— As-tu su pour le journaliste?...

— Oui, c'est épouvantable...

Ils n'en dirent pas plus pour l'instant et s'embrassèrent longuement.

— Qu'est-ce que tu fais ici? finit par murmurer Hayden, blotti contre Selma sur le canapé.

— J'ai pris congé cet après-midi. Je suis venue faire du ménage pour t'aider à vendre ta maison.

— J'ai justement dit à mes collègues aujourd'hui que tu es la spécialiste des grands ménages...

Selma étouffa un rire en offrant ses lèvres à son amoureux.

— Bébé, tu es hot!

— Tu crois...? susurra-t-elle.

— Avec toi, on va torcher les écuries d’Augias. Il y a eu Eliot Ness à Chicago, et maintenant il y a Selma Flores à Montréal! Ness, Flores, ça rime. C’est un poème.

Selma pouffa de rire.

— En attendant, un bon ménage est requis au sous-sol...

— Change pas de sujet, dit-il en reprenant son baiser. Je veux juste t’embrasser... C’est ça, le vrai sujet... le verbe...

— Et je suis ton complément direct...

— Tu m’enlèves les mots de la bouche...

— Tu as la langue bien pendue pour mon plus grand plaisir...

— Ah! les avocats! Vous avez toujours les bons mots pour dire les bonnes choses... Surtout les avocates... Moi, je tremble dans le box des témoins.

— Les mots comptent moins que la force de tes baisers, mon amour...

Tout en embrassant Selma langoureusement, Owen dégagea quelques boutons du chemisier en effleurant un sein, puis lui glissa à l’oreille:

— Tu sens bon le vin...

Il se redressa, la souleva dans ses bras, la porta jusqu’à la chambre et la déposa délicatement sur le lit.

— T’es sûr que les hommes de la surveillance n’ont pas installé une caméra ou un micro dans ta chambre?

— Si c’est le cas, leur vigilance va baisser d’un cran...

* * *

Après qu’ils eurent fait l’amour, Selma se dirigea pieds nus vers la cuisine, et Owen descendit au sous-sol. Il ouvrit un vieux coffre de bois qui sentait la naphtaline, enfonça un bras dans des vêtements pêle-mêle et en sortit un Glock. Il plongea de nouveau la main dans le coffre et ramena un chargeur qu’il inséra dans le pistolet. Il prit aussi un taser, des attaches de plastique et un couteau dans son étui.

La voix de Selma lui dit de loin que le souper serait prêt bientôt. Hayden sortit par la porte de service du sous-sol et alla ranger son petit arsenal dans son Ford Explorer. Il aperçut du coin de l'œil la fourgonnette banalisée. Comme d'habitude, il l'ignora pour ne pas éveiller les soupçons d'éventuels observateurs.

Lorsqu'il rentra, Selma le regarda d'un air suspicieux.

— Toi, tu me caches quelque chose... Vous faites une opération ce soir?

— Non. Une simple source à consulter pas loin d'ici, dit-il en humant les parfums exquis de la bouillabaisse portugaise.

— Mais Owen, le souper est presque prêt! Pourquoi tu ne m'as rien dit?!

— Ça m'était sorti de la tête...

OceanofPDF.com

Chapitre 36

Hayden s'engagea dans la sortie vers Saint-Hubert. Les phares d'un train routier se reflétaient dans le rétroviseur et l'éblouissaient. Le conducteur du fardier lui collait au pare-chocs depuis dix kilomètres. Puis le ronflement du frein moteur du camion le fit sursauter. Les flocons de neige s'épaississaient, tournaient en giboulée, les essuie-glaces peinant à les rabattre dans le bas du pare-brise embué.

Hayden se gara sur un terrain vague à côté du motel. Il éteignit les phares du véhicule.

Des lumières de Noël clignotaient sur les rampes d'escalier. Plus loin, au-dessus de la route 116 où passaient les véhicules clairsemés, le petit aéroport de Saint-Hubert irradiait faiblement dans la nuit. Les tubes au néon de l'enseigne grésillaient, mais le *T* était éteint, ce qui amusa Hayden. ... erre des Hommes. Une belle façon de qualifier ce lieu où venaient échouer les âmes perdues. Ce motel décrépit sur deux étages était un repaire de joueurs compulsifs et un nid de prostituées. Il abritait un piano-bar, Le Gigolo.

Hayden examina les entrées et les sorties du bâtiment et compta douze chambres qui avaient une issue extérieure. La chambre 108 était la huitième à droite de la réception. La Honda Civic rouge stationnait toujours devant la porte. La télé projetait ses lueurs fantomatiques sur les rideaux tirés. Les flocons de neige s'étaient transformés en pluie froide.

Soudain, une voiture de la police de Saint-Hubert tourna dans le parking du motel. Hayden baissa la tête. Le véhicule fit lentement le tour des lieux et repartit. Hayden attendit encore une minute. Comme rien ne bougeait, il

enfila son gilet pare-balles et remit son blouson. Après avoir jeté un dernier coup d'œil sur les lumières du motel, il sortit de son VUS et ouvrit le hayon. Il prit le Glock et le taser, puis attacha le couteau à sa cheville droite.

Il marcha à pas de loup jusqu'à la Honda Civic, se pencha et planta son couteau dans les pneus qui chuintèrent l'un après l'autre. Après avoir vérifié qu'il n'y avait personne dans les parages, il se dirigea rapidement vers la réception. Dès qu'il poussa la porte, la musique du piano-bar se fit plus forte. L'endroit puait l'humidité, le tabac froid et le manque d'entretien. Dans une pièce enfumée, Hayden entrevoyait les adeptes de vidéopoker qui déposaient des pièces, actionnaient les manettes avec la même musique de cirque qui jouait sans arrêt. Owen ramena ses cheveux mouillés vers l'arrière. Il s'accouda au comptoir. La réceptionniste cessa de trier des factures, leva les yeux.

— Une chambre, monsieur?

Pour toute réponse, Owen lui montra sa carte du SPCUM. La réceptionniste était bouche bée. Il tira ensuite de son blouson une photo de Jesse Morel.

— Cet homme est-il ici?

La fille fit oui de la tête.

— Sous quel nom est-il inscrit?

Elle consulta nerveusement le registre.

— Jean Labonté.

Tom n'avait pas menti.

— Dans quelle chambre il loge?

— Dans la 108.

— Donnez-moi le passe-partout. Et ne téléphonez à personne. Compris?

La réceptionniste secoua la tête pour dire oui.

Hayden prit la clé, ressortit de la réception et se retrouva dans l'air froid de la nuit. Son cœur battait avec force, pulsait de l'adrénaline dans ses artères. Il détacha sa gaine, toucha la crosse du Glock.

Une fois posté près de la porte 108, appuyé contre le mur, il tenta de tourner en douceur la poignée. Elle était verrouillée. Il inséra la clé dans la serrure, la tourna et surgit dans la chambre. Une femme à demi nue sur le lit poussa un cri affolé en tirant les couvertures sur son corps et en se recroquevillant. Hayden la mit en joue tout en balayant la chambre du regard. Elle était seule, comme défigurée par la lumière blafarde de la télé.

— Où est Morel?

— ...

— Parle, sinon je tire!

Elle désigna du doigt la chambre voisine. Hayden comprit. Morel était futé. Pour tromper la réceptionniste et d'éventuels visiteurs indésirables, il avait loué la 108 au nom de Jean Labonté, mais s'était installé dans la 109 qui, elle, avait été louée par sa compagne.

Hayden ressortit immédiatement de la chambre et aperçut à sa gauche une silhouette qui fuyait dans les ténèbres. Il y avait derrière le motel une petite zone industrielle mal éclairée et déserte la nuit, des terrains lépreux et quelques rues sans trottoirs où se succédaient des entrepôts, de petits immeubles commerciaux en brique, des dépôts en tôle ondulée, etc. Obligé de décamper subitement, le fuyard semblait ne porter qu'un t-shirt et des jeans, vêtements très insuffisants pour le protéger longtemps dans cette température qui avoisinait le point de congélation. Et puis, si c'était bien Morel, Hayden espérait que ses problèmes respiratoires le ralentiraient. Il tablait là-dessus pour lui mettre rapidement la main au collet. Il se lança donc à sa poursuite, le Glock à la main.

Une fois dans la zone industrielle, Hayden dut attendre que ses yeux s'adaptent à l'obscurité. Lorsqu'il commença à mieux distinguer les choses, il se rendit compte que Morel disposait d'une multitude de cachettes dans ce secteur. Il serait ardu de le débusquer. C'est alors que Hayden entendit hurler dans le lointain des sirènes qui se rapprochèrent vite. Il se retourna et vit des voitures de police envahir le parking du motel, gyrophares allumés.

«Fuck!»

Il courut droit devant lui et alla s'accroupir près d'une clôture en métal qui ceinturait le terrain d'un briquetier. Il entendit quelqu'un tousser. Il n'était plus très loin de sa proie. Il avait l'impression d'être à la chasse, de pister la bête aux abois.

Il entra sans bruit sur le terrain clôturé. Partout, des palettes empilées, chacune portant des briques, des pierres taillées et des parpaings emballés dans du polyéthylène, prêts pour l'expédition. Au bout du terrain, il y avait un garage, sans doute aussi les bureaux de la briqueterie, et quelques camions aux couleurs de l'entreprise. Hayden entendit tousser plus près de lui. Morel devait s'être caché derrière une masse de briques ou de blocs de ciment.

Tout à coup, des policiers arrivèrent en trombe, armes au poing. Certains pénétrèrent dans l'enceinte de la briqueterie, d'autres se déployèrent de tous les côtés pour boucler le périmètre. Hayden rageait! Ces idiots allaient tout faire rater!

Soudain, une rafale d'arme automatique déchira la nuit. Quelques secondes après, un homme cria au loin: «Perreault est touché!»

Sans hésiter, Hayden rampa jusqu'à la palette de briques suivante, se mit à l'abri, se releva et examina les alentours. À dix mètres se découpait une silhouette immobile. Il visa, tira. Le coup de feu éclata dans les ténèbres. La silhouette s'effondra.

— Je l’ai eu! Ne tirez plus! Je suis le lieutenant Hayden de la police de Montréal! Escouade antigang!

Il entendit au loin un policier qui appelait des ambulances. En s’approchant du corps, il vit un inhalateur sur le sol de gravier et un pistolet-mitrailleur Uzi, semi-automatique. Hayden poussa l’arme du pied et s’agenouilla à côté de l’homme pour prendre son pouls, prêt à lui loger une balle dans la tête au besoin. Il était mort. Il reconnut alors les lettres *f-u-c-k* sur les doigts de Morel, comme s’il voulait lui envoyer un dernier message.

Un policier apparut à côté de Hayden.

— C’est qui?

— Jesse Morel.

— Ah ouais? Molosse?

* * *

Dans le parking du motel transformé en scène de crime, Hayden discutait avec des policiers lorsque tout à coup il entendit une voix grésiller dans la radio d’une voiture de patrouille.

— Dites au lieutenant Hayden de rentrer immédiatement, il s’est passé quelque chose chez lui.

À ces mots, Hayden vit rouge. Il se précipita vers son VUS et démarra en faisant crisser les pneus. Des policiers qui montaient la garde devant le motel durent s’écarter en catastrophe pour éviter d’être renversés. Il écrasa l’accélérateur et roula comme un dément dans la nuit. Il respirait par saccades, serrait fort le volant et ne tenait pas en place sur le siège. Il sacrait à pleine bouche. Il entendait en boucle dans sa tête la voix de la radio: «Il s’est passé quelque chose chez lui, il s’est passé quelque chose chez lui...» Il ne se maîtrisait plus, sa vie venait de basculer dans le cauchemar.

Il y avait peu de circulation à cette heure-là sur la route 116 luisante de pluie, aussi franchit-il les vingt-cinq kilomètres en un peu plus de dix

minutes. Lorsqu'il tourna dans sa rue, il vit deux camions de pompiers devant sa maison, des autos de police, des ambulances, des badauds sur les pelouses. La carcasse de la fourgonnette banalisée était en flammes, éventrée au milieu des débris calcinés et fumants. Les pompiers étaient en train d'éteindre le feu. Il y avait sûrement des corps déchiquetés au cœur de ces tôles broyées. Seule une bombe puissante avait pu causer tant de dégâts. En proie à la panique, Hayden sortit comme une flèche de sa voiture et se rua vers sa maison. L'explosion avait fracassé toutes les vitres, soufflé la porte, noirci la façade, arraché des bardeaux du toit, décapité la cheminée. Il hurla le nom de Selma. Des policiers convergèrent vers lui pour le ceinturer et l'empêcher d'entrer chez lui. Ils lui dirent qu'il y avait peut-être une autre bombe à l'intérieur.

Owen se laissa choir sur les genoux et se mit à taper du poing sur la terre froide en poussant des plaintes de désespoir.

— Où est ma femme?! cria-t-il. Où est-elle?!

Un policier lui dit qu'elle avait été blessée grièvement par des volées de tessons et qu'on l'avait transportée d'urgence à l'hôpital. Hors de lui, Hayden remonta en voiture et repartit en dérapant sur la pelouse du voisin. Il s'engagea sur l'autoroute sur les chapeaux de roue et fila vers Montréal à une vitesse folle. Il dépassait tout le monde en klaxonnant, en hurlant. Saint-Mathieu, Sainte-Julie, Boucherville furent vite derrière lui. Il franchit le tunnel Louis-Hippolyte-La Fontaine à cent soixante kilomètres-heure. Lorsqu'il passa sous le viaduc de la rue Sherbrooke, il vit briller dans le ciel noir les hauts lampadaires du parking de Place Versailles et il aperçut les étages supérieurs de la centrale de police. Il avait envie de vomir, mais ne ralentit pas.

Il rallia l'autoroute Métropolitaine, fila comme l'éclair jusqu'à l'autoroute des Laurentides, traversa la rivière des Prairies et fut enfin à

Laval. Il quitta l'autoroute, roula dans les rues d'un quartier résidentiel très cossu et finit par se garer devant le garage à trois portes de la *monster house* gothique. Au lieu de sonner à la porte, il la martela de toutes ses forces, à coups de poing et de pied, en criant, en hurlant des insanités.

Les rideaux bougèrent à l'étage. Par le petit carreau rectangulaire de la porte, Hayden vit une ombre descendre l'escalier. Il dégaina son Glock, serra la crosse comme s'il étranglait quelqu'un.

Au moment où la porte s'ouvrit, il sentit une masse s'abattre sur sa nuque et il s'écroula. Il eut le temps de voir une main s'emparer de son pistolet, puis ferma les paupières.

OceanofPDF.com

Remerciements

Merci à Solange Bergeron, Myriam Cyr et Josée Pilote d'avoir lu le manuscrit *Requiem américain* à différentes étapes de son développement. Votre enthousiasme a justifié à lui seul la poursuite de ce projet. Et un merci vraiment particulier à mon éditrice, Ingrid Remazeilles, pour son excellent travail. Quel plaisir de travailler avec toi!

OceanofPDF.com